This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

## Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

## About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

Google

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le frauçais, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PROPERTY OF
University of
Michigan
Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

# MÉLANGES

TIRÉS D'UNE GRANDE

BIBLIOTHEQUE.

Ll

# DE
# LA LECTURE
# DES
# LIVRES FRANCOIS.

*LIVRES de Géographie & d'Hiſtoire, imprimés en François au ſeizieme ſiecle.*

## TOME TROISIEME.

*A PARIS,*

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comteſſe D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXIII.

*Avec Approbation & Privilége du Roi.*

840.9
M526
v. 35

Ref-Stacks
Nijhoff
5-3-50
70495



# AVERTISSEMENT.

*Plusieurs de nos Souscripteurs & des Lecteurs des* Mélanges tirés d'une grande Bibliotheque, *paroissant embarrassés de savoir ce que contiennent les Volumes de ce Recueil qui ont déjà été publiés, & particuliérement ceux de* la Lecture des Livres François, *pour lesquels il a été ouvert une souscription au mois de Juillet dernier, en voici une note exacte.*

MÉLANGES tirés d'une grande Bibliotheque.

PREMIER VOLUME. A. BIBLIOTHEQUE Historique à l'usage des Dames, suivie d'un extrait de la conquête de Constantinople, par Geoffroi de Villehardouin, & de celui de la Vie de S. Louis, par le Sire de Joinville.

II. VOL. B. MANUEL des Châteaux, ou Lettres contenant des conseils pour former une Bibliotheque Romanesque, pour diriger une Comédie de société, & pour diversifier les plaisirs d'un sallon.

III. VOL. C. PRÉCIS d'une Histoire générale de la vie privée des François, dans tous les temps & dans toutes les Provinces de la Monarchie.

IV. VOL. D. Tome premier de la Lecture des Livres François, considérée comme amusement. Premiere Partie. LIVRES des treizieme, quatorzieme & quinzieme siecles.

V. VOL. E. Tome II de la Lecture des Livres François. Seconde Partie. Suite des Livres du quinzieme siecle.

VI. VOL. F. Tome III de la Lecture des Livres François. Seconde Partie. Fin des Ouvrages du quinzieme siecle.

VII. VOL. G. Tome IV de la Lecture des Livres François. Quatrieme Partie. POÉSIES du seizieme siecle.

VIII. VOL. H. Tome V de la Lecture des Livres François. Cinquieme Partie. ROMANS du seizieme siecle. Sections I, II.

IX. VOL. I. Tome VI de la Lecture des Livres François. Sixieme Partie. LIVRES de Théologie & de Jurisprudence du seizieme siecle.

X. Vol. K. Tome VII de la Lecture des Livres François. Premiere suite de la cinquieme Partie. Romans du seizieme siecle. Sections III, IV.

XI. Vol. L. Tome VIII de la Lecture des Livres François. Septieme Partie. Grandes Affaires & Plaidoyers du seizieme siecle.

XII. Vol. M. Tome IX de la Lecture des Livres François. Seconde suite de la cinquieme Partie. Romans du seizieme siecle. Sections V, VI.

XIII. Vol. N. Tome X de la Lecture des Livres François. Huitieme Partie. Livres de Philosophie, Sciences & Arts du seizieme siecle.

XIV. Vol. O. Tome XI de la Lecture des Livres François. Troisieme suite de la cinquieme Partie. Romans du seizieme siecle. Sections VII, VIII.

XV. Vol. P. Tome XII de la Lecture des Livres François. Suite de la huitieme Partie. Livres de Philosophie, Sciences & Arts du seizieme siecle.

XVI. Vol. Q. Tome XIII de la Lecture des Livres François. Quatrieme suite de la cinquieme Partie. Romans du seizieme siecle. Sections IX, X.

XVII. Vol. R. Tome XIV de la Lecture des Livres François. Neuvieme Partie. Livres de Politique du seizieme siecle.

XVIII. Vol. S. Tome XV de la Lecture des Livres François. Cinquieme suite de la cinquieme Partie. Romans du seizieme siecle. Sections XI, XII.

XIX. Vol. T. Tome XVI de la Lecture des Livres François. Dixieme Partie. Livres de Grammaire & de Rhétorique du seizieme siecle.

XX. Vol. V. Tome XVII de la Lecture des Livres François. Sixieme suite de la cinquieme Partie. Romans du seizieme siecle. Sections XIII, XIV.

XXI. Vol. X. Tome XVIII de la Lecture des Livres François. Onzieme Partie. Livres de Physique générale & particuliere du 16e siecle.

XXII. Vol. Y. Romans du seizieme siecle. Sections XV, XVI.

XXIII. Vol. Z. Suite des Livres de Physique & d'Histoire Naturelle du seizieme siecle.

XXIV. Vol. &. Romans du seizieme siecle. Sections XVII, XVIII.

XXV. Vol. A a. Livres de Médecine, Chirurgie, Chimie & Alchimie du seizieme siecle.

XXVI. Vol. B b. Livres concernant les Sciences Mathématiques & les Arts qui en dépendent, imprimés au seizieme siecle.

XXVII. Vol. C c. Livres Militaires du seizieme siecle.

XXVIII. Vol. D d. Suite des Livres Militaires du seizieme siecle.

XXIX. Vol. E e. Fin des Mémoires Militaires du seizieme siecle.

XXX. Vol. F f. Supplément aux portraits des illustres Militaires du seizieme siecle, & des progrès qu'ont faits pendant ce siecle les Arts de l'Imprimerie, de la Musique, de la Danse, du Dessin, de la Peinture, de la Sculpture & de la Gravure.

XXXI. Vol. G g. Des Livres écrits en François au seizieme siecle, qui traitent de l'Architecture, & des progrès de cet Art jusqu'au dix-septieme.

XXXII. Vol. H h. Suite des Livres François écrits sur les Arts mécaniques, des statuts & réglemens de ces Arts, de leur état & de leurs progrès jusqu'à la fin du seizieme siecle.

XXXIII. Vol. I i. Livres d'Histoire, imprimés en François au seizieme siecle.

XXXIV. Vol. K k. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle.

XXXV. Vol. L l. Livres de Géographie & d'Histoire, imprimés en François au seizieme siecle.

*Fin de l'Avertissement.*

DE

# DE
# LA LECTURE
## DES
# LIVRES FRANÇOIS.

*TABLEAU de la Monarchie d'Espagne au seizieme siecle, tiré des Cosmographes François qui ont écrit avant 1600.*

LE seizieme siecle, si malheureux pour la plus grande partie des autres Etats de l'Europe, si agité par les guerres civiles & celles de Religion, les plus affreuses de toutes, a été, pour l'Espagne seule, le plus beau, le plus brillant & le plus tranquille. Cette Monarchie a fait alors des acquisitions qui ont plus que doublé son

étendue. Elle a soutenu de grandes guerres au dehors ; mais elle n'a éprouvé presque aucune agitation intérieure. La Religion Catholique y a été seule dominante, à l'abri de cette terrible Inquisition qui, malgré les abus qui se sont glissés dans l'exercice de sa jurisdiction, a peut-être plus épargné de sang à l'Espagne qu'elle n'en a fait verser. Nous avons vu dans un des précédens Volumes, comment l'Espagne passa de la domination des Romains sous celles des Barbares venus du Septentrion ; comment les Mahométans l'usurperent sur les Rois descendans des Goths; comment enfin, pendant le cours de sept siecles, les Chrétiens recouvrerent insensiblement toutes les provinces de la Monarchie Espagnole, jusques aux dernieres années du quinzieme siecle. Alors les Maures cesserent tout-à-fait de dominer en Espagne, & ce beau pays se trouva soumis tout entier à quatre Monarques, savoir, ceux de Castille, d'Aragon, de Portugal & de Navarre : à la fin du seizieme siecle, ces quatre Couronnes furent réunies sur la tête de Philippe II. Ce Monarque y joignoit la possession des dix-sept provinces des Pays-Bas, du Comté de Bourgogne, des royaumes de Naples,

de Sicile, de Sardaigne & du Duché de Milan. S'il ne possédoit pas de plus la Couronne Impériale & les Etats héréditaires de la Maison d'Autriche en Allemagne, c'est que l'Empereur Charles-Quint son pere, embarrassé d'une domination si étendue en Europe, & sentant bien qu'il étoit impossible de la conserver en paix, avoit cru devoir la partager avec Ferdinand son frere. Philippe II porta pendant quelques années le titre de Roi d'Angleterre & d'Irlande, ayant épousé la Reine *Marie* : ainsi la France étoit presque le seul pays sur lequel la Maison d'Autriche n'étendît pas son Empire; & peu s'en fallut que, profitant des troubles de la Ligue, elle ne s'en emparât encore, puisque l'on vit des troupes Espagnoles combattre Henri IV & lui disputer sa capitale. Tout le commerce de l'Asie & des Indes orientales étoit passé, avec le Portugal, entre les mains des Espagnols. Leur Empire étoit reconnu sur toutes les côtes d'Afrique; ils étoient les maîtres & les tyrans de tout ce qui avoit été découvert de l'Amérique. C'étoit de la Cour de Madrid qu'en achevant les superbes bâtimens de l'Escurial, moitié palais & moitié monastere, Philippe II don-

noit ſes ordres pour gouverner toutes les branches de cet énorme Empire, dont le centre étoit tranquille & pacifique, tandis qu'au dehors tout étoit orages, tempêtes & foudres. Retraçons en peu de mots l'Hiſtoire des trois regnes de *Ferdinand*, de *Charles-Quint* & de *Philippe II*; ils contiennent toute l'Hiſtoire d'Eſpagne pendant le cours du ſeizieme ſiecle, & nous y découvrirons la marche entiere de l'accroiſſement de cette Monarchie. C'eſt une introduction néceſſaire à la deſcription géographique de ſes différentes provinces; & les Coſmographes François, d'après leſquels je travaille, m'ont donné l'exemple de préſenter ainſi le tableau de l'Eſpagne & de ſes dépendances.

En 1500, *Ferdinand d'Aragon* & *Iſabelle de Caſtille* réuniſſoient ſur leurs têtes les deux Couronnes dont ils portoient le nom. Fiers d'avoir, en 1492, conquis le royaume de Grenade & achevé de détruire la domination des Maures en Eſpagne, *Ferdinand* méditoit de nouvelles conquêtes, entre autres celle des Deux Siciles & de la Navarre, & *Iſabelle* venoit d'acquérir l'eſpérance de ſoumettre un nouveau Monde, dont *Chriſtophe Colomb* avoit fait la découverte par ſes ordres,

lorſqu'elle mourut en 1504. *Emanuel I*, Roi de Portugal, faiſoit de ſon côté des découvertes & des conquêtes en Afrique & dans les Indes orientales. On pouvoit aiſément prévoir que le petit royaume de Navarre, ſtérile & montueux, poſſédé par *Catherine de Foix* qui avoit épouſé *Jean d'Albret*, ſuccomberoit bientôt ſous la puiſſance des deux autres Monarchies de l'Eſpagne, qui devenoient ſi formidables : en effet, le Roi Ferdinand juſtifia, en 1512, les craintes trop bien fondées du Roi & de la Reine de Navarre ; il s'empara de toute la partie de ce royaume qui étoit en deçà & au milieu des Pyrénées ; une ſeule portion tout-à-fait contiguë à la France & le Béarn, qui étoit un fief de cette Couronne, reſterent aux légitimes Souverains de la Navarre.

Dès 1507, Ferdinand s'étoit auſſi emparé des royaumes de Naples & de Sicile, dont il avoit dépouillé Frédéric d'Aragon, ſon parent ; il l'avoit attaqué de concert avec Louis XII, à qui il avoit laiſſé croire qu'il vouloit partager avec lui ces Etats. Mais enſuite il prouva bien aux François qu'il n'avoit travaillé que pour lui ſeul.

Ferdinand ne fut, depuis la mort d'I-

ſabelle, que Régent de la Caſtille; la véritable Reine étoit *Jeanne*, ſa fille aînée: elle avoit épouſé *Philippe*, fils de l'Empereur Maximilien; c'eſt lui que l'on regarde comme le premier de ce nom parmi les Rois d'Eſpagne. Il étoit par ſa mere héritier de tous les biens de la Maiſon de Bourgogne, c'eſt-à-dire, des dix-ſept provinces des Pays-Bas & du Comté de Bourgogne; mais l'Empereur ſon pere les gouvernoit, & Ferdinand gouverna de même la Caſtille. Philippe & la Reine ſon épouſe paſſerent en Eſpagne; mais le Roi d'Aragon, quoiqu'il eſſuyât quelques tracaſſeries, ne laiſſa pas de continuer à être le vrai maître de toute l'Eſpagne. Le regne de Philippe I ne fut pas long; il mourut en 1507, & ſa mort acheva de faire tourner la tête à la Reine Jeanne, qui l'aimoit à la folie & avoit de grandes diſpoſitions à cette infirmité. Son état étant bien reconnu, Ferdinand reprit le gouvernement de la Caſtille, ſous le nom de *Charles*, fils aîné de Philippe & de Jeanne. C'eſt le même qui fut depuis Empereur ſous le nom de *Charles-Quint*, & Roi d'Eſpagne ſous celui de *Charles I*: ce jeune Monarque reſta d'abord dans les Pays-Bas où il étoit né. Ses deux grands-

peres, Maximilien & Ferdinand, l'y retinrent jusques à la mort de ce dernier. Il passa alors en Espagne, & commença un regne qui fut d'abord assez agité. Un Roi élevé parmi les Flamands, & qui étoit entouré de gens de ce pays, en qui il paroissoit avoir toute confiance, déplaisoit aux Espagnols; mais la sagesse du fameux Cardinal Ximenès les calma, & assura le repos de l'Espagne tant qu'il vécut. Ce ne fut pas long-temps après la mort de Ferdinand; il expira presque en même temps que le jeune Roi arriva en Espagne en 1517. L'Empereur Maximilien mourut au mois de Janvier 1519, & au mois de Juin Charles fut élu & proclamé Empereur sous le nom de *Charles-Quint*; il fut obligé de passer en Allemagne & en Flandres, & ne retourna en Espagne qu'en 1522. Ce fut pendant ces premieres années du regne de Charles-Quint, que l'Espagne fut agitée de quelques troubles, & que les Régens furent obligés de faire, au nom du Souverain, quelques actes de sévérité. Mais pendant le reste du siecle tout y fut parfaitement tranquille. Charles Quint, comme Charlemagne, couroit sans cesse d'une extrémité de l'Empire à l'autre, & se montroit successivement dans ceux de

ſes Etats où ſa préſence étoit néceſſaire. Il prenoit des meſures pour contenir les Flamands, alors ſi diſpoſés à la révolte, & qui, ſous le regne ſuivant, en donnerent de ſi grandes preuves. Il combattoit, par ſes Généraux, les François en Italie, s'aſſuroit la poſſeſſion du royaume de Naples, élevoit ſon Précepteur ſur le trône pontifical, & faiſoit François I priſonnier à la bataille de Pavie. Peu d'années après, il faiſoit piller Rome par ſes troupes, & aſſiégeoit Clément VII, ſucceſſeur d'Adrien VI, dans le château Saint-Ange. Preſque dans le même temps il ſéviſſoit contre les Luthériens, & leur faiſoit la guerre en Allemagne, dépouilloit de leurs Etats pluſieurs Princes attachés à cette Secte, & prenoit les plus grandes précautions pour qu'elle ne pénétrât point en Eſpagne. De leur côté, les Eſpagnols étoient occupés d'entrepriſes bien importantes. Ils faiſoient des conquêtes immenſes en Amérique, & renverſoient de grands Empires, tels que le Mexique & le Pérou. En 1531, Charles ſentit qu'il ne lui étoit pas poſſible de s'occuper ſeul du ſoin de tant d'Etats; il fit proclamer Roi des Romains ſon frere Ferdinand, & lui procura les Couronnes de Hongrie & de Boheme. L'Eſ-

pagne étoit toujours le centre de sa domination ; il la ménageoit pour le lieu de son repos. Il fit la guerre aux Turcs & aux Maures d'Afrique ; mais il eut peu d'avantages contre les premiers, & n'en obtint que de passagers contre les Barbaresques. Ses dernieres guerres contre la France ne furent point heureuses. Il eut la honte de lever le siége de Metz, qu'il avoit assiégée en personne. Il abdiqua, en 1555 & 1556, la Souveraineté des Pays-Bas, la Couronne d'Espagne, enfin l'Empire même, & mourut à l'Escurial en 1558.

Le regne de Philippe II, son fils, dura jusqu'à la fin du seizieme siecle. Les actes d'une politique barbare & absolument machiavéliste, dont est accusé avec fondement Philippe II, la mort même de son fils Don Carlos, âgé seulement de vingt-trois ans, ne troublerent pas la tranquillité de l'Espagne ; ce royaume ne fut agité que par la révolte des Moresques, outrés de la maniere dont on les traitoit ; elle fut promptement appaisée. Les Flamands donnerent à Philippe des inquiétudes qu'occasionnerent sans doute ses ordres exécutés d'une maniere trop rigoureuse ; mais ce ne fut pas encore sous son regne que l'Espagne perdit absolument & sans retour

sept de ses provinces. La France ne fit aussi alors que des conquêtes passageres dans les Pays-Bas. En 1578, l'imprudent Sébastien I périt en Afrique dans un combat contre les Maures : son oncle Henri, déjà vieux & Cardinal, n'occupa le trône de Portugal pendant près de deux ans, que pour donner le temps au Roi d'Espagne de se préparer à la conquête de ce royaume ; & elle s'effectua en 1580, malgré les droits de Don Antoine, Prieur de Crato, qui fut reconnu Roi par la France & vint mourir à Paris. Ce fut la derniere conquête que les Espagnols firent pendant le cours de ce siecle. Philippe II passa le reste de son regne à l'affermir, & elle ne fut perdue que sous celui de Philippe IV.

C'est donc sous le regne de Philippe II que je vais considérer quelle étoit, à cette époque, la forme du Gouvernement politique, civil & ecclésiastique de l'Espagne, ses forces, ses richesses, son commerce & les mœurs de ses habitans. Je n'oublierai point d'indiquer quelles sont les principales Maisons de ce royaume qui étoient déjà décorées de la Grandesse au seizieme siecle. Ce ne sera qu'ensuite que j'entrerai dans le détail de ce que contient chaque province.

La vaste Monarchie d'Espagne, telle que la possédoit Philippe II, étoit successive & héréditaire, ni gênée, ni bornée par aucun Sénat national, Etats Généraux ou Particuliers, ni Parlemens : ce n'est pas que quelques-unes des Monarchies particulieres dont la réunion a formé les possessions de ce Monarque, n'aient eu autrefois quelques priviléges ; nous en ferons mention en parlant de ces Etats les uns après les autres : mais le poids de la majesté de Charles-Quint & de son fils les a si bien anéantis, que l'on peut dire que, depuis ces regnes brillans, le Roi d'Espagne est absolu & son pouvoir sans limites. D'ailleurs une bonne partie de ces pays ont été acquis à l'Espagne par droit de conquête; ainsi ils ne peuvent plus réclamer des libertés qu'ils ont perdues. Cependant il faut dire à la louange des Rois d'Espagne, qu'ils ont rarement abusé de leur pouvoir, sur-tout en Espagne, sentant bien que leur intérêt étoit de rendre leurs peuples heureux. Pour en trouver les moyens, ils ont toujours assemblé des Conseils composés de Ministres sages & expérimentés, qui savent que l'autorité n'est jamais trouvée excessive, lorsqu'elle n'est employée que pour

le bien public. L'Empereur Maximilien avoit coutume de dire qu'il étoit le premier Prince de l'Europe, & qu'on l'appeloit avec justice *le Roi des Rois*; mais qu'aussi les Princes de l'Empire, dont il étoit le Chef, ne lui obéissoient qu'autant qu'il leur plaisoit; que le Roi d'Espagne n'étoit que le Roi des hommes, mais que son Empire, quoiqu'inférieur en rang, étoit plus beau, puisqu'il étoit sûr d'être obéi, sur-tout en cherchant l'avantage de ses sujets.

Le fils aîné du Roi d'Espagne, héritier nécessaire de la Couronne, s'appeloit, du temps de Philippe II, *Prince d'Espagne*. C'est le titre qui étoit donné au malheureux Infant *Don Carlos*: par la suite, on a repris l'usage particulier à la Couronne de Castille, d'appeler le Prince héréditaire, *Prince des Asturies*, comme on appeloit autrefois celui d'Aragon, *Prince de Girone*, & celui de Navarre, *Prince de Viane*. L'usage est de faire proclamer publiquement le Prince d'Espagne avec de grandes cérémonies; le Roi son pere le montre au Peuple, & on lui prête, comme au Roi, un serment de fidélité; mais ce serment n'est qu'éventuel, & ne doit avoir son effet qu'après la mort de son pere, dont

il reste toujours le premier Sujet. Il y a plusieurs exemples que des femmes ont été proclamées Princesses des Asturies, comme héritieres de la Couronne; tout le monde sait qu'elles y parviennent en Espagne.

Tous les autres enfans du Roi, & ceux du Prince des Asturies, s'appellent *Infans*, & les Princesses *Infantes*. Suivant les anciens usages de Castille & d'Aragon, les personnes du Sang Royal, plus éloignées de la Couronne que les fils & les freres du Roi, ne portent plus le titre d'Infant; ils entrent dans la classe des Grands d'Espagne; mais ils tiennent le premier rang parmi ces Seigneurs, & ne le cedent qu'à d'autres Seigneurs du Sang, plus près du trône, quand il en survient. Au commencement du seizieme siecle, on ne donnoit encore aux Rois & aux Reines d'Espagne que le titre d'*Altesse*; on disputa même cette qualification à Germaine de Foix, veuve de Ferdinand Roi d'Aragon; mais Charles-Quint ordonna que l'on continuât à la lui donner. Charles, ayant porté lui-même le titre de *Majesté*, comme Empereur, voulut que son fils Philippe fût traité ainsi dès qu'il fut Roi. Depuis ce temps, les Rois d'Espagne n'ont pas été autrement qualifiés, & le titre d'*Altesse* à

passé aux Infans ; mais ce n'est que postérieurement au seizieme siecle qu'ils ont pris celui d'*Altesse Royale*. Quelque puissans que fussent les Rois de Castille & d'Aragon, ils ne pouvoient pas encore, au commencement du seizieme siecle, augmenter leurs revenus ni lever des taxes extraordinaires sur leurs Sujets, sans le consentement des Etats nationaux. Ces Etats s'appeloient *Las Cortès*. Ceux de Castille s'assembloient à Burgos ou à Tolede, & ceux d'Aragon à Monçon. Ces derniers avoient des prétentions bien plus étendues que ceux de Castille ; mais ceux-ci mêmes refuserent plusieurs fois à Charles-Quint des secours pécuniaires qu'il leur demandoit avec instance. Il en fut d'abord chagriné & fort embarrassé ; mais lorsqu'il fut Empereur & parut plus respectable aux yeux de ses propres Sujets, il cessa de convoquer *Las Cortès*, & jugea superflu de leur demander la permission de mettre de nouvelles impositions. Il prit sur lui de charger de droits l'or, l'argent & toutes les richesses vénant des Indes occidentales. Il augmenta ainsi considérablement ses revenus, sans que les Etats s'en mêlassent ; & comme les objets de finance étoient les principaux de leurs délibérations, ils sont

devenus parfaitement inutiles, ou du moins de pure cérémonie dans les grandes occasions. Toutes les charges du royaume, tant de Cour que Militaires & de Judicature, ſont à la nomination du Roi ; mais nulle n'eſt vénale : le Roi a également la collation de tous les grands Bénéfices, du moins il nomme au Pape les ſujets qu'il y deſtine, & le S. Pere leur fait expédier des Bulles. Les Commanderies des trois Ordres d'Eſpagne ſont également à la diſpoſition de Sa Majeſté. Le premier des grands Officiers de la Cour d'Eſpagne, qui étoient connus dès le temps de Philippe II, eſt le Grand-Aumônier : cette dignité, du temps des premiers Rois de Caſtille, étoit attachée au Siége de Compoſtelle, & l'Archevêque de cette ville étoit Grand-Aumônier né. Mais Philippe II, penſant que ſes fonctions & l'aſſiduité dans un Dioceſe n'étoient point compatibles, jugea à propos de demander au Pape Pie V un Bref par lequel il lui fût permis de choiſir pour Grand-Aumônier un Eccléſiaſtique tel qu'il lui plairoit. Depuis ce temps, ce ſont ordinairement des Archevêques ou des Evêques non ſujets à réſidence, que le Roi nomme à cet Office, & celui qui en eſt pourvu, remplit à la Cour toutes les fonc-

tions épiſcopales & curiales, ſans que perſonne puiſſe l'y troubler, pas même l'Archevêque de Tolede, quoique Madrid ſoit dans ſon dioceſe. Depuis la fin du ſeizieme ſiecle, on a joint la dignité de Patriarche des Indes à celle de Grand-Aumônier. Ce Patriarche ne met jamais le pied dans le pays ſoumis à ſa juriſdiction; mais il entretient des relations avec tous les Evêques de l'Amérique Eſpagnole, & eſt à portée de rendre compte au Roi de leur mérite, & de leur procurer des graces de Sa Majeſté.

Le premier Officier laïque de la Maiſon des Rois d'Eſpagne étoit le Grand-Maître; charge ſi importante, qu'il y a des exemples que les Rois de Caſtille l'ont fait exercer par des Infans, ou du moins par des Seigneurs de leur ſang; depuis, elle l'a toujours été par des Grands d'Eſpagne. Celui qui en étoit revêtu avoit le pas à la Cour ſur tous les autres Grands; on avoit même prévu le cas où il ne ſeroit pas Grand, & alors il n'auroit pas laiſſé que de les précéder. L'étiquette de la Maiſon de Bourgogne ayant été confondue avec celle des Rois de Caſtille & d'Aragon, le Grand-Maître de la Maiſon des Rois d'Eſpagne rempliſſoit les mêmes fonctions que ceux des anciens Ducs de Bourgogne, &

jouiſſoit

jouiſſoit des mêmes prérogatives. Le Conſeil des finances du royaume ne pouvoit arrêter aucun état de dépenſe pour la Maiſon du Roi, qu'il n'eût été auparavant ſigné par le Grand-Maître. S'il vouloit aſſiſter à ce Conſeil, il y prenoit place au deſſus du Préſident, & s'il vouloit lui communiquer quelque choſe, il l'envoyoit chercher; d'ailleurs il tenoit deux fois par ſemaine dans ſon appartement un conſeil, qu'on appelle de la *Chambre*; ſon fauteuil y étoit toujours à la premiere place. C'eſt là que s'arrêtoient les dépenſes, & que le Grand-Maître faiſoit prêter ſerment à tous les Officiers; d'ailleurs ce Conſeil étoit une eſpece de Tribunal auquel étoient ſoumis tous les Officiers de la Maiſon du Roi. Les Militaires mêmes qui commettoient quelques fautes dans l'intérieur du palais, y étoient ſoumis; le Grand-Maître étoit chargé de tous les détails de la bouche & donnoit l'ordre aux Maîtres-d'Hôtel. Il ſervoit le premier le Roi aux feſtins (1): quoiqu'il ne

(1) Quelque grand Seigneur que ſoit le Grand-Maître, il ſert le Roi à genoux; les Gentilshommes de la Chambre & tous les autres en font autant. De même les plus grandes Dames ſe conforment à cette étiquette en ſervant Leurs Majeſtés.

donnât point d'ordres dans la Chambre, il y avoit toujours la premiere place, & l'on remarquoit dans la Chambre du Roi une chaise de velours, que l'on appeloit *chaise du Grand-Maître*, sur laquelle il s'asseyoit lorsque le Roi n'y étoit pas, ou lorsque S. M. s'asséoit elle-même, hors les momens d'audience publique. Ses appointemens étoient fixés, du temps de Philippe II, à deux millions de maravedis, ce qui sans doute paroîtra au premier coup-d'œil bien magnifique; mais il faut savoir que, par une suite du faste Espagnol, les gages de tous les Officiers étoient évalués dans cette petite monnoie. Le Grand-Maître avoit sous ses ordres un Lieutenant à son choix, qui remplissoit toutes ses fonctions en son absence, mais qui avoit moins d'honneurs, les Maîtres-d'Hôtels servoient par quartier, par mois & par semaines : quand ils étoient de service, ils suivoient le Roi par-tout, même à la guerre, aussi bien que les Gentilshommes de la bouche & de la Maison. A la fin du seizieme siecle, il y avoit jusqu'à deux cents de ces Gentilshommes; tous ces Officiciers dépendoient du Grand-Maître.

Le Grand Ecuyer, que l'on appelle en Espagne *Cavalerizzo-Maïor*, possédoit une

des Charges des plus importantes de la Cour; il tenoit la premiere place auprès du Roi quand Sa Majesté étoit à cheval ou en carrosse. Il avoit sous ses ordres, du temps de Philippe II, seulement quatre ou cinq Ecuyers, mais grand nombre d'Officiers subalternes: il se servoit des chevaux, des équipages & de la livrée du Roi, & deux Pages de Sa Majesté étoient obligés de le servir alternativement par semaine. On distinguoit alors trois especes d'écuries, toutes trois sous ses ordres; celle des chevaux, celle des mules, & celle des ânes. Il avoit aussi l'inspection principale d'un superbe haras, établi au seizieme siecle auprès de Cordoue, & d'où sont sorties les races des plus beaux chevaux d'Espagne. En 1595 il y avoit dans ce haras huit cents cavalles & des étalons à proportion.

*Le Sommelier Del Corpo* répondoit à ce que l'on appelle ailleurs *Grand Chambellan*. Les gens qui le servoient portoient aussi la livrée du Roi; il étoit servi par des Pages de Sa Majesté, & donnoit les mêmes ordres que les premiers Gentilshommes de la Chambre en France. Ceux qui portent en Espagne le titre de Gentilshommes de la Chambre, n'étoient autrefois que six; mais leur nombre est beaucoup augmenté,

parce que ces places étoient & ſont encore très-honorables & recherchées par les plus grands Seigneurs. Ils ſervent alternativement auprès de la perſonne du Roi, lorſqu'ils ne ſont pas employés ailleurs pour le ſervice de Sa Majeſté, & portent pour marque de leur dignité une clef d'or attachée à leur habit, d'où on les a appelés quelquefois *Gentilshommes à la clef d'or*: ils avoient ſous eux des Gentilshommes du ſecond ordre, que l'on appeloit *Aides de Chambre*, & un grand nombre d'Officiers ſubalternes. Du temps de Philippe II, il y avoit vingt-quatre Pages de la Chambre du Roi, & avant que de les nommer, on leur faiſoit faire les preuves néceſſaires pour entrer dans les Ordres de Chevalerie d'Eſpagne: en ſortant des Pages, ils choiſiſſoient celui dans lequel ils vouloient entrer, & le Roi leur conféroit toujours quelques Commanderies.

L'Office de Grand Veneur étoit encore une des plus belles places de la Cour; on appeloit le Seigneur qui en étoit revêtu, *Montero-Maïor.* Son autorité s'étendoit dans toute l'Eſpagne, ſur ce qui avoit rapport aux chaſſes, au gibier, & même, juſqu'à un certain point, à la police des forêts.

La Reine, les Infans & les Infantes

avoient leurs Grands Officiers & leurs maisons particulieres. La premiere Dame de la Reine, qui pouvoit être regardée comme la Grande-Maîtresse de sa Maison, s'appeloit en Espagnol *Camarera-Maïor*; c'étoit la plus belle place qu'une Dame particuliere pût occuper; en Espagne, elle avoit autant & plus d'autorité dans le Palais de la Reine que le Grand-Maître & le *Sommelier du Corps* dans la Maison & dans la Chambre du Roi. Elle avoit sous sa conduite les *Caméristes*, qui étoient des Demoiselles, communément de qualité, qui s'attachoient à la Reine, étoient élevées au Palais & gouvernées sous la Grande-Maîtresse par une Dame que l'on appeloit *Guarda-Maïor*: ces Caméristes faisoient un service intérieur dans la Chambre de la Reine; elles servoient Leurs Majestés quand elles dînoient ensemble, mettoient sur table les plats, qu'elles alloient prendre à la porte de la salle, des mains des Officiers de bouche: aussi emportoient-elles, disent nos Auteurs, pour leurs profits, toute la desserte du dîner, à l'exception d'un principal plat de rôti, & du fruit & des confitures, qui étoient pour la *Camarera-Maïor*. Lorsque les Reines d'Espagne montoient à cheval (c'étoit toujours sur une haquenée blanche),

ces Dames & Demoiselles la suivoient, & un usage remarquable, c'est que si la Camarera-Maïor étoit encore mariée, elle montoit une haquenée; mais si elle étoit veuve, elle ne devoit monter qu'une mule. Quand une Cameriste ou Demoiselle d'honneur de la Reine quittoit le Palais pour se marier, l'ancien usage étoit que Leurs Majestés lui donnassent en présent ou augmentation de dot un million de maravedis. Les Grandes-Maîtresses & Gouvernantes de la Maison des Infantes s'appeloient *Aya*; elles avoient aussi des *Caméristes* (1).

La garde ordinaire des Rois d'Espagne consistoit, du temps de Philippe II, en trois grandes compagnies, dont la premiere de Bourguignons (de la Franche-Comté), la seconde d'Allemands, & la troisieme de Wallons ou Flamands. Depuis, on a supprimé les compagnies Bourguignones & Allemandes; on les a converties en trois compagnies Espagnoles, Italiennes & Flamandes. On a formé de plus un régiment de gardes Espagnoles & un des gar-

(1) Les Reines d'Espagne, les Infans & les Infantes ont eu depuis dans leurs Maisons des *Menins* & *Menines*. Je ne trouve point qu'il en soit question dans les Livres imprimés au seizieme siecle, apparemment que cet établissement est postérieur.

des Wallones. Il y avoit une ancienne garde Espagnole séparée en deux compagnies, l'une d'Archers, l'autre de Lanciers ; elle avoit été établie en 1504, sous le titre de *Los Monteros de Espinosa*. Ils formoient la garde intérieure du Palais, & servoient près du Roi, de la Reine, du Prince des Asturies, des Infans & Infantes ; ils ont été changés en Hallebardiers. Le nom qu'ils portoient anciennement, vient de ce que cette garde étoit composée de certains Montagnards d'Espinosa, dans la Haute-Castille, sur les frontieres de Biscaye, vers les sources de l'Ebre.

Outre les Grands Officiers de la Maison du Roi dont j'ai parlé, il y en avoit autrefois en Espagne de plus importans encore par les fonctions dont ils étoient chargés ; mais apparemment qu'ils ont fait ombrage aux Souverains mêmes, puisque, sans être précisément supprimés, leurs fonctions sont suspendues & leurs titres sont devenus héréditaires dans des familles, auxquelles ils ne servent plus que de qualification honorifique. Ainsi le Grand-Chancelier & les Notaires-Maiors, qui avoient autrefois en Espagne toute la considération & les fonctions du Chancelier en France, n'existent plus que dans les titres, 1°. de

l'Archevêque de Tolede, qui se qualifie Chancelier né de Castille; 2°. de quelques anciennes & illustres Maisons, telle que celle des Ducs d'*Ossune* (Giron), Notaires-Maïors héréditaires de Castille, des *Manriques*, qui ont le même titre pour le royaume de Léon, & des *Alvarés de Tolede* pour le royaume de Grenade.

La dignité d'*Amirante* ou *Grand Amiral de Castille*, fut créée au treizieme siecle; il en est parlé dans les fameuses Loix de *Las Partidas* du Roi *Alphonse le Sage*. Ce beau titre est devenu héréditaire, mais sans fonctions, dans la Maison d'*Enriquez*. Le Grand Connétable avoit les mêmes prérogatives pour le Militaire de terre, que l'Amirante pour tout ce qui concernoit le fait de la mer. Le dernier Seigneur Espagnol qui ait été véritablement Connétable de Castille, est *Don Pedro Fernandez de Velasco*. Après lui, au lieu de remplir effectivement cette charge, les Rois de Castille se sont contentés de permettre aux héritiers du dernier possesseur de porter sur leurs armes un étendard, l'épée & casque d'or, surmonté d'une couronne ducale, & ils ont été connus en Espagne sous la belle dénomination de Connétables (héréditaires) de Castille.

Une autre grande dignité, autrefois importante, mais dont le titre seul subsiste aujourd'hui, c'est celle des *Adelantados*. On voit dans les Loix *de Las Partidas* que ce mot signifie un homme qui va avant tous les autres & les préside ; aussi ceux qui étoient autrefois revêtus de ces dignités, étoient-ils les premiers Juges & Administrateurs, les Gouverneurs & proprement les Vice-Rois des grandes provinces. L'on a la liste de plusieurs grands Seigneurs qui ont rempli ces places éminentes dans les royaumes de Castille, de Léon, de Gallice, de Murcie & d'Andalousie. Ce beau titre est resté pour la Castille dans la Maison de *Padilla*, pour la Gallice dans celle de *Sarmiento*, pour le royaume de Murcie dans celle de *Faxardo*.

J'ai déjà dit que les Rois d'Espagne gouvernent leurs Etats avec l'assistance de plusieurs Conseils ; le premier, du temps de Philippe II, étoit déjà le *Conseil d'Etat*, établi par Charles-Quint en 1526. Le Monarque déclara alors que l'Archevêque de Tolede en seroit toujours Conseiller né ; mais non le Président, car c'est le Roi même; d'où il résulte qu'il n'y a aucun Seigneur en Espagne qui ne se fasse grand honneur d'être Membre de ce Conseil. D'ailleurs

les Conseillers d'Etat n'observent aucun rang entre eux, excepté le Doyen qui prend toujours la place la plus proche du Roi. Ce Conseil a deux Secrétaires, qui sont ceux d'Etat. Au seizieme siecle, ils se tenoient toujours debout, tandis que les Conseilliers d'Etat étoient assis. Il n'y avoit qu'eux seuls qui eussent des gages & appointemens, les Conseillers d'Etats se faisoient honneur de n'en point recevoir ; la plupart étoient effectivement au dessus de ces graces pécuniaires. Ce Conseil traite des plus grandes affaires tant intérieures qu'extérieures ; mais ce n'est qu'autant que le Roi veut qu'elles y soient portées ; car le Monarque se réserve d'ailleurs de donner les décisions qu'il juge à propos dans des travaux ou conférences particulieres avec plusieurs de ses Ministres ou un seul, & les ordres qui s'expédient en conséquence, s'appellent en Espagne *Del Despacho Universal*. Le Conseil Souverain de la guerre est un des plus anciennement établis dans la Monarchie ; car on en fait remonter l'origine au temps du Roi Pélage, l'an 720. Tous les Conseillers sont Militaires ou réputés tels ; aussi les appelle-t-on *de Capa e Espada*. Mais il y a quelques Officiers qui sont

Légistes, tels qu'un Fiscal ou Procureur-Général, & un Rapporteur; les deux Secrétaires d'Etat, de la guerre & de la marine, en sont toujours Membres, & chargés d'expédier dans les formes convenables les résolutions formées par les Officiers généraux & autres qui composent le reste du Conseil. Le Roi n'y assiste pas ordinairement; cependant il est supposé y être toujours présent; ainsi le Conseil n'a point de Président. On y traite également de ce qui concerne le Militaire de terre & la Marine; on y décide des opérations en temps de guerre, des levées, approvisionnemens, armemens, fortifications; on y dresse les Ordonnances & Réglemens de toute espece; on y décide même des graces & des promotions, quand le Roi veut bien s'en rapporter au Conseil pour ces sortes de dispositions. Il s'assemble certains jours après dîner pour juger des procès & des discussions entre Militaires, ou relatives au service des troupes.

Le Conseil Royal de Castille, établi par le Roi Saint-Ferdinand en 1245, étoit le premier & le plus beau après ceux auxquels le Roi présidoit en personne. Il avoit à sa tête un Président, dont la place étoit très-éminente & avoit les plus belles

prérogatives; aussi a-t-elle été souvent remplie par de très-grands Seigneurs; quelquefois aussi elle ne l'a point été, parce qu'elle faisoit ombrage aux autres Ministres & Conseillers d'Etat. Le Conseil de Castille se divise en quatre Chambres, dont la seconde est une Cour d'appel en matiere civile, qui ne juge que des affaires de conséquence; aussi s'appelle-t-elle la *Chambre des Mille cinq cents*, parce que ceux qui perdent leur procès à cette Chambre sont condamnés à une amende de quinze cents pistoles. Tous les Conseillers de cette Chambre sont gens de Loix. Les appels de tous les Tribunaux Provinciaux se portent, en certains cas, au Conseil de Castille. Tous les titres, les graces, les provisions des Officiers, les priviléges, les Edits, Ordonnances, Loix, s'y enregistrent, & la premiere Chambre est principalement chargée de maintenir les droits du Roi contre les prétentions des Ecclésiastiques.

Au seizieme siecle, il y avoit un Conseil pour l'Aragon, pareil à celui de Castille; il s'étendoit de plus sur le royaume de Valence, la Catalogne, l'Isle de Majorque, & même la Sardaigne; mais de ce siecle-ci, ce Conseil est réuni à celui de

Castille, qui est devenu par conséquent unique pour toute la Monarchie Espagnole; aussi s'appelle-t-il à présent *Conseil Royal*: il juge quelquefois au criminel, & condamne à mort en dernier ressort; sur quoi nos anciens Auteurs remarquent que l'on pendoit les Gentilshommes en Espagne avec beaucoup plus de cérémonie que les Roturiers. On les faisoit asseoir sur un siége, on leur attachoit au cou un cordon de soie, on les étrangloit avec un tourniquet. On permettoit aux criminels de prendre, au moment de leur exécution, l'habit de religion dans lequel ils vouloient mourir; ils ajoutent que les Nobles se faisoient ordinairement pendre en habit de Jésuite, & les Roturiers avec celui de Capucin.

Pendant que Philippe II possédoit le royaume de Portugal, de grands Etats en Italie, & les Pays-Bas, il y avoit à Madrid des Conseils pour ces différentes Souverainetés, chacun avoit son Président; mais il ne peut plus en être question.

Le Conseil Suprême des Indes, que l'on auroit pu appeler plus exactement celui de l'*Amérique*, fut établi dès 1511, par Ferdinand & Isabelle, & perfectionné par Charles-Quint en 1524; il avoit à sa tête

un Préſident; ſous celui-ci, un Chancelier, & douze Conſeillers, dont quatre étoient de cape & d'épée, & huit Gens de Loix, avec un grand nombre d'Officiers ſubalternes. Tout ce qui regardoit l'adminiſtration des affaires eccléſiaſtiques, civiles, politiques & militaires des poſſeſſions Eſpagnoles aux Indes occidentales, ſe décidoit dans ce Conſeil; il recevoit les appels de tous les jugemens des Chancelleries & Audiences de ces pays, & envoyoit tous les deux ans des Députés chargés de viſiter ces Juriſdictions, d'en réformer les abus, & d'en rendre compte. Ces *Députés* s'appellent *Auditeurs*. Ils ſe faiſoient craindre des Vice-Rois, & il paroît qu'ils rempliſſoient à peu près dans les Indes Eſpagnoles, les mêmes fonctions que nos Intendans, Commiſſaires départis dans les Colonies Françoiſes.

Il y a toujours eu un Conſeil particulier pour les affaires des Ordres réguliers & militaires d'Eſpagne; il eſt composé d'un Préſident & de quatre ou cinq Conſeillers qui doivent tous être Chevaliers de l'un de ceux de Saint-Jacques d'Alcantara ou de Calatrava. Ils veillent à l'adminiſtration des biens de ces Ordres, & examinent les preuves de nobleſſe de ceux qui veulent y entrer.

Avant que de passer aux différens Conseils de Finances qui veillent à l'administration des revenus du Roi, il faut bien dire un mot du fameux Tribunal de l'Inquisition. Nos Auteurs du seizieme siecle conviennent que dès le premier instant qu'il a été établi, il s'y est glissé des abus qui l'ont rendu plus redoutable & plus dangereux qu'il n'a paru respectable & utile pour arrêter le cours des erreurs & prévenir les troubles que pouvoient exciter les Infideles & les Hérétiques. Cependant, en le considérant avec impartialité, on peut dire que c'est une institution qu'il seroit aussi possible de réformer & de contenir, & qu'il ne pourroit être avantageux de la détruire absolument dans les pays où elle est déjà établie. Ce fut à la fin du quinzieme siecle que le Roi Ferdinand & la Reine Isabelle, ayant achevé de détruire la domination des Maures en Espagne, mais n'ayant pas pu anéantir cette Nation dispersée dans l'Andalousie & le royaume de Grenade, toujours prête à se révolter, & s'appercevant que les plus dangereux d'entre eux étoient ceux qui avoient feint de se convertir au Christianisme, mais qui conservoient toujours des relations avec

leurs anciens compatriotes réfugiés en Afrique, établirent ce févere Tribunal pour connoître & punir, non pas les Maures Mahométans connus pour tels, mais les Relaps, c'eſt-à-dire ceux qui retournoient à leurs anciennes erreurs, malgré qu'ils euſſent reçu le baptême & fait abjuration. Ce fut un Dominicain nommé *Torquemada*, Confeſſeur de la Reine Iſabelle, qui perſuada à cette Princeſſe d'établir l'Inquiſition, comme un moyen qui avoit déjà réuſſi pluſieurs ſiecles auparavant pour la deſtruction des Albigeois. L'on juge bien que la Cour de Rome vit avec ſatisfaction l'établiſſement d'un Tribunal ſi favorable au maintien & à l'agrandiſſement du Chriſtianiſme; elle l'encouragea par les Bulles les plus flatteuſes, & en prodiguant à ſes Membres les plus grandes indulgences. Le Pape accorda des proviſions & les plus beaux priviléges au premier Inquiſiteur général en Eſpagne; mais ce furent les Monarques qui le nommerent, & leurs ſucceſſeurs n'ont jamais ceſſé de diſpoſer de cette place, auſſi bien que de tant d'autres Bénéfices qui ſont à leur nomination. Le Tribunal général de l'Inquiſition réſide à Madrid, & eſt composé d'une grande quantité d'Officiers, Commiſſaires,

Commissaires, Auditeurs Théologiens, Rapporteurs, Secrétaires, Alguazils, Familiers; les uns sont pourvus par l'Inquisiteur général, mais avec l'agrément du Roi; les autres dépendent du Roi seul; les Officiers Royaux séculiers ont le droit de s'opposer à tout ce que voudroient faire les Ecclésiastiques & Théologiens (1). Le Tribunal de l'Inquisition est donc tout-à-fait entre les mains du Roi d'Espagne, & c'est là politique du Conseil de Madrid qui excite, arrête & dirige son zele, & toutes ses opérations, du moins en grand, & il ne tient qu'au Roi & à ses Ministres

(1) Il y avoit dans l'étendue de la domination Espagnole, du temps de Philippe II, vingt-deux Inquisitions particulieres. Chacune avoit ses Officiers, & étoit composée & pourvue comme je viens de le dire. Leurs pouvoirs étoient sagement bornés, & le sont encore dans ceux de ces Tribunaux qui subsistent. Aucune de ces petites Inquisitions ne peut arrêter aucun Prêtre, Religieux, Chevaliers d'Ordres Militaires & Nobles, sans avoir averti le Conseil Suprême de l'Inquisition, & lui en avoir exposé les raisons. Elles doivent tous les ans rendre un compte fidele de tous ceux détenus dans leurs prisons, & des causes de leurs détentions, des procès qu'elles ont jugés, & de toutes les amendes & confiscations qui en sont résultées. Enfin elles ne peuvent faire exécuter personne que dans les *auto-da-fe*, & ceux-ci n'ont lieu qu'en vertu d'un ordre exprès du Roi, que l'on informe de tout ce qui doit s'y passer.

d'empêcher qu'il ne s'y commette quelque injustice, même particuliere. Le Cardinal *Ximenès*, Cordelier, le plus grand Politique du seizieme siecle, se garda bien de vouloir être l'auteur de cet établissement; mais il présida sans doute à son arrangement, & le fit servir utilement pour effrayer & contenir ce que l'on appeloit en Espagne les *Maranes*. S'étant apperçu que les Juifs favorisoient le commerce de ceux-ci avec les Maures d'Afrique, & qu'ils faisoient passer par delà les mers, des sommes qu'il valoit mieux conserver dans le royaume, ou du moins faire refluer du côté des pays Chrétiens, il les abandonna aux coups de ce sévere Tribunal. Charles-Quint en fit encore un usage plus étendu. Il proscrivit tous les Hérétiques, sur-tout les Luthériens qui venoient de lui faire une si cruelle guerre en Allemagne. A son exemple, le Roi Philippe II fit agir ce ressort avec le même succès, pour écarter de l'Espagne tous les Novateurs en matiere de religion, & c'est sans doute ce qui a conservé à lui & à ses successeurs l'intégrité de leurs possessions en Espagne, tandis que dans les Pays-Bas ils ont perdu la moitié de leurs provinces. Ce n'est qu'au dix-septieme siecle que Philippe III pros-

crivit de ses Etats tous les Juifs & tous les Mahométans.

Passons aux Conseils & à l'administration des Finances d'Espagne. Philippe II établit en 1574 le Conseil Royal de la *Hazienda*, composé d'un Président, de huit Conseillers de cape & d'épée, d'un Fiscal, homme de Loix, de plusieurs *Contadors* ou Auditeurs des Comptes, & de deux Secrétaires. Ce Conseil administroit en chef tous les revenus du Roi; il étoit divisé en plusieurs Chambres, dont l'une s'appelle *Del Gobierno*, ou de l'Administration; c'étoit là que se passoient tous les baux des fermes & les marchés, & par conséquent les recettes s'y arrêtoient; la seconde, la *Contadoria Maïor*, ou Chambre des Comptes. Elle vérifioit les états de dépenses, & recevoit les comptes des Trésoriers & Receveurs. Il y en avoit une troisieme, qu'on nommoit *la Chambre des Décharges*, qui regardoit l'acquittement des dettes de l'Etat; & une quatrieme de justice, pour le jugement des procès relatifs aux Finances: enfin, différens bureaux pour les dépenses de la Maison du Roi, les bâtimens & bois royaux, &c. Le Grand-Maître de la Maison du Roi présidoit à ces derniers bureaux; mais les

premiers Conseils étoient sous l'autorité du Président de la Hazienda, qui, du temps de Philippe II, étoit toujours un grand Seigneur, dont le pouvoir étoit très-étendu; c'étoit proprement le Surintendant des Finances d'Espagne. Il prenoit souvent beaucoup de décisions sur lui, du moins il n'en rendoit compte qu'au Roi seul. Mais pour les affaires contentieuses, il se faisoit aider par deux Conseillers du Conseil, que nos Auteurs François comparent à nos Intendans ou Directeurs généraux des Finances.

Les revenus du Roi d'Espagne, pour l'Espagne même, consistoient, à la fin du seizieme siecle, 1°. dans les domaines de Sa Majesté; 2°. en différentes especes d'impositions, dont l'une s'appeloit *l'Alcabala*; on donne à ce mot différentes étymologies; les uns le font dériver de l'Hébreu *gabal*; d'autres de l'Arabe *gabel*; mais exactement il signifie *équivalent*. Le Roi Alphonse XI l'imposa au quatorzieme siecle, avec le consentement des Etats de Castille, pour servir d'équivalent aux troupes que le pays devoit fournir. Les principaux droits perçus sous ce nom, se prenoient sur la vente de tous les effets mobiliers & immobiliers : observons que du

temps de Philippe II ils étoient excessifs, & que l'on a été obligé de les réduire, parce qu'ils empêchoient la circulation & le commerce. En revanche, on a multiplié les impositions sur les consommations comprises en général sous la dénomination de *los Milliones*, & anciennement établies sur la viande, le vin & l'huile; Philippe II n'avoit annoncé cet impôt que pour cinq ans; mais il a été continué depuis de cinq années en cinq années, & à présent il peut être regardé comme perpétuel, & on l'a même encore surchargé par des droits sur le sucre, l'eau-de-vie, le tabac, le papier & les cartes, sans préjudice du produit des Douanes, qui est considérable. On connoît encore en Espagne un impôt dont le nom, dérivé de l'Arabe, est terrible; c'est l'*Almoxarifazgo*; une autre imposition se prend particuliérement sur les troupeaux, & s'appelle le *Montazgo*. Le principe de tous ces impôts remonte à l'an 1457, sous le regne d'Henri IV Roi de Castille: on y a ajouté depuis un dixieme nommé le *Diezgos*, & aux *Alcabala*, le *Cientos* ou *Centieme*. *Las Terciales* se prélevent sur les dixmes ecclésiastiques; les Rois de Castille en jouissent depuis le Roi Alphonse X, qui commença à le percevoir

avec le consentement du Pape Grégoire X. Les impôts sur le sel & sur les laines forment des objets considérables. Ce qu'on appelle l'*Excusado* ou *le service excusé*, est fait pour tenir lieu du service militaire que les Ecclésiastiques & les Moines devroient faire ou faire faire pour les terres qu'ils possedent; le Clergé paye de plus le subside, contribution qui ressemble assez aux décimes du Clergé de France. Le droit de *las lanzas* n'étoit autrefois prélevé que sur les Chevaliers des trois Ordres Militaires; mais à présent il s'étend sur tous les Nobles & titrés de Castille : on y a même ajouté un droit de *mediannata*, qui se prend sur tous les biens, titres, graces, accordés par le Roi ; mais ce n'est que sur les nouvelles graces & les nouveaux titres que cet impôt se préleve ; ceux & celles accordés avant le dix-septieme siecle en sont exempts. Le produit des Indes étoit peu considérable avant le regne de Philippe II ; il monte à présent fort haut, & consiste principalement dans le *quint*, qui est un droit que le Roi perçoit sur l'or, l'argent & toutes les productions de l'Amérique qui arrivent en Europe, ainsi que sur les Negres ; & un tribut par mois que payent les Indiens dans l'Amérique même. Le droit

d'avarie eſt deſtiné pour l'entretien des ports; il y en a un ſur les Commanderies, &c.

Un genre de revenu du Roi d'Eſpagne, dont on a ſans doute entendu parler en France, eſt la vente de la Bulle de la Croiſade, qui accorde à tous les Eſpagnols la permiſſion de faire gras le Samedi, & de manger du beurre, du lait, du fromage & des œufs en carême, moyennant qu'ils faſſent une aumône qui doit être employée à faire la guerre aux Infideles. Les Eſpagnols font cette aumône en achetant la Bulle, & payant une réale pour la permiſſion dont je viens de parler. On oblige auſſi les étrangers à l'acheter, & c'eſt le Roi qui prend cette aumône pour les frais de la guerre continuelle, mais qui n'eſt pas toujours fort vive, qu'il fait aux Mahométans d'Afrique. Cette Bulle fut accordée en 1509 par le Pape Jules III, aux inſtances du Roi Ferdinand & de la Reine Iſabelle, & le revenu en étoit déjà conſidérable du temps de Philippe II, & rapportoit deux cents *quentos*, c'eſt-à-dire deux millions de *maravedis*. Nos anciens Auteurs, en faiſant le compte des revenus du Roi d'Eſpagne, ſe ſervent de cette maniere de compter, & en calculant ainſi, on trouve que le Roi d'Eſpagne a des mil-

lasses de milliards de revenus; mais aussi j'ai déjà dit que le maravedis étoit une bien petite monnoie, puisqu'il en faut près de cinq cents pour faire une piastre de l'espece de celles qui ne s'évaluent qu'à cent sous, ou cinq livres de France.

Je trouve dans nos anciens Cosmographes, qu'en 1577, un peu avant la conquête du Portugal, les revenus de l'Espagne seule montoient entre quatorze & quinze millions; à la fin du même siecle ils étoient portés à vingt; mais le produit des Indes occidentales ayant bientôt prodigieusement augmenté, ils étoient, au commencement du dix septieme siecle, à trente-deux ou trente-quatre millions de notre monnoie. La perte du Portugal, sous Philippe IV, y apporta une grande diminution. La mauvaise administration des Finances les réduisit encore plus bas sous Charles II. Des Ministres plus habiles, sous le regne de Philippe V, firent remonter ce revenu, après la paix d'Utrecht, jusqu'à la somme de quarante millions, quoique le Roi d'Espagne eût perdu, par cette paix, les Pays-Bas & l'Italie. On est sûr qu'à présent ils passent soixante millions.

Je n'ose, de peur d'ennuyer mes Lecteurs, entrer dans de plus grands détails

sur les monnoies & les Finances d'Espagne (1).

Je ne dirai qu'un mot de la maniere dont la Justice s'administre dans les provinces d'Espagne. Il y a deux Tribunaux principaux chargés de soulager le Conseil de Castille dans l'étendue de son ressort; ce sont les Chancelleries de Valladolid & de Grenade. La premiere fut établie à *Medina del Campo* par les Rois Henri II & Jean premier, au quatorzieme siecle, & transférée au seizieme siecle à Valladolid; la seconde fut créé par le Roi Ferdinand & la Reine Isabelle en 1494. Elles jugent par appel des Tribunaux infé-

(1) Il y a en Espagne, comme ailleurs, trois especes de monnoies, celle de cuivre, que l'on nomme en Espagnol *veillon*, d'où nous vient en France le nom de *billon* que nous donnons à nos monnoies de cuivre. Le maravedis est de cette espece. Celle d'argent, dont la plus connue, il y a deux cents ans, étoit la *réale*; il y en avoit de deux especes, la réale de *quartillo*, ou d'argent mêlé de beaucoup d'alliage, & celle de bon argent, qui en valoit huit des autres. Enfin, les monnoies d'or étoient les ducats; ils commencerent à avoir lieu sous Ferdinand le Catholique. Chaque ducat d'or valoit trois cent soixante-quinze maravedis; bientôt on en fit de doubles ducats, que l'on appela *doublons*, & ensuite *pistoles*. Les autres monnoies usitées à présent en Espagne, sont plus modernes. Les Auteurs du seizieme siecle ne font point mention du *peso d'oro*, ou *piece de huit*, ni même des *piastres*.

rieurs, au civil & au criminel, toutes les affaires de la Castille, la plupart du temps en dernier ressort, & ce n'est que dans quelques cas que l'on appelle au Conseil de Madrid. Sous le regne de Philippe II, il y avoit de pareils Tribunaux pour l'Aragon, la Catalogne & la Navarre, que l'on appeloit *Audiences Royales*. Les Juges dont les appels se portent aux Chancelleries & aux Audiences, s'appellent communément *Alcaldes*. Il y en a de particuliers à la suite de la Cour, qui y exercent la justice & y maintiennent la police; d'autres distribués dans les provinces à peu près comme nos Baillis & Sénéchaux. Dans les grandes villes, les Juges principaux s'appellent *Corrégidors*, & dans les moindres, simplement *Alcaldes*; dans la Navarre & la Catalogne, on les nomme *Bayles* ou *Viguiers*. Une remarque curieuse à faire concernant ces Juges, c'est qu'en Espagne aucun Corrégidor ou Alcade ne peut être natif de la ville où il doit exercer sa Jurisdiction, du moins au seizieme siecle c'étoit une regle inviolable, fondée sur la crainte que des raisons de parenté ou d'ancienne amitié ne rendissent ces Juges partiaux : mais au contraire, les simples *Régidors*, qui sont leurs Assesseurs ou Conseillers, devoient être natifs de la

ville, parce que, disoit-on, ils devoient éclairer leur Président sur ce qui concernoit les coutumes particulieres, les familles & le local; d'ailleurs ils n'avoient que voix consultatives. Les Vice-Rois, Capitaines-Généraux & Gouverneurs des grandes villes sont toujours Présidens nés des Tribunaux de leurs provinces; mais ils n'y assistent que dans les grandes occasions, ne se mêlent que des affaires considérables, & ne se chargent que de la grande police, d'autant plus que ce sont toujours de grands Seigneurs, des Officiers Généraux, & d'anciens Militaires. On appelle *Vice-Rois*, ceux qui gouvernent de grandes provinces qui ont titre de royaume, comme Murcie, Valence, Grenade; Capitaines-Généraux, ceux des provinces qui n'ont point titre de royaume, mais qui valent quelquefois mieux, & enfin Gouverneurs, ceux des villes particulieres.

Le Droit que l'on suit en Espagne, que l'on étudie, & sur lequel on prend des degrés dans les Universités du royaume, consiste dans ce que l'on appelle dans toute l'Europe Catholique, le *Droit Canonique* & le *Droit Civil Romain*; les différentes Loix, Coutumes, Ordonnances & Réglemens particuliers à chaque province

d'Eſpagne y dérogent continuellement, & ces Loix ſont l'objet d'une étude particuliere pour chacun de ceux qui veulent devenir Juriſconſultes ; mais on ne les enſeigne pas publiquement, du moins cela ne ſe pratiquoit pas ainſi au ſeizieme ſiecle. Autrefois les Loix & Ordonnances nouvelles, tant pour le fait de la Juſtice que des Finances, ſe publioient dans ce que l'on appeloit *las Cortès* ou *les Etats-Généraux des royaumes* ; mais à préſent qu'ils ne s'aſſemblent plus & ne déliberent plus ſur les nouvelles impoſitions, le Roi & les Conſeils les adreſſent aux Chancelleries, aux Audiences, aux Corrégidors, aux Alcaldes, pour les faire connoître & exécuter dans toute l'Eſpagne, diſent nos anciens Auteurs.

Sous le regne du Roi de Caſtille Henri II, en 1374, il s'établit une Confrérie dans la province de Guipuſcoa, ſous le nom de *Sainte-Hermandad* : cette Confrérie s'occupoit non ſeulement d'œuvres de dévotion, mais encore de la ſûreté des grands chemins ; ce qui la rendit très-utile. Au ſiecle ſuivant, la Caſtille ſe trouvant infeſtée de voleurs & de ſcélérats qui y commettoient des meurtres & toute ſorte de déſordres, le Roi Henri

IV, surnommé l'*Impuissant*, multiplia les Confréries de cette espece, fixa des lieux pour leurs assemblées, leur donna des Chefs, & les autorisa à poursuivre les malfaiteurs & à les arrêter par-tout où ils les trouveroient. Les guerres qui désolerent l'Espagne pendant tant d'années, obligerent Ferdinand & Isabelle à leur accorder, en 1485, de nouveaux priviléges. On les autorisa à juger en dernier ressort les coupables. On imposa en Castille & en Aragon, pour l'entretien des Archers & des Officiers de ces Justices, un droit sur chaque vingt feux, qui revenoit à la solde d'un homme de cheval, & l'on établit ainsi, sous leurs ordres, des troupes de cavalerie pour nétoyer le pays, des voleurs, & assurer la tranquillité publique. Il est certain que l'Espagne a tiré de très-grands avantages de ces Sociétés de dévotion, auxquelles sans doute on a attaché des indulgences, tournant ainsi le zele pieux des Espagnols au profit de la paix & du bonheur des Peuples; peut-être cet établissement subsiste-t-il, mais je ne sais pas précisément sur quel pied.

On pensoit généralement, sous le regne de Philippe II, que le commerce de l'Es-

pagne auroit pu être infiniment plus considérable qu'il ne l'étoit; en effet, tout le monde ſait que ce pays eſt en général très-fertile, & que les cantons même qui ſont montagneux, ont des productions dont il ſeroit aiſé de tirer grand parti; mais la pareſſe & la fierté naturelle aux Eſpagnols, ont depuis long-temps mis obſtacle à la culture des terres & à l'établiſſement des Manufactures. Du temps des Romains, on regardoit l'Eſpagne en Europe, comme on regarde aujourd'hui le Pérou en Amérique; on étoit convaincu qu'elle étoit remplie de mines d'or & d'argent. Le ſable de ſes principales rivieres en rouloit des paillettes en abondance; les Peuples riverains s'enrichiſſoient à les ramaſſer; on en tranſportoit à Rome, on frappoit de la monnoie, &c. On appeloit *Oroſpeda* ou *Montagne d'or*, une *Montagne* de l'*Andalouſie*, où le *Betis*, à préſent le *Guadalquivir*, prend ſa ſource. On rencontroit dans la Galice des morceaux d'or & d'argent, que l'on découvroit en labourant ou remuant la terre, d'où l'on concluoit avec fondement, qu'en creuſant un peu plus avant, on trouveroit des filieres fécondes d'or & d'argent. Il paroît même que l'on travailla pendant

quelque temps assez sérieusement, du moins à celles de ce dernier métal; mais on les a abandonnées, & les Espagnols ont préféré d'employer les Indiens à tirer de l'or & de l'argent des mines de l'Amérique, au lieu de travailler eux-mêmes à celles de leur propre pays. A peine sait-on aujourd'hui où étoient en Espagne les anciennes mines d'argent; on croit pourtant qu'il y en avoit une dans le royaume de Murcie, à une demi-lieue de Carthagene, & une autre dans les Pyrénées. Mais, indépendamment de ces deux métaux les plus précieux, on trouve en Espagne des mines de différens autres, comme de cuivre, de fer, de plomb, de vif-argent, de vermillon; celles-ci sont d'un grand produit; il y en a aussi d'alun, d'azur, d'ocre, d'aimant: l'on y trouve des carrieres de beaux marbres, & même de plusieurs pierres précieuses. Si on s'en rapporte à nos anciens Auteurs, les Espagnols ne profitent que très-négligemment de tant de trésors, daignent à peine les ramasser, & ne travaillent jamais fortement pour les arracher des entrailles de la terre.

Les Romains regardoient l'Espagne comme un grenier à bled & à grains; on en faisoit passer à Rome: effectivement, on recueille en Espagne du froment, de

l'orge, du seigle, & beaucoup de bled de Turquie; il n'y manque que de l'avoine, & l'on sait s'en passer. Cependant, du temps de Philippe II, le bled y étoit rare, faute de soins & par l'effet d'une mauvaise administration. On ne prenoit aucune peine pour multiplier la production des grains, ni pour empêcher que les maladies & les insectes ne les détruisissent. Les fruits y sont naturellement excellens, le miel & l'huile d'olive extrêmement abondans; la viande y est très-bonne, & l'on sait à quel point les laines d'Espagne sont estimées; malheureusement on en employoit peu dans les Manufactures de ce royaume même, il y a deux cents ans; mais on en faisoit passer une grande quantité chez l'Etranger, que les Espagnols rachetoient ensuite bien cher quand elles avoient été fabriquées. Il en étoit de même des soies; on sait que les meilleures de l'Europe sont celles des environs de Grenade, comme les meilleures laines, celles de Ségovie.

Les vins d'Espagne sont peut-être aussi les meilleurs de l'Europe; mais les Espagnols ne se donnent la peine d'en faire que sur les côtes de la mer, où ils sont à portée de les faire passer dans les Pays étrangers; car

car dans l'intérieur de l'Espagne on néglige la culture des vignes & la façon du vin. L'Espagnol, naturellement sobre, aime mieux boire de l'eau que de se donner la peine de fabriquer une liqueur dont l'usage ne lui est pas aussi nécessaire qu'aux habitans des pays plus septentrionaux. On prétend qu'il auroit été aisé de rendre navigables plusieurs grandes rivieres qui ne le sont pas, & de ménager des canaux de communication pour faciliter le commerce dans l'intérieur du royaume. Aucune des propositions qui ont été faites à cet égard n'a jamais réussi, toujours par une suite & un effet du caractere national. On remarque même que les Espagnols n'ont jamais tiré tout le parti qu'ils pouvoient des productions de l'Amérique, qui sont en si grand nombre, & dont ils avoient, du temps de Philippe II, le commerce pour ainsi dire exclusif. Ils ont toujours abandonné à assez bon marché ces productions à des Etrangers qui les ont ensuite revendues bien cher en les distribuant par toute l'Europe; au contraire, les Espagnols achetent fort cher différentes marchandises, étoffes, meubles, &c. qu'ils transportent dans leurs Colonies en Amérique, auxquelles elles sont nécessaires; ils trouveroient bien mieux leur

compte à établir chez eux des manufactures de ces sortes de marchandises.

Les forces militaires de la Monarchie Espagnole, sous Philippe II, étoient énormes pour ce temps-là, parce que la Monarchie l'étoit elle-même; mais en mettant à part tout ce que Philippe II pouvoit tirer de soldats de ses possessions en Italie, dans les Pays-Bas & en Franche-Comté, l'Espagne proprement dite ne pouvoit pas suffire à entretenir une grande armée. Les hommes commençoient à y devenir rares du temps de ce Monarque; les découvertes & les conquêtes dans les Indes occidentales en avoient déjà fait sortir un grand nombre. Ce n'étoient point les Souverains qui les y avoient envoyés, c'étoient des Volontaires, guerriers ou commerçans, qui, attirés par l'espérance du profit & du pillage, s'y rendoient en foule; ils trafiquoient & combattoient sous la banniere d'Espagne, mais presque entiérement pour leur propre compte, le Roi n'exigeant que le quint de ce qu'ils rapportoient en Europe, & une simple capitation de ceux qui restoient aux Indes. C'est à cause de cela même que l'on voyoit courir avec empressement à ces entreprises où il y avoit beaucoup à gagner, tant de gens qui n'avoient rien à perdre. Au dix-septieme

siecle, sous le regne de Philippe III, la dépopulation du royaume fut encore augmentée par l'expulsion de tous les Morisques, Juifs & Maranes; de sorte que l'Espagne proprement dite n'étoit pas alors en état de fournir des recrues à une armée de plus de quarante ou cinquante mille hommes d'infanterie & de cavalerie, encore étoit-ce parce que la fierté & le genre de paresse des Espagnols faisoient préférer aux derniers d'entre eux le métier de soldat à toute profession mécanique. Cependant les troupes Espagnoles étoient & sont encore excellentes. Le soldat est naturellement brave, & la vanité nationale le rend susceptible de se laisser échauffer par un sentiment d'ambition & de gloire. Il est fort & en état de résister à la fatigue, quoiqu'à l'extérieur sa taille ne soit pas avantageuse, & que sa figure n'annonce pas tout ce qu'il tient. Il est sobre, aisé à discipliner; &, pourvu qu'on le traite avec quelques égards, il fait tout ce que ses Officiers exigent de lui. La cavalerie est certainement la mieux montée de toute l'Europe; le cavalier s'attache à son cheval, & en prend des soins infinis. Elle seroit invincible dans l'Espagne même; mais il est plus difficile de la faire subsister dans les autres pays, où l'on

ne peut pas donner à ces animaux la nourriture à laquelle il ſont accoutumés, qui eſt la paille hachée, ou de l'orge, ſans foin & ſans avoine.

Sous Philippe II, il y avoit en Eſpagne un aſſez grand nombre de bonnes forteresſes; elles ſubſiſtent; mais une partie eſt devenue inutile, parce que, depuis le commencement de ce ſiecle, l'Eſpagne n'a plus rien à craindre du côté de la France. A l'exception des frontieres de Portugal, l'Eſpagne peut être regardée à préſent comme une Iſle dont il ne s'agit que de défendre les côtes & les ports. On y a ſuffiſamment pourvu, ainſi que nous verrons en entrant dans le détail des provinces maritimes de ce royaume. La Marine Eſpagnole étoit redoutable & nombreuſe ſous le regne de Philippe II; mais alors elle reçut deux échecs conſidérables dans la Manche & ſur les côtes d'Angleterre. D'un autre côté, le commerce des Indes occupoit de nombreuſes flottes marchandes; mais elles n'avoient point alors d'autres ennemis à combattre que les vents & les flots. Cependant on trouvoit déjà que la conſtruction des navires Eſpagnols n'étoit pas portée à ſa perfection; elle a toujours été plus reculée que les autres nations à cet égard.

Tout le monde sait quelle est la Religion dominante & même unique en Espagne ; c'est le Christianisme & le Catholicisme, exclusivement à toute Secte. Les Espagnols croient que la Foi leur a été prêchée par Saint Jacques le Majeur ; mais la Mission de cet Apôtre en Espagne n'est rien moins que parfaitement établie : cependant il est sûr que la Religion Chrétienne y étoit déjà fort étendue lorsque Constantin parvint à l'Empire ; alors elle y devint dominante ; mais les Eglises d'Espagne ne tarderent pas à être infectées de l'hérésie d'Arius. Les Rois Goths embrasserent l'Arianisme, & les véritables Catholiques furent persécutés ; enfin, la vraie Religion triompha, & ces Rois s'étant réunis au sein de l'Eglise, l'Espagne étoit tout-à-fait Catholique lorsque les Maures en devinrent les maîtres. Il y avoit alors en Espagne cinq Archevêchés ; savoir, Tolede, Séville, Mérida, Brague, & Tarragone. Chacun avoit un grand nombre d'Evêchés sous sa Jurisdiction. Les Chrétiens furent absolument opprimés par les Maures, &, comme j'ai déjà eu occasion de le dire, ils ne se releverent qu'au neuvieme siecle, lorsque Pélage & ses premiers successeurs firent germer la nouvelle

Monarchie Chrétienne, d'Espagne dans les montagnes des Asturies. Alors l'Evêché d'Oviedo fut établi en 882; celui de Léon ressortit de ses ruines en 901, & ces deux Evêchés sont restés indépendans de toute Métropole, & soumis immédiatement au Saint Siége. A mesure que les Chrétiens regagnerent du terrein sur les Maures, les Métropoles reprirent leur autorité, se multiplierent, & l'on créa de nouveaux Evêchés. Actuellement il y a en Espagne 8 Archevêchés & 48 Evêchés; il y avoit d'ailleurs 3 Archevêchés & 18 Evêchés dans le Portugal, qui, en 1600, étoit dépendant de cette Monarchie. En parcourant les différentes provinces qui composent ces royaumes, j'aurai occasion de parler de l'étendue des dioceses, de leurs droits & de leurs revenus. Les Chapitres des cathédrales & des collégiales sont en fort grand nombre dans chaque diocese. On compte en Espagne plus de dix-huit mille paroisses, plus de trois mille couvens des deux sexes, environ cinquante mille Religieux & Religieuses, & le double d'Ecclésiastiques séculiers. Cependant il y a peu d'abbayes commendataires, en comparaison de ce qu'il s'en trouve en France.

Les Ordres Militaires d'Espagne doivent être regardés comme faisant partie des Corps ecclésiastiques du royaume ; car ils font des vœux & sont assujettis à des devoirs pieux, quoique les Chevaliers aient la liberté de se marier ; d'ailleurs ces Ordres ont tous dans leur dépendance des convens d'hommes & de femmes qui vivent dans le célibat monastiquement, sous les mêmes regles que les Chevaliers. J'ai remarqué, dans un de mes Volumes précédens, que ces Ordres étoient au nombre de quatre ; j'ai expliqué en quel temps ils avoient été établis ; ce sont ceux de *Saint Jacques*, de *Calatrava*, d'*Alcantara* ; & de *Monteze* ; ce dernier est particulier à l'Aragon, & on n'y reçoit que des Chevaliers originaires de ce royaume. Les Ordres d'*Avis* & de *Christ* appartiennent au Portugal, & parconséquent faisoient partie de ceux d'Espagne en 1600. Quant à l'*Ordre de la Toison d'Or*, outre que, par ses constitutions, il n'est point régulier, mais seulement de Cour & de Noblesse, il appartient aux Pays-Bas, & a été institué par Philippe le Bon, Duc de Bourgogne. Philippe I, Charles-Quint & Philippe II ne le conféroient que comme héritiers de ce Prince : c'est à ce même titre

que les Rois d'Espagne en ont décoré les Princes & les grands Seigneurs Espagnols, Flamands ou étrangers. S'ils le conferent encore, c'est parce qu'ils conservent des droits sur la succession entiere des anciens Ducs de Bourgogne, tandis que l'Empereur se prévaut de sa possession actuelle de la plus grande partie des Pays Bas, pour faire de son côté des Chevaliers de la Toison d'Or.

Les Grandes-Maîtrises des quatre Ordres d'Espagne étoient d'un revenu si considérable au seizieme siecle, que les Rois Ferdinand & Isabelle jugerent à propos de les réunir à la Couronne en 1489. Le Pape Innocent VIII confirma cette réunion par une Bulle, à la faveur de laquelle le Roi jouit des revenus de la Grande-Maîtrise & de toutes les Commanderies qu'il juge à propos de garder pour lui-même; l'administration de l'Ordre est entre les mains d'un Conseil particulier, qui, comme je l'ai dit, s'appelle celui des Ordres. La Grande-Maîtrise des Ordres d'Avis & de Christ a été à peu près depuis le même temps entre les mains des Rois de Portugal, sous le Pontificat d'Alexandre V.

Il y a en Espagne vingt-deux Universités. Je parlerai de chacune en nommant

les villes où elles sont établies ; les principales sont celles de Salamanque & d'Alcala de Hénarès. Les Facultés sont les mêmes que dans l'Université de Paris, mais les études y sont plus longues ; l'étude de la Philosophie seule emporte quatre années ; les Gradués en Médecine portent en Espagne des robes jaunes.

La haute Noblesse d'Espagne est divisée en deux classes, dont l'une est fort supérieure à l'autre ; la premiere comprend les Grands, & la seconde ceux qui ont des titres de Comtes ou de Marquis de Castille ou d'Aragon, mais sans être Grands. On a beaucoup écrit & disputé sur l'origine de la Grandesse, & sur le temps où les priviléges & les prérogatives des Grands d'Espagne ont été réglés. Nos Cosmographes François pensent, d'après les Espagnols, que les Grands ont été tirés du nombre des anciens *Ricos-Hombres*, titre que l'on donnoit autrefois aux plus puissans Gentilshommes de l'Espagne. Ceux qui obtenoient du Roi *merced de pendon y caldera* (permission de lever banniere & chaudiere), c'est-à-dire, de faire marcher des troupes sous leurs étendards, & de les nourrir à leurs dépens, s'arrogerent, de préférence aux autres, le titre de Grands. Ils

ſe couvroient devant leur Roi, prenoient les premieres places aux *Cortez* ou Etats, & y avoient voix délibérative ; tous ceux dont les Terres étoient érigées en Duchés, Comtés & Marquiſats, & les cadets mêmes de ces *Titulados* (titrés) jouiſſoient ſans titre précis, mais ſans conteſtation, de ces prérogatives. Les grands Seigneurs Flamands qui ſuivirent Philippe I en Eſpagne, & les Allemands qui y vinrent avec Charles-Quint, engagerent ces deux Monarques à prendre des meſures pour borner le nombre des familles & des Seigneurs d'Eſpagne auxquels ſeroient dus ces honneurs. Charles-Quint vint à bout de faire cette réduction, & ne conſerva que ſeize Grandeſſes attachées aux titres de douze Ducs, de deux Marquis & de deux Comtes de Caſtille & d'Aragon. Comme les noms de ces ſeize Grands étoient les plus beaux de l'Eſpagne, les Maiſons qui ſubſiſtent encore & qui deſcendent de ces premiers Grands, reconnus par Charles-Quint, mais non créés par lui, puiſqu'ils exiſtoient avant ſon regne, tiennent le premier rang entre les Grands d'Eſpagne. Ceux que ce Monarque créa Grands depuis l'an 1520 juſqu'à ſa mort, & ceux qui ne datent que du regne de Philippe II, jouiſ-

ſent de la ſeconde conſidération. Enfin, les trois derniers Rois de la Maiſon d'Autriche, & ceux de la Maiſon de Bourbon, qui leur ont ſuccédé, ont créé un grand nombre de Grands; & quoique quelques-uns ſoient de Maiſons très-illuſtres, Eſpagnoles ou étrangeres, ces Grandeſſes modernes ne ſont pas auſſi conſidérées que les anciennes. Je vais faire connoître, d'après les Auteurs du ſeizieme ſiecle, quelles ſont les plus anciennes Grandeſſes, & nommer ceux qui les ont poſſédées. Il y en a peu qui ſe ſoient perpétuées de mâle en mâle dans la même Maiſon; la plupart ont paſſé, par des mariages, dans d'autres familles.

Il y a peu de gens en France qui n'aient entendu dire qu'il y a des Grands d'Eſpagne de la premiere, de la ſeconde & de la troiſieme claſſe. Cette diſtinction, qui n'étoit anciennement fondée que ſur quelques différences dans le cérémonial de la réception, a preſque entiérement diſparu. Il arrive rarement aujourd'hui que les Rois d'Eſpagne faſſent des Grands à vie; du moins quand ceux-ci ont des enfans, ils obtiennent aiſément la permiſſion de leur tranſmettre la Grandeſſe. Une grace bien plus difficile à obtenir, c'eſt,

dans le cas où l'on possede plusieurs Grandesses, la liberté de les partager entre ses enfans, & de former ainsi différentes branches de Grands. Il est certain que cette complaisance pourrroit multiplier les Grands en Espagne presque à l'infini, au lieu que dans l'état présent des choses, il y a beaucoup de Seigneurs en Espagne qui réunissent sur leurs têtes un nombre considérable de titres de Grandesses. Dans le siecle dernier, le Duc de Medina-Cœli en avoit lui seul jusqu'à huit, dont quatre Duchés.

Chaque titre de Grandesse doit être attaché à une Terre, & cette Terre est nécessairement un *majorat*, c'est-à-dire que, suivant la Coutume d'Espagne, elle passe aux fils aînés, ou, au défaut de mâles, aux filles aînées des Grands décédés, sans pouvoir être partagée avec aucuns cadets ni cadettes. Au défaut d'enfans, elle passe au plus proche collatéral, descendant du premier qui ait été créé Grand; mais jamais la Terre ni le titre ne sont partagés.

Cependant il y a des Grandesses masculines qui ne passent point aux filles, & ne peuvent pas sortir de la même famille; mais elles sont modernes : les Rois d'Espagne, en les créant, leur ont imposé cette loi. Comme ces Monarques font des Grandesses à vie,

ils peuvent, en les rendant perpétuelles, y ajouter les conditions qu'ils jugent à propos. Mais les Grandesses anciennes, que Charles-Quint n'a fait que conserver & n'a pas créées, suivent le Droit commun d'Espagne, & passent aux filles ; c'est ce qui fait que ces anciennes subsistent presque toutes, pendant que plusieurs des autres sont éteintes. Il y a aussi quelques loix de familles qui excluent les filles du *majorat* de certaines Terres titrées, ou veulent que les mâles du nom leur soient préférés ; mais ce sont des exceptions rares.

Les Rois d'Espagne donnent aux anciens Grands le titre de *Cousin* de la façon la plus honorable ; car ils les appellent *Primos*, ce qui veut dire, en Espagnol, *Cousins-germains*, tandis qu'ils accordent seulement à d'autres le titre de *Parientes*, c'est-à-dire, *Parens* ou *Cousins éloignés.*

*Noms des anciennes Grandesses d'Espagne.*

*Medina-Sidonia* étoit le premier Duché de Castille à l'avénement de Charles-Quint au Trône d'Espagne ; il avoit été érigé, en 1445, pour Jean de *Gusman*, Grand Maître de l'Ordre de Calatrava, & rendu héréditaire, en 1460, pour ce Seigneur & sa posté-

rité, qui a eu le bonheur de le conserver au moins jusqu'au commencement du dix-huitieme siecle. Le Duc de Medina-Sidonia, qui vivoit alors, étoit le onzieme de pere en fils. Il épousa sa cousine Marianne de Gusman, héritiere du Duché de *Medina de las Torrès*. La Maison de *Gusman* passe pour une des plus illustres & des plus anciennes de l'Espagne : on n'est pas bien d'accord sur son origine; mais il est certain qu'au douzieme siecle les *Gusmans* tenoient rang parmi les *Ricos-Hombres* de Castille. Elle se vante d'avoir produit, dès ce temps-là, le grand Saint Dominique, Instituteur de l'Ordre des Freres Prêcheurs & de l'Inquisition. Ce grand Saint naquit en 1170, & mourut en 1221. A peu près dès ce même temps, la Maison de Gusman se partagea en plusieurs branches; ceux de l'aînée portoient le titre de Marquis de Toral, & le conserverent jusqu'au regne de Philippe IV; leurs cadets étoient Marquis de Montalegre. Les Ducs de Medina-Sidonia, qui s'appelerent d'abord *Marquis de Niebla*, étoient d'une branche éloignée de la tige; mais leurs grands biens & l'honneur qu'ils avoient d'être les premiers Ducs de Castille, leur procurerent une considération qui ne fut effacée que

par la fortune que fit, sous le regne de Philippe IV, un Seigneur de la Maison de Gusman, mais d'une branche encore plus reculée; ce fut le fameux Comte d'*Olivares*. Se voyant Favori & premier Ministre de son Maître, il fit ériger en Duché, en sa faveur, sa Terre de Medina de las Torres, & depuis ce temps on l'appela le *Comte-Duc*. Ce Ministre n'eut qu'une fille, qu'il maria au Marquis de Toral, l'aîné de sa Maison, qu'il déclara son héritier, quand même sa fille n'auroit point d'enfans; ce qui arriva. Le Marquis de Toral, devenu Duc de Medina de las Torres, épousa, en seconde noces, une héritiere de la Maison Caraffe, qui lui apporta de grandes Terres & de grandes Principautés en Italie, & leur fils eut pour héritiere une fille qui, ayant épousé le Duc de Medina-Sidonia, a réuni dans la même branche les plus belles possessions de la Maison de Gusman.

Le second Duché de Castille est celui d'*Albuquerque*; après avoir passé dans plusieurs grandes Maisons à titre de Comté, il fut érigé en Duché, en 1464, par Henri IV Roi de Castille, en faveur de *Bertrand de la Cueva*, Comte de *Ledesma*, dont la postérité l'a possédé pendant tout le sei-

zieme ſiecle, & le poſſédoit encore au commencement de celui-ci. Les la *Cueva*, dont le nom ſignifie en Eſpagnol *grotte* ou *caverne*, & qui portent dans leurs armes un dragon dans ſon antre, ſans doute en mémoire de quelque exploit, étoient illuſtres en Caſtille au quatorzieme ſiecle. Ce fut alors qu'un François nommé *Bertrand*, qui avoit ſuivi le Connétable Dugueſclin dans la guerre qu'il fit à Pierre le Cruel; paſſa en Caſtille, & épouſa l'héritiere de la Cueva. Un de ſes deſcendans, comme je viens de le dire, fut créé Duc d'Albuquerque. Une autre branche de la Cueva a produit les Marquis de *Bedmar*, dont un a été fameux par ſon ambaſſade à Veniſe, pendant laquelle on ſuppoſa qu'il avoit fomenté une conjuration contre la République. Mais tandis que les la Cueva portoient le titre d'Albuquerque en Eſpagne, les d'*Acunna* ſe diſtinguoient ſous le même nom en Portugal. Pluſieurs furent Vice-Rois des Indes, & firent dans ce pays de ſi belles actions, qu'*Alphonſe* d'*Albuquerque*, mort à Goa en 1513, mérita le ſurnom de *Grand*. Au dix-ſeptieme ſiecle, André d'Albuquerque gagna deux batailles contre les Eſpagnols, & aſſura l'indépendance du Portugal. Deux Seigneurs de cette

Maiſon

Maison ont été Historiens, & ont écrit leurs Mémoires & la vie de leurs peres. La Maison d'Acunha, dont ils descendoient, a la plus ancienne & la plus illustre origine. Elle est sortie, dès le douzieme siecle, de celle de Silva, & celle-ci des premiers Rois de Léon & des Asturies. La ville d'Albuquerque étant située dans l'Estramadoure, sur les confins du Portugal, a fait autrefois partie de ce royaume. Elle a été possédée par les Seigneurs de Tellez & de Menezés, & passa ensuite à un fils naturel d'un Roi de Portugal, dont l'héritiere la porta dans la Maison d'Acunha. La branche dans laquelle Albuquerque entra alors, en conserva le nom; mais la ville fut quelques temps après cédée à la Castille; elle a été possédée par des Infans de Castille & d'Aragon. Jean II, Roi de Castille, l'ayant confisqué, la donna, à titre de Comté, à son Favori, Dom Alvarez de Luna, dont l'histoire est fort singuliere & fort intéressante. Ce fut après la disgrace & le supplice de celui-ci qu'elle fut accordée, à titre de Duché, à Bertrand de la Cueva.

Le troisieme Duché de Castille est celui d'*Albe*, situé dans le royaume de Léon, au territoire de Salamanque. Il est possédé, depuis 1430., à titre de Comté, & depuis

1469, comme Duché, par la Maison d'*Alvarès de Tolède*, descendante de Ferdinand : Alvarès, qui, au quatorzieme siecle, contribua beaucoup à la prise de Tolede, en fut le premier Gouverneur, & en fit passer le nom à sa postérité. Les Alvarès étoient déjà, dès le quinzieme siecle, partagés en plusieurs branches ; celle d'Oropeza étoit l'aînée ; son titre a passé par une fille dans la Maison de Bragance. Les Ducs d'Albe n'étoient que les cadets ; mais ils s'éleverent beaucoup par de grandes alliances & de grandes actions. Ferdinand de Tolede, troisieme Duc d'Albe, né en 1508, fut d'abord Vice-Roi de Naples, ensuite Gouverneur des Pays-Bas en 1567. Ce fut lui dont les hauteurs & la cruauté forcerent la plupart de ces provinces à la révolte. Il mourut en 1582 ; son fils épousa l'héritiere de la Maison des *Beaumont*, Comtes de *Lerrin*, dans laquelle les dignités de Grand-Connétable & de Grand-Chancelier de Navarre étoient héréditaires. Les Ducs d'Albe ont successivement hérité de tant de biens, de titres & de dignités, que de nos jours ils ont été les plus grands & les plus riches Seigneurs d'Espagne. Les fils aînésdes Ducs d'Albe s'appellent toujours Ducs d'*Huescar*.

Le quatrieme eſt celui d'*Eſcalonne*, érigé en 1469 pour *Dom Juan Pacheco*, Marquis de *Villena*, Grand-Maître de l'Ordre de Saint Jacques. Le vrai nom de ce Seigneur étoit d'*Acunha*; il avoit pris celui de *Pacheco* en épouſant l'héritiere d'une ancienne Maiſon de ce nom; ſon pere portoit celui de *Tellès Giron*, en conſéquence de ſon mariage avec une héritiere de ce nom: de là ſe ſont formées deux Maiſons, l'une des Pacheco, Ducs d'Eſcalonne, deſcendans de Don Juan; l'autre des Giron, iſſus de ſon frere cadet, dont les petits-enfans ont été élevés, en 1552, au rang de Ducs d'*Oſſune*; pluſieurs ont été célebres ſous ce nom. La Maiſon d'*Acunha*, dont ils ſont tous ſortis, eſt également ancienne & illuſtre, ſoit qu'elle deſcende de la Maiſon de Silva, qui tire ſon origine des Rois de Léon, ou qu'elle en ait une différente: il eſt certain qu'elle étoit connue en Caſtille au quatorzieme ſiecle; elle ſe ſépara alors en deux branches, dont l'une reſta dans ce royaume, & l'autre paſſa en Portugal. J'ai déjà dit qu'un rameau de celle-ci prit le nom d'*Albuquerque*; de celle d'Eſpagne vinrent les Comtes de *Centar*; & de *Valencia*, les *Pacheco* & les *Giron*, Marquis

de *Villena*, & Ducs d'*Escalonne* & d'*Ossune*, les *Porto Carrero*, les *Cardenas*; les Marquis de *Caracène* & les Comtes de *la Puebla*, d'où sont venus les Comtes, puis Ducs d'*Uzeda*, qui n'ont été élevés à cette dignité qu'à la fin du seizieme siecle, & en Portugal, les Marquis de *Pontebel* ou *Pombal.* Pour revenir aux Ducs d'Escalonne, celui qui vivoit au commencement du dix-huitieme siecle, étoit encore de la Maison Pacheco d'Acunha. Il avoit hérité de plus des Comtés de *Saint Estevan de Gormas* & de *Moja.*

L'*Infantado*, autrefois Comté, fut érigé en Duché l'an 1475, sous le regne de Ferdinand & Isabelle, en faveur d'un Seigneur de la Maison de *Mendoza*. Cette belle Terre avoit d'abord été donnée par le Roi Alphonse le Sage à une Demoiselle de Gusman, sa maîtresse, & passa à une fille que celle-ci eut de ce Roi; par la suite elle fut sucessivemenr vendue à plusieurs grands Seigneurs, & parvint enfin dans la Maison de Mendoza, qui l'a possédée pendant tout le cours du seizieme siecle; au dix-septieme, cette grandesse entra dans la Maison de *Sandoval*, & enfin dans celle de *Silva*. Les *Mendoza* sont originaires de Biscaye. Ils étoient connus en Castille dès le douzieme siecle,

& la Maison de *Hurtado* étant tombée dans la leur, ils en ont adopté le nom. Ils ont long-temps possédé le Marquisat de *Priego*, & formé plusieurs branches, dont la plupart sont éteintes. Le nom de l'Infantado a été donné à leur terre, parce qu'elle avoit été souvent possédée par des Infants, & que ce n'est pas un seul bourg, mais un canton tout entier. Les armes de la Maison de Mendoza sont chargées de deux quartiers assez extraordinaires, qui appartiennent à l'ancienne Maison de *Lasso de la Vega*. Le fond est d'or, avec ces mots sur l'un & l'autre côté de l'écu: *Ave Maria, gratiâ plena.*

La petite ville de *Nagera* fut érigée en Duché en 1482, en faveur de *Dom Pedro Manrique de Lara*, surnommé le Vaillant, & ses descendans jouirent de cette Grandesse pendant le reste de ce siecle & le seizieme tout entier; mais durant le cours du dix-septieme, il est remarquable dans combien de Maisons ce titre a passé; il a d'abord été pendant cinquante ans & trois générations dans celle des *Cardenas*, Ducs de *Maqueda*; ensuite dans celle des *Mendoza*. Les *Velasco* l'ont possédé pendant deux générations; une héritiere l'a porté dans la Maison de *Guevara*; en-

Les *Ponce de Léon* furent élevés au rang de Ducs en 1484. Ce fut d'abord ſous le titre de Ducs de *Cadix*, ville importante & maritime, dont ils étoient Seigneurs; mais, en 1498, Ferdinand & Iſabelle jugerent à propos de retirer de leurs mains ce port intéreſſant pour le commerce de l'Amérique, qui venoit alors d'être découverte; le titre de ce Duché fut tranſporté ſur la ville d'*Arcos*. Cette Grandeſſe n'éroit point encore ſortie de la Maiſon de Ponce de Léon au commencement de ce ſiecle. Il y a différentes opinions ſur l'origine de cette ancienne & illuſtre Maiſon; mais il eſt au moins certain qu'elle deſcend de Pierre Ponce, qui épouſa au treizieme ſiecle une fille d'Alphonſe IX Roi de Caſtille. Il fut fait *Alferes Major*, c'eſt-à-dire, Grand-Enſeigne de Léon & de Caſtille; dignité qui équivaloit alors à celle de Connétable.

Les deux derniers Ducs de Caſtille, reconnus comme Grands par Charles-Quint, ne ſont point déſignés dans l'Hiſtoire ſous le titre de leurs Duchés, mais ſous celui des dignités qui étoient devenues héréditaires dans leurs familles.

La Maiſon d'*Enriquez* deſcendoit in-

contestablement des Rois de Castille, par Alphonse, fils puiné de Don Frédéric de Castille, Grand-Maître de l'Ordre de Saint Jacques, & frere jumeau du Roi Henri II. Ce fut en mémoire de ce Roi, son oncle, qu'Alphonse prit le nom d'Enriquez, qui est resté à sa postérité. Il mourut en 1429, *Amirante* ou Grand-Amiral de Castille, & Seigneur *de Medina del Rio Seco.* La grande charge, ou du moins le titre d'Amiral de Castille est toujours resté à sa postérité. Son petit-fils fut fait Comte de *Melgar* en 1485; ce n'est que le fils de celui-ci qui a été fait *Duc de Medina del Rio Seco*, en 1520. Cependant il jouissoit déjà de tous les honneurs de la Grandesse, tant comme Amiral héréditaire que comme Prince de la Maison des Rois de Castille. Ce n'est qu'au commencement de ce siecle que cette Maison, ou du moins la branche des Amiraux de Castille a fini, & que ce beau titre est éteint.

Le titre de *Connétable de Castille* est entré dans la Maison de *Velasco* l'an 1473. Don *Bernardin Fernandès de Velasco*, second Connétable de son nom, fut fait Duc de *Frias* par la Reine Isabelle. Il y avoit déjà assez long-temps que le titre

de Comte de *Haro* étoit dans sa famille. Plus anciennement encore les Velasco étoient du nombre des Ricos-Hombres de Castille ; il sont originaires de Biscaye. A la fin du dernier siecle, Don Joseph Fernandès de Velasco, neuvieme Connétable de son nom, mourut sans enfans, & je crois que ce grand titre a été éteint avec lui.

Dans la réforme que Charles-Quint fit des Grands d'Espagne, il ne conserva que deux Ducs d'Aragon ; ce furent ceux de *Segorbe* & de *Montalto*. On pouvoit d'autant moins leur refuser cet honneur, que ceux qui possédoient alors ces Duchés étoient de la Maison même d'Aragon. *Segorbe* avoit été érigé en Duché, en 1469, pour Henri d'Aragon, fils de l'Infant Dom Henri. La lignée masculine de ces Ducs de Segorbe finit à la troisieme génération, en 1575, sous le regne de Philippe II. Une sœur du dernier Duc porta ce Duché dans la Maison de *Cordoue*, avec celui de *Gardone*, dont le second Duc de Segorbe avoit hérité en en épousant l'héritiere. Mais ces Grandesses ne resterent dans la Maison de Cordoue que pendant quelques générations ; au milieu du dix-septieme siecle une héritiere les a transmis

dans la Maison de la Cerda. Au commencement du siecle présent les Duchés de Segorbe & de Cardone étoient au nombre des Grandesses que réunissoit sur sa tête le *Duc de Medina Cœli*, qui montoient, comme j'ai déjà eu occasion de le dire, à huit ou dix.

Quoique le chef-lieu du Duché de *Montalto* soit situé dans le royaume de Naples, il a toujours été mis au nombre des Grandesses d'Espagne, & Charles-Quint en confirma les honneurs à celui qui possédoit ce titre, lors de son avénement au trône d'Espagne & à l'Empire, d'autant plus qu'il portoit le nom d'Aragon, descendant d'un fils naturel de Ferdinand I, Roi de Naples; mais, avant la fin du seizieme siecle, ce titre passa dans une autre Maison. Le quatrieme Duc de Montalto étant mort en 1583, sa sœur porta cette Grandesse à François de *Moncade* son époux. Elle est restée dans cette famille jusqu'à la fin du dix-septieme siecle, qu'elle en est encore sortie par une héritiere. La Maison de *Moncade* est originaire de Catalogne, & sa généalogie remonte jusqu'à l'an 739, sous le regne de l'Empereur Louis le Débonnaire. Au douzieme siecle, les aînés de cette Maison furent

Vicomtes de Béarn, & Comtes de Bigorre, & c'eſt par une héritiere de cette branche que ces Principautés ont paſſé dans la Maiſon de Foix. La branche cadette reſta en Eſpagne, & s'eſt encore ſéparée en deux rameaux, de l'un deſquels ſont venus les Marquis d'*Aytone*, élevés à la Grandeſſe par Philippe II; l'autre paſſa en Sicile avec le Roi Pierre d'Aragon, & c'eſt de cette branche qu'étoient les Ducs de Montalto.

Les deux Marquis que Charles-Quint reconnut pour Grands, étoient ceux d'*Aſtorga* & d'*Aguilar.* Le premier de ces Marquiſats, érigé en 1545, étoit depuis ce temps dans la Maiſon d'*Oſſorio.* Il a paſſé, au milieu du dix ſeptieme ſiecle, dans celle d'*Avila*, enfin dans celle de *Guſman.* Les *Oſſorio* ſont du nombre des anciens Ricos-Hombres de Caſtille; leur nobleſſe eſt bien prouvée depuis le douzieme ſiecle. D'ailleurs ils ont hérité de l'ancienne & illuſtre Maiſon de *Moſcoſo*, originaire de Galice, & qui portoit le titre de Comtes d'*Altamira.* Ce Comté eſt reſté quelque temps dans la Maiſon d'Oſſorio; mais la branche d'Altamira s'eſt éteinte, auſſi bien que celle d'Aſtorga, à la fin du dix-ſeptieme ſiecle.

Le Marquisat d'*Aguilar* est surnommé *del Campo*, pour le distinguer du Comté d'*Aguilar* d'*Inestrillas*. Il étoit déjà dans la Maison de Manrique de Lara, lorsque Charles-Quint confirma la Grandesse à ses possesseurs. J'ai déjà parlé de cette illustre Maison.

Enfin les deux Comtés dont les titres de Grandesse furent reconnus & confirmés avant 1520, sont ceux de *Lemos* & de *Benavente*. Le premier avoit été érigé en Comté en 1457, en faveur d'un Seigneur de la Maison *Ossòrio*, dont j'ai parlé; mais il étoit déjà passé dans un rameau de la Maison de Portugal, branche de Bragance, lorsque cette Grandesse fut confirmée & reconnue par Charles-Quint. Au commencement de ce siecle, elle étoit encore dans la même Maison, & les Comtes de Lemos s'intituloient *Portugal Castro y Lemos*; le nom de *Castro* étoit celui d'une ancienne Maison qui avoit possédé le Comté de Lemos avant les Ossorio.

*Benavente* est une ville du royaume de Léon, qui, en 1398, fut érigée en Comté en faveur de Dom Jean Alphonse *Pimentel*, Chevalier Portugais, qui s'étoit attaché au service d'Henri III, Roi de Castille, quoiqu'il fût beau-frere du Roi de Portu-

gal. La postérité de ce premier Comte a subsisté jusqu'au siecle présent.

Les seize familles dont la Grandesse fut reconnue par Charles-Quint au commencement de son regne en Espagne, ne sont pas les seules qui méritent qu'on s'attache à faire connoître leur origine; il y en a beaucoup d'autres parmi celles qui n'ont obtenu ce titre que dans le reste du seizieme siecle, sur lesquelles je pourrois m'étendre; mais je me contenterai d'en indiquer quelques-unes.

Les *la Cerda*, d'où viennent les Ducs de *Medina Cæli*, descendent des Rois de Castille, mais seulement par les femmes. Du côté paternel, ils étoient de la Maison *de Foix*. Bertrand, fils cadet ou naturel de Gaston Phebus, Comte de Foix, ayant épousé, en 1368, l'héritiere de la premiere Maison de la Cerda, descendante d'Alphonse X, fut fait Comte de Medina Cœli, & son cinquieme descendant, Duc en 1491. Cependant sa Grandesse ne fut reconnue par Charles-Quint que postérieurement aux seize dont j'ai parlé.

Les *Borgia*, neveux des Papes Calixte III & Alexandre VI, furent créés Ducs de *Grandie* par le Roi Ferdinand le Catholique, en 1485; cependant ils ne furent

point d'abord reconnus par Charles-Quint, & leur Grandesse n'est point comptée au rang des seize premieres. Le Duché de *Villa Hermosa*, quoiqu'érigé, en 1479, pour un bâtard de la Maison d'Aragon, ne fut pas non plus regardé comme Grandesse à cette époque; mais il l'avoit enfin été avant que de passer dans la Maison de Borgia, dont il est encore sorti pour être possédé par le Duc de *Ciudad Real*, de la famille d'*Idiaguez*.

La Maison de *Cordoue*, dont le premier nom est *Fernandez*, & qui doit son surnom à la grande & belle ville de Cordoue, à la prise de laquelle un des siens eut la plus grande part au treizieme siecle, étoit déjà très-illustre à l'avénement de Charles-Quint au trône, puisqu'elle avoit produit *Gonzalve Fernandez de Cordoue*, surnommé le *Grand Capitaine*, qui mourut en 1516. Lui ni ses héritiers ne furent point comptés parmi les premiers Grands; ce ne fut que sous le regne de Philippe II, que le petit-fils du Grand Gonzalve par sa fille fut créé Duc de *Baena* & de *Sessa*. Il étoit aussi de la Maison de *Cordoue*; mais ces Duchés en sortirent peu de temps après, & passerent dans la Maison de *Cardone*, très-illustre en Catalogne, & qui fait remonter son origine jusqu'au temps de Charlema-

gne. Les Seigneurs de ce nom furent faits Comtes en 1365, Ducs de Cardone & Grand Connétable d'Aragon, par le Roi Ferdinand, en 1513. Ce ne fut qu'assez long-temps après avoir reçu les plus beaux titres de la Maison de Cordoue, que tous ceux de la Maison de Cardone passerent au Duc de Medina Cœli, comme je l'ai dit plus haut.

La Maison d'*Avalos* se sépara, au quinzieme siecle, en trois branches, formées par les enfans de *Rodrigue Lopez d'Avalos*, Connétable de Castille. La premiere est restée en Espagne, & a pris le nom d'*Ayala*; c'est d'elle que sont sortis les Comtes de *Villalva*; les deux autres passerent en Italie : de l'une, qui avoit pris le nom de *Guevara*, sont venus les Comtes de *Potenza*, Grands-Sénéchaux du royaume de Naples, & les Ducs de *Bovino*. La troisieme a produit les deux fameux cousins, *le Marquis de Pescaire* & le *Marquis del Vasto*, que nos François appellent *du Guast*, qui ont été si fameux dans les guerres de Charles Quint contre François I. On s'est étonné avec raison que cet Empereur ne les eût pas reconnus Grands; on prétend que ce fut par jalousie contre leurs talens militaires : ils furent

même

même disgraciés sur la fin de leurs jours.

Le nom de *Sandoval* étoit déjà illustre au commencement du seizieme siecle, Ferdinand le Catholique & la Reine Isabelle érigerent la ville de *Lerme* en Comté pour *Bernard de Sandoval & Roxas*, qui étoit déjà Marquis de *Denia*; cependant son petit-fils seulement fut élevé à la Grandesse par Philippe II, & le fils de celui-ci fait Duc de Lerme en 1599. Il fut premier Ministre & favori de Philippe III, & mourut veuf & Cardinal; sa postérité a subsisté jusqu'au commencement de ce siecle, que le Duc de l'*Infantado*, de la Maison de *Silva*, en a hérité.

Cette Maison de *Silva*, dont je n'ai fait que prononcer le nom dans l'article des *Mendoça*, par qui leur est venu le Duché de l'Infantado, est peut-être la plus illustre de l'Espagne. Il est certain qu'elle descend des premiers Rois de Léon, dont elle porte les armes. Elle prit le nom de Silva, d'une terre qui lui fut donnée par le Roi Froila, au commencement du dixieme siecle. Les d'*Acunha* se font honneur d'en descendre depuis ce temps-là. Les Silva se sont séparés de bonne heure en plusieurs branches, dont les unes sont établies en Portugal; les autres sont res-

tées en Espagne : du nombre des dernieres, sont les Marquis de *Cifuentes* Ils ont joint à leur nom ceux de *Menezés* & de *Ribera*, & une de leurs branches s'étant transportée en Italie, eut la Principauté d'*Eboli*. Quoiqu'ils eussent de beaux titres en Espagne, Charles-Quint ne les avoit point mis au nombre des Grands; mais *Dom Ruy Gomez de Silva*, Prince d'*Eboli*, ayant été honoré de la faveur & de la confiance de Philippe II, ou, pour mieux dire, la Princesse d'Eboli ayant eu le bonheur de plaire à ce Monarque, son époux fut élevé aux premiers honneurs, fait Duc de *Pastrana*, & possesseur de tant de terres, que sa postérité, quoique nombreuse, s'est trouvée partagée en plusieurs branches également riches. Quelques-unes s'étant éteintes, ont encore enrichi la branche aînée. Enfin, au commencement de ce siecle, ils se sont trouvés en possession, entre autres Grandesses, des trois Duchés de l'*Infantado*, de *Lerme* & de *Pastrana*.

Quoique la Maison de *Benavidés* n'ait pas été élevée aux honneurs de la Grandesse du temps de Charles-Quint, elle n'en est pas moins illustre & ancienne; il est bien sûr que ceux de ce nom étoient

du nombre des *Ricos-Hombres* de Castille, au douzieme siecle. Ils furent Seigneurs de *Saint Istevan del Puerto*, au quatorzieme. Mais cette Terre ne fut érigée en Comté qu'en 1476, & ils n'ont eu la Grandesse qu'au dix-septieme siecle. Dans ce même temps, le Marquisat de *Santa Crux* est entré dans cette famille. Ce Marquisat avoit été érigé en 1582, avec les honneurs de la Grandesse, en faveur de *Dom Alvare de Bazan*, Général des flottes de Philippe II. Les *Bazan* tiroient leur origine des Rois de Navarre. La Maison de *Benavidés* porte dans ses armes des chaudieres comme les Manrique de Lara & les Pacheco d'Acunha. Ils en ont même davantage; car les leurs sont au nombre de huit, rangées en *orle* autour de leur écusson.

Charles-Quint se crut obligé d'élever à la Grandesse & de revêtir du titre de Duc les descendans de *Christophe Colomb*, auquel l'Europe est redevable de la découverte d'un Nouveau Monde, qui d'abord a été regardé comme un second Empire uniquement dépendant de celui d'Espagne. Aussi, en 1537, Diegue Colomb, fils de Christophe, & qui avoit succédé à son pere dans le titre d'Amiral des mers

du Nouveau Monde, & de Vice-Roi des Indes occidentales, fut déclaré Grand d'Espagne, & Duc *de Veragua*, dans la Nouvelle Espagne: son fils en hérita. Mais le Conseil des Indes ayant fait des représentations sur l'importance de la province qui composoit le Duché des Colomb, le titre fut changé en 1556, & cette famille fut obligée de se contenter de l'Isle de la *Jamaïque*, mais en conservant le titre de Duc de *Veragua*. Au milieu du dix-septieme siecle, les vrais Colomb se sont éteints, & ont eu pour successeurs des Seigneurs de la Maison de Portugal, qui n'ont point dédaigné de joindre le nom de Colomb à celui des Rois leurs ancêtres. Les derniers se sont contentés du titre de Marquis de la Jamaïque. Une héritiere a enfin porté ce titre dans la Maison des Ducs de *Barwick*, descendans du Roi d'Angleterre Jacques II.

Je n'ose porter plus loin l'énumération des illustres familles d'Espagne, qui, quoiqu'elles soient anciennes & bonnes, n'ont été parfaitement connues & illustrées que postérieurement au regne de Philippe II. J'y reviendrai lorsque je m'occuperai de l'Histoire & des Historiens du dix-septieme siecle. Je ne parlerai point non plus

dans ce moment-ci des Maisons qui jouissent de la Grandesse en Portugal ; mais j'y reviendrai dans le cours de ce Volume-ci même.

Je passe actuellement à la description de l'Espagne, & je vais parcourir ses provinces dans le même ordre qu'ont constamment suivi nos Cosmographes François du seizieme siecle, à commencer par *Munster*, la plus ancienne de toutes.

On peut dire que la *Biscaye* est partagée entre la France & l'Espagne, puisque ce que nous appelons en France le *pays des Basques*, dont la principale ville est Bayonne, est exactement la Biscaye Françoise ; mais nous ne devons traiter dans ce Volume-ci que de l'Espagnole. On sait que c'est le pays des anciens *Cantabres*. J'ai parlé dans un de mes précédens Volumes de ces Peuples ; j'ai dit qu'ils furent les derniers de l'Espagne qui se soumirent aux Romains, que par la suite ils résisterent avec le même succès aux Goths & aux Mahométans. Ils ont toujours été également propres à la guerre & à la navigation. J'ai dit que l'on croit généralement que les Cantabres sont les auteurs & les ancêtres des Scots, qui ont autrefois soumis l'Irlande & de là sont passés

dans l'Ecosse, à laquelle ils ont donné leur nom. Mais il paroît que quelques siecles après la naissance de J. C., un autre Peuple vint se joindre aux Cantabres; ce sont les *Vascones*. Les noms de Basques & de Biscaye dérivent de celui de ces Peuples, aussi bien que celui de Gascons & Gascogne, que portent des provinces un peu plus éloignées. On divise actuellement la Biscaye Espagnole en deux parties ; l'une s'appelle le *Guipuscoa* , & l'autre la *Biscaye* proprement dite. On trouve dans la premiere, *Fontarabie*, *Saint Sébastien* & *Tolosa*. Fontarabie est sur la riviere de *Bidassoa*, qui sépare la France de l'Espagne, & qui faisoit encore au seizieme siecle un grand sujet de contestation entre les deux Monarchies, chacune d'elles prétendant être maîtresse de son cours. Ce fut le motif d'une guerre entre Ferdinand d'Aragon & Louis XII Roi de France. Par la suite, ce point de difficulté a été levé, & l'on est convenu que le bac dans lequel on passe d'une rive à l'autre, seroit en commun entre les deux Nations, aussi bien qu'une Isle que l'on appeloit autrefois l'*Isle des Faisans*, & que l'on nomme l'*Isle de la Conférence* depuis le milieu du dix-septieme siecle. Alors Dom

Louis de Haro pour l'Espagne, & le Cardinal Mazarin pour la France, y conclurent la paix que l'on appela des Pyrénées, & y arrêterent le mariage de Louis XIV avec l'Infante Marie-Thérese d'Autriche, fille de Philippe IV. Dans le seizieme siecle, Fontarabie fut deux fois assiégée par les François; l'une des deux on fut obligé d'en lever le siége. Les fortifications en ont été bonnes & bien entretenues tant que l'Espagne a eu quelque chose à craindre de la France. D'ailleurs la ville est fort petite. *Saint Sébastien*, que l'on trouve un peu plus loin en suivant toujours les rives de la mer, est une ville qui, sans être fort grande, l'est bien plus que *Fontarabie*. Elle est située au pied d'une haute montagne isolée, sur laquelle on voit un château. La ville d'ailleurs est assez bien fortifiée. Le port est très-petit, & ne peut contenir des bâtimens considérables; mais à deux lieues de la ville, on trouve une excellente rade que de hautes montagnes mettent à l'abri presque de tous les côtés. L'entrée en est aisée à défendre aux vaisseaux ennemis, & la flotte Espagnole peut s'y retirer en sûreté, comme elle le fait quelquefois; c'est ce que l'on appelle *la rade* ou *le port du*

*paſſage.* Le principal commerce de Saint Sébaſtien eſt celui du fer & de l'acier, dont la Biſcaye contient des mines abondantes. On trouve aux environs de cette ville & dans tout le reſte de la province, une grande quantité de forges, fourneaux & fabriques de toute eſpece, particuliérement de lames d'épée. La Biſcaye en fournit l'Eſpagne, & en tranſporte même dans les pays étrangers. On regarde *Toloſa*, que quelques-uns appellent *Toloſetta* (petite Toulouſe), comme la capitale du Guipuſcoa. C'eſt une aſſez jolie ville, dont la ſituation eſt agréable & préſente des points de vue ſinguliers. On trouve dans ſes environs quantité de pommiers, & au ſeizieme ſiecle il s'y faiſoit beaucoup de cidre; c'étoit la boiſſon ordinaire des habitans du pays. Nos Etymologiſtes remarquent même que le mot cidre eſt originairement Cantabre. C'eſt dans le territoire de Toloſa qu'eſt la Seigneurie de *Loyola*, qui, au ſeizieme ſiecle, appartenoit à la famille de Saint Ignace, Inſtituteur de la Compagnie de Jéſus. La célébrité de cet Ordre a rendu fameux ce petit château, qui peut être regardé comme ſon berceau. Mais la deſtruction des Jéſuites doit avoir diminué

la conſidération du village de Loyola.

Au ſeizieme ſiecle, on traverſoit, pour entrer en Eſpagne, le mont *Saint Adrien*, rocher épouvantable qui fait partie des Pyrénées, & à travers lequel on n'a pu faire un chemin qu'au moyen d'un long & pénible travail; car il a fallu percer la montagne pendant plus de cinquante pas, & pratiquer une voûte naturelle qui ne reçoit de jour que par ſes extrémités. On ne peut guere douter que ce ne ſoit un ouvrage des Romains, d'autant plus qu'il reſſemble beaucoup à ce que l'on voit auprès de Naples, & que l'on appelle *la grotte de Pauſilippe*. D'ailleurs le chemin eſt très-bien accommodé, quoique très-difficile par la nature du ſol même. Mais il y a deux cents ans qu'il étoit fort dangereux, étant infeſté de voleurs qui, à ce que diſent nos anciens Coſmographes, commençoient par demander l'aumône, *pe l'amor de San Adriano*, & quand on ne la leur donnoit pas aſſez conſidérable, tiroient ſur les paſſans des coups d'eſcopettes ou arquebuſes chargées de balles longues, que l'on appeloit des *biſcayennes*. Par delà le mont Saint Adrien eſt la petite province d'*Alava*, qui a fait, pendant un temps, partie de la Navarre,

mais a été déclarée depuis dépendante de la Castille. La capitale s'appelle *Vittoria*, en mémoire d'une bataille gagnée par Sanche, Roi de Navarre, qui lui assura la conquête de ce canton au dixieme siecle. La ville n'a rien de remarquable que plusieurs couvens, dont un de Franciscains, si vaste, que le réfectoire peut contenir jusqu'à quatre mille Moines; aussi y a-t-on souvent tenu des Chapitres généraux de l'Ordre de Saint François.

La *Biscaye* proprement dite est à l'occident du Guipuscoa, & s'étend le long de la mer & dans les terres jusqu'aux frontieres des Asturies. Il n'y a rien de remarquable que *Bilbao*, sa capitale, assez grande ville dans un canton fertile à l'embouchure de la riviere d'*Ibaicabal*, qui y forme un bon port (1). Le commerce y est considérable; car non seulement on transporte de là le fer & les lames d'épée, qui sont le principal négoce de la province, mais aussi les laines qui viennent de Castille, & les bois des montagnes de Biscaye, qui

(1) La ville de Bilbao n'est pas ancienne, car l'époque de sa fondation ne remonte pas plus haut que l'an 1300, & son Fondateur s'appeloit *Diego Lopez de Haro*, Prince ou Seigneur de Biscaye.

ſont ſi élevés & ſi forts, que depuis long-temps ils ſuffiſent preſque ſeuls pour la conſtruction de la marine Eſpagnole ſur l'Océan. C'eſt principalement de Bilbao que partent les Biſcayens, qui font des voyages d'aſſez long cours, trafiquent en Irlande, vont à la pêche de la baleine dans les mers du Nord, & rapportent ce qu'ils en tirent.

Il ne me reſte plus qu'à rechercher ce que nos anciens Auteurs nous ont conſervé de plus curieux concernant les uſages & les mœurs des Biſcayens & des Cantabres, qui ſont leurs ancêtres, ainſi que ceux des Aſturiens. Les premiers ont toujours paſſé pour être plus braves que les ſeconds, & plus déterminés à la guerre. J'ai déjà dit pluſieurs fois que c'étoit d'eux qu'étoient deſcendus les Ecoſſois & les Irlandois ſauvages. Il eſt étonnant combien de traits de reſſemblance on trouve entre ces Nations. Les Cantabres ne connoiſſoient d'autres plaiſirs que la chaſſe & la guerre; & quand ils ſe ſentoient incapables de ſe livrer à l'une ou à l'autre de ces occupations, ils n'héſitoient point à ſe donner la mort. Quand c'étoit par réflexion & à loiſir qu'ils prenoient ce parti, c'étoit au milieu d'un feſtin, où ils raſſembloient leurs parens & leurs amis, qu'ils ſe perçoient de leurs épées, ou qu'ils s'empoiſonnoient en

buvant du jus ou du ſuc des bayes d'ifs qui croiſſent en abondance dans la Biſcaye. Quand ce n'étoit point pour cauſe d'infirmité, mais à l'occaſion de quelques chagrins domeſtiques qu'ils vouloient ſe donner la mort, ils couroient ſe précipiter du haut d'un rocher dans la mer. Lorſqu'ils étoient preſſés par la crainte de tomber entre les mains de leurs ennemis, ils s'égorgeoient tous les uns les autres, craignant plus l'eſclavage que la mort. Ils aimoient les habillemens rayés & bigarrés; ils faiſoient des étoffes de cette eſpece qui leur ſervoient de manteaux de jour pendant l'hiver, & en tout temps de couverture & de matelas pendant la nuit : mais ils combattoient preſque tout nus; leurs armes favorites & ordinaires étoient le javelot. Ils mangeoient beaucoup de viande moitié crue, ſurtout de la chair de bouc, & peu de pain, quoiqu'ils le connuſſent & l'appelaſſent dans leur Langue *oguia*. Ils avoient des Poëtes & des chanſons plus ſouvent héroïques que galantes; ce qui n'eſt pas étonnant, vu le peu de cas qu'ils faiſoient de leurs femmes, qu'ils chargeoient du ſoin du ménage, de la culture des terres, & de tous les travaux dont les Guerriers dédaignoient de s'occuper. La femme nouvellement

accouchée se ménageoit peu elle-même, & on ne s'embarrassoit guere d'elle ; c'étoit le mari qui se mettoit au lit & recevoit les complimens de toute la Tribu. Je ne rapporte ici qu'une partie de leurs plus anciennes coutumes ; mais ce que je ne dois pas omettre, quoique nos Auteurs du seizieme siecle ne l'aient point observé, faute d'avoir été assez bien instruits des mœurs des Sauvages Américains, particuliérement de ceux du Canada, c'est qu'il y a des ressemblances si marquées entre celles-ci & celles des anciens Cantabres, même entre leurs Langues, que l'on ne peut s'empêcher de croire que ce ne soient ces anciens Espagnols qui couroient les mers long-temps avant la naissance de Jésus-Christ, qui ont peuplé l'Amérique probablement en même temps ou avant qu'ils aient envoyé une colonie en Irlande. Ce n'est que de ce siecle-ci qu'un Missionnaire Jésuite, nommé le Pere *Laffitau*, qui avoit passé plusieurs années parmi les Sauvages, a composé, sur ce qu'il avoit vu par lui-même & sur le rapport de ses Confreres, un Livre intitulé *Mœurs des Sauvages Amériquains, comparées à celles de l'antiquité.* C'est un Ouvrage rempli d'érudition & de conjectures, mais qui d'ailleurs contient des détails

très-intéressans & très-piquans. Il pourroit être mieux écrit & mieux fait; mais tel qu'il est, je l'ai lu avec grand plaisir.

Nos Auteurs du seizieme siecle prétendent que l'on trouvoit encore de leur temps dans le caractere des Biscayens modernes, des traces de celui de leurs ancêtres; que les hommes étoient, dans la Biscaye, plus francs & d'un commerce plus aisé que dans le reste de l'Espagne, quoiqu'au fond ils fussent fiers & orgueilleux; on ajoute qu'ils avoient plus d'ardeur à suivre leurs projets, & qu'ils parvenoient plus aisément à la fortune. Les femmes étoient bien faites, robustes, ce que l'on appelle en France *dégourdies*, courant & sautant avec grace & légéreté au son du tambour de basque, qui est de leur invention & porte encore leur nom. Elles avoient des ajustemens & des coiffures qui leur étoient particuliers: les filles se rasoient la tête, & ne laissoient croître leurs cheveux que lorsqu'elles étoient mariées. De tout temps, les Biscayens ont été fort jaloux de leur liberté, & ont eu beaucoup de peine à se soumettre. Au neuvieme siecle, ils résistoient d'un côté aux Maures, & de l'autre aux Rois de Léon & des Asturies: ils gagnerent des batailles contre

eux. En 870, ils élurent pour leur Seigneur, mais à des conditions qui resstreignoient beaucoup son autorité, un Gentilhomme que l'on prétendoit descendre de la race royale des Scots, avec qui sans doute ils entretenoient quelques relations : il s'appeloit *Haro*. Il y a encore dans la Biscaye un bourg de ce nom qui a fait le titre de quelques Grands d'Espagne de diverses Maisons, soit que les anciens *Haro* aient donné leur nom à ce lieu, ou en aient pris le leur ; ils gouvernerent la Biscaye sans aucune dépendance des Rois de Léon & de Castille, jusque vers l'an 1360 que leur race étant finie, Pierre le Cruel, Roi de Castille, vint à bout de soumettre ce pays à sa Couronne, à des conditions auxquelles les Rois d'Espagne n'ont pas encore osé déroger entiérement ; car, premiérement, Sa Majesté Catholique prend dans ses titres celui de Seigneur de Biscaye, indépendamment de celui de Roi des grandes provinces dont celle-ci est entourée ; d'ailleurs, il y a plusieurs impôts dont la Biscaye est exempte, quoiqu'ils aient lieu dans le reste de l'Espagne ; & on se souvient qu'en 1632 le Roi Philippe III ayant tenté d'en établir, les Biscayens

firent une si belle résistance, qu'ils battirent les troupes qu'on envoya pour les soumettre, & qu'on fut obligé de confirmer leurs priviléges. Un Auteur Espagnol qui écrivoit au quinzieme siecle, & qui est cité par nos Cosmographes, raconte deux traits singuliers de ce qu'il appelle *l'ancienne barbarie des Biscayens.* Ces gens-là, dit-il, quoiqu'ils se disent chrétiens, n'avoient aucun respect pour les Loix de l'Eglise ni pour ses Ministres; ils ne vouloient point qu'aucun Evêque étranger mît le pied chez eux. Il y en avoit un à Bilbao qui étoit de leur pays & savoit leur Langue, & tout autre Prélat que lui qui entroit sur leurs terres, étoit si vivement poursuivi, qu'il s'en retournoit bien vîte : c'est ce qui arriva à un Evêque de Pampelune, qui, au quinzieme siecle, voulut suivre le Roi de Castille dans un voyage que ce Monarque fit en Biscaye. Ils ont même conservé longtemps une coutume remarquable, & à laquelle leurs Evêques furent obligés de consentir; ils vouloient absolument que leurs Curés prissent de jeunes & jolies gouvernantes, afin, disoient-ils, d'éviter que ces bons Prêtres ne fussent tentés de troubler le ménage de leurs Paroissiens.

En

En ſuivant les côtes de l'Océan, & tirant vers le cap de Finiſtere, on trouve, après la Biſcaye, la Principauté des Aſturies, qui a l'honneur de ſervir de titre aux fils aînés des Rois d'Eſpagne, avec d'autant plus de raiſon, qu'elle eſt le berceau de la Monarchie Eſpagnole actuelle. J'ai déjà expoſé dans le ſecond des tableaux compris dans l'avant-dernier Volume de cet Ouvrage-ci, comment cette Monarchie ſe forma des malheureux reſtes de celle des Rois Goths, expulſés par les Maures. Pelage étoit du ſang de ces anciens Rois, autrefois Barbares, mais qui, lorſque leur Empire fut détruit, étoient parvenus à ce point dangereux de civiliſation qui précipite la chute des Etats, au lieu de les rendre plus puiſſans & plus reſpectables. La province des Aſturies jouit d'un air très-pur; il y a des parties qui ſont très-fertiles & produiſent des grains en abondance, d'excellens fruits & de bon vin. La côte eſt poiſſonneuſe, & l'on y trouve quelques ports où il ſe fait un aſſez grand commerce; mais l'intérieur eſt montueux & ſec, rempli de forêts & de cavernes, jadis utiles aux compagnons & aux ſujets du Roi Pelage, pour ſe mettre à l'abri de la tyrannie des Maures, qui ne

purent jamais y pénétrer. Cette partie est stérile & mal peuplée. La province en général prend son nom de la petite riviere d'*Asta* ou *Astura* ; elle est partagée en deux cantons, dont le plus grand s'appelle *Asturie d'Oviédo*, & l'autre *Asturie de Santillane.* La capitale de la premiere est dans le milieu des terres, au confluent de deux petites rivieres qui lui ont donné leur nom. Pelage, & même ses premiers descendans ne s'en emparerent pas tout d'un coup ; ils se tinrent pendant quelque temps dans le petit canton de *Liebana*, dont la capitale est *Potès*, qui fait aujourd'hui partie du Duché de l'Infantado, dont le revenu est considérable, & qui le seroit encore davantage si le pays n'étoit pas si aride. C'est de là que le premier ou le second successeur de Pelage s'étendit jusque sur le bord de la mer, à un petit lieu nommé *Gyon* ; mais enfin *Froila*, son quatrieme successeur, étoit maître d'Oviédo, puisque ce fut lui qui fit bâtir sa cathédrale vers le milieu du huitieme siecle. L'Evêque de *Merida*, ville qui avoit été autrefois fameuse du temps des Romains, sous le nom d'*Emerita*, ayant été chassé par les Maures, se retira à Oviédo, & y établit son Siége ; on y

reçut grand nombre d'autres Evêques fugitifs ; si bien qu'au neuvieme siecle on l'appeloit déjà *la Ville des Evêques*. Il s'y tint un Concile, où assisterent dix-huit de ces Prélats, qui firent des Capitulaires pour le réglement de l'Eglise Espagnole & du royaume naissant d'Oviédo. L'Eglise où se tint ce Concile subsiste encore, & on y conserve une si immense quantité de reliques, que l'Auteur de l'*Hispania Illustrata* en a formé un énorme Chapitre, qu'il termine par dire qu'il n'y a que Dieu qui puisse savoir le compte des reliques qui sont à Oviédo. Il y en a deux qui méritent attention ; l'une est une piece du manteau qu'Elie laissa à son Disciple Elisée lorsqu'il monta au ciel ; l'autre est un quartier du rocher du mont Sinaï, sur lequel Dieu donna la loi à Moïse. Dans les *Asturies de Santillane*, est la ville de ce nom, érigée en Marquisat, qui appartient encore aux Ducs de l'Infantado ; les fils aînés de ces Ducs en portent ordinairement le nom. *Sant Andero*, à cinq lieues de Santillane, est la ville la plus commerçante des Asturies, & un des plus beaux ports de l'Espagne sur l'Océan. La ville est bien fortifiée, & c'est par elle que se fait presque tout le

commerce du pays & une partie de celui de la Vieille Castille. On assure que les montagnes des Asturies contiennent de riches mines d'or; elles étoient déjà en réputation du temps des Romains; il paroît qu'elles sont maintenant négligées: il y en a, dit-on, aussi d'azur & de vermillon. Les Asturies sont particuliérement renommés pour leurs bons chevaux; les Romains en faisoient un cas particulier: on les estime encore, & depuis le seizieme siecle, on perfectionne la race de ceux qui naissent dans les montagnes, en les envoyant dans les beaux haras & les gras pâturages des environs de Cordoue.

Pour ne point quitter les côtes de l'Espagne sur l'Océan, jusques aux confins du Portugal, il faut parler de la province de *Galice*, qui a titre de royaume & est un des sept qu'on fait entrer ordinairement dans la composition de la Monarchie Espagnole. Les côtes en sont fort étendues, & ont plus de cent lieues de longueur, depuis l'embouchure de la riviere de *Miranda*, qui la sépare des Asturies, jusqu'à celle du fleuve *Minho*; qui la borne du côté du Portugal. On trouve dans cette étendue jusqu'à quarante-huit ports, dont les deux plus considérables sont le *Ferrol*

& la *Corogne*, & deux caps renommés, celui d'*Ortegal* & celui de *Finistere*.

La premiere ville que l'on rencontre sur la côte en quittant les Asturies, est *Ribadeo*, qui appartient aux Ducs d'*Hijar*. Ce Duché étoit encore, au seizieme siecle, possédé par des Seigneurs de la Maison de Fernandez, descendans d'un fils naturel de Jacques premier, Roi d'Aragon. Au dix-septieme siecle, il a passé dans l'illustre Maison de *Silva*, où je crois qu'il est encore. A neuf ou dix lieues de là on trouve *Vivero* ou *Bivero*; & encore à dix lieues plus loin, en passant derriere le cap *Ortegal*, le grand & magnifique port du Ferrol, où les plus grands vaisseaux sont à l'abri de tous les vents. A trois lieues seulement du *Ferrol*, est le port non moins important de la *Corogne*, situé dans une Presqu'Isle, à l'entrée d'une baie large d'une lieue: non seulement la flotte Espagnole, mais deux flottes combinées de France & d'Espagne peuvent se tenir dans les deux ports que je viens de nommer. La *Corogne* est une ville ancienne que les Romains appeloient autrefois *Brigantium* ou *Portus Brigantinus*. On y remarque, entre autres, une tour fort élevée, avec une inscription latine, qui prouve qu'elle a

été dédiée à Mars. Les ignorans du pays croient que c'eſt l'ouvrage d'Hercule, & font à cette occaſion des contes ridicules. Aſſez près de la Corogne, on trouve une mine de très-beau jaſpe. En ſuivant la côte, on ne rencontre plus que quelques ports de peu de conſéquence, juſqu'au fameux Cap de Finiſtere. Les Anciens l'appeloient *Promontorium Celticum*, Promontoire Celtique, du nom des habitans de la Galice, qui étoient *Celtes*, tandis que ceux des Aſturies & de la Biſcaye étoient *Cantabres*. Sur le reſte de la côte eſt *Noya*, à l'embouchure d'une riviere que l'on appelle la *Tambra*, *Villa gracia*, *Roxa*, *Ponte-Veder*, & *Vigo* au fond de deux baies, *Bayona* ſur le bord de la mer, & enfin la riviere de *Minho*. En remontant ce fleuve, on trouve, du côté de l'Eſpagne, la ville de *Tuy*, vis-à-vis celle de *Valencia*, en Portugal. Ces deux places ſont également bien fortifiées, & ont toujours été dans le cas d'avoir de bonnes garniſons, pour veiller à la ſûreté des deux royaumes, qui ont preſque toujours été rivaux & ennemis, excepté pendant les vingt dernieres années du ſeizieme ſiecle & les quarante premieres du dix-ſeptieme. En entrant dans l'intérieur des terres de la

Galice, & remontant la riviere de Minho, on trouve deux villes épiscopales assez considérables, *Orense* & *Lugo*. Dans l'une & dans l'autre, il y a des eaux chaudes & médicinales ; mais la plus importante de toutes ces villes & la capitale de la province, est *Saint Jacques de Compostelle*. Il faut d'abord remarquer, à quatre lieues de cette ville, dans un village appelé *Padron*, appartenant à l'Archevêque, une relique d'une espece assez singuliere ; c'est une grande pierre creusée de maniere qu'un homme peut s'y tenir couché : on prétend que ce fut-là le bateau dans lequel Saint Jacques s'embarqua pour traverser les mers & passer de la Palestine en Espagne, & qu'il remonta dans ce petit bâtiment les rivieres de *Roxa* & de *Tambra*, soit qu'il y arrivât en vie pour prêcher l'Evangile, soit que son corps seulement fût transporté à Compostelle. Il est certain que cette histoire est difficile à croire ; mais on leve toutes les difficultés en convenant que c'est un miracle. La grande église de *Saint Jacques de Compostelle* fait, sans contredit, le principal ornement de la ville. Le corps saint qui y repose fut trouvé, vers l'an 840, par l'Evêque Théodemire, qui le reconnut, au moyen d'une ré-

vélation céleste qui s'étendoit sans doute jusqu'au bateau de pierre dont j'ai parlé. Aussi-tôt le Roi Alphonse le Chaste fit bâtir une église dans laquelle fut renfermé le corps de Saint Jacques. Soixante ans après, Alphonse le Grand la rendit beaucoup plus magnifique, la fit toute construire de pierres de taille & orner en dedans de colonnes de marbre. Charlemagne avoit obtenu du Pape Léon III, dès l'an 816, d'établir un Evêque à Compostelle : en 1123, l'Evêché fut érigé en Métropole. Ainsi, disent nos Auteurs du seizieme siecle, il y a huit ou neuf cents ans que le Bienheureux Saint Jacques est honoré à Compostelle, & que les Pélerins de toutes les parties du Monde Catholique y accourent pour révérer ses reliques. Almanzor, Prince Mahométan qui régnoit à Séville, ayant, au douzieme ou treizieme siecle, pénétré jusque dans la Galice & pris la ville de Compostelle, force lui fut de ménager l'église dédiée à l'Apôtre de l'Espagne ; car quand il voulut en approcher, un orage s'éleva, le tonnerre gronda de toute part, & il eût été foudroyé s'il ne se fût pas désisté de son entreprise. Il se contenta d'enlever les cloches de la cathédrale, pour les placer, disent

les Galiciens, dans la principale mosquée de Séville ; mais, pour ce seul fait, la dissenterie se mit dans son armée, qui eût été entiérement détruite, si les cloches n'eussent été renvoyées. On raconte à Compostelle bien d'autres prodiges opérés par Saint Jacques : on l'a souvent vu, à la tête des armées Espagnoles, combattre contre les Infideles, & décider la victoire en faveur des Chrétiens : de là vient qu'il est souvent appelé dans les anciennes Histoires d'Espagne, *Saint Jacques le Batailleur* ou *le Gagneur de batailles*. La représentation de Saint Jacques, exécutée très-anciennement en bois doré, est sur le grand autel de la cathédrale. Au pied de cette statue, sont quelques portions des reliques du Saint, & tout autour un grand nombre de cierges allumés sur des candelabres d'une grande magnificence. Tous les Pélerins vont avec dévotion baiser ces reliquaires. Il n'y en a aucun qui ne mette pendant quelques momens son chapeau sur la tête de la statue ; il le retire ensuite, & le met sur la sienne propre, ne doutant pas que le séjour qu'il a fait sur la tête de Saint Jacques, ne lui ait imprimé une sorte de bénédiction qui doit préserver celui qui le porte de toute espece d'accident. La

plus belle chapelle de l'église de Compostelle est celle des François, qui y venoient autrefois en grand nombre en pélerinage. Nos Rois ont même souvent paru favoriser cette dévotion, en faisant de riches présens à cette chapelle. On y remarque les épitaphes d'une grande quantité de Chevaliers François des meilleures Maisons du royaume, qui sont morts dans leur voyage de Galice, ou qui, étant revenus chez eux, ont voulu y être enterrés. Il y a auprès de l'église un très-bel hôpital pour les Pélerins ; la cour est entourée de galeries de pierres de taille, avec des fontaines au milieu. L'Archevêque de Compostelle est un des plus riches Prélats de l'Espagne ; il a soixante & dix mille écus de rente, & son Chapitre autant. Il y a dans ce Chapitre sept Chanoines principaux, que l'on appelle *les Cardinaux de Compostelle* : ils sont toujours vêtus de rouge, & marchent dans la ville avec faste & magnificence, étant bien rentés. L'Archevêque officie aussi avec un cérémonial à peu près pareil à celui du Pape. Tout le monde sait que c'est dans cette ville que l'Ordre Militaire de Saint Jacques a pris naissance. Cet Ordre s'est fort enrichi par les conquêtes que les Chevaliers ont faites

ſur les Infideles, & que les Rois d'Eſpagne ont toujours partagées avec eux. J'ai déjà dit que la Grande-Maîtriſe de cet Ordre étoit devenue ſi importante, tant pour le pouvoir que pour le revenu, que les Rois d'Eſpagne avoient jugé à propos de la réunir à leur Couronne; mais nos Coſmographes diſent, qu'indépendamment de la Commanderie principale & magiſtrale, il y en avoit encore dans le royaume de Léon & de Caſtille quatre-vingt-ſept autres qui rapportoient deux cent ſoixante-douze mille ducats de rente: le Roi d'Eſpagne en gratifioit les Chevaliers qu'il jugeoit à propos. On ne fait, pour entrer dans l'Ordre de Saint Jacques, preuve que de deux degrés de nobleſſe ſeulement; mais celle que l'on exige le plus rigoureuſement, c'eſt que les Récipiandaires ſoient du nombre des *Chriſtianos Viéjos*, c'eſt à-dire, des anciennes familles Chrétiennes de l'Eſpagne, & qu'ils ne comptent parmi leurs ancêtres ni Juifs, ni Maranes; ainſi les deſcendans des Almanzors, des Abencerages, des Miramolins & des Califes mêmes, ne peuvent jamais devenir Chevaliers de Saint Jacques, tandis que le petit-fils de Sancho Pança eût pu l'être.

C'eſt au centre de la Galice qu'eſt placé

le canton de *Lemos*, dont le terroir eſt plus fertile, l'air plus ſain & moins humide que celui du reſte de la province. C'eſt ce canton qui a été érigé en Comté, & eſt une des plus anciennes Grandeſſes de l'Eſpagne. J'ai dit plus haut, que ceux qui le poſſédoient au ſeizieme ſiecle étoient de la Maiſon de *Portugal*, & avoient hérité de l'ancienne Maiſon de *Caſtro*. Fiers de cette origine, on prétend qu'on voyoit dans la chapelle de leur château de *Monteforte de Lemos*, chef-lieu de leur Comté, un tableau repréſentant la Sainte Vierge avec l'Enfant Jéſus entre ſes bras, & le Comte de Lemos d'alors s'avançant reſpectueuſement le chapeau bas, & s'inclinant profondément devant la Mere & l'Enfant: mais le Peintre voulant faire ſentir tout le mérite de cet acte d'humilité fait par un Grand d'Eſpagne, qui peut ſe couvrir devant les Rois & les Empereurs, avoit fait ſortir de la bouche de la Sainte Vierge un rouleau ſur lequel étoient écrits ces mots : *Couvrez-vous, Comte de Lemos, vous êtes de trop bonne Maiſon pour reſter découvert.*

Les montagnes de Galice portent des forêts remplies de bois propres à la conſtruction. La campagne y produit en abon-

dance du lin, & dans quelques cantons d'excellens vins. On trouve auſſi dans ces montagnes des mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, & même d'étain fin; mais elles ſont mal exploitées, par la négligence & la pareſſe naturelle des Galiciens, qui n'ont d'ardeur que lorſqu'il s'agit d'aller à la guerre. Alors nos anciens Auteurs diſent qu'ils ſont fiers, & que, même en guenilles, avec des ſouliers de cordes & les jambes nues, ils ſe promenent dans leurs villages & dans les villes même, ſoit en allant, ſoit en revenant de la guerre, ſe traitant réciproquement de *Senores Cavalleros* ou de *nobles Soldados del Rey*: ils relevent leurs mouſtaches, mettent la main ſur la garde de leur épée, la plupart du temps ſans fourreau, parce qu'ils n'ont pas le moyen d'en avoir, & attachée à une corde en guiſe de ceinturon, ayant ſur la tête un petit chapeau retrouſſé, orné de quelques plumes de paon ou même de coq. Tel étoit le coſtume des ſoldats avant que l'uniforme fût en uſage en Eſpagne. Le petit nombre des Galiciens qui veut bien ſe livrer aux travaux mécaniques & manuels, s'en acquitte aſſez gauchement, & s'expoſe à recevoir des reproches dont il ne ſe venge pas; auſſi, dans

quelques provinces d'Eſpagne, lorſqu'on ſe plaint d'avoir été maltraité, on dit: *he ſido tratado como ſi fuera un Gallego*; il m'a traité comme ſi j'euſſe été un Galicien.

En réſervant le Portugal pour le dernier article des provinces d'Eſpagne, il faut parler à préſent de celles qui ſont dans l'intérieur des terres, en commençant par le royaume de *Léon*. En le renfermant dans ſes anciennes bornes, il ne doit avoir que cinquante-cinq lieues du nord au ſud, depuis les montagnes qui le ſéparent des Aſturies, juſques à celles de l'Eſtramadure, & quarante de large, depuis la frontiere de Caſtille juſqu'à celle du Portugal. La riviere de *Duero* eſt la plus grande de toutes celles qui l'arroſent; le nom que portent cette province & ſa capitale, vient de *Legio*, parce que la ſeptieme Légion Romaine avoit été long-temps cantonnée dans le pays, & s'y étoit ſi bien établie, qu'elle y avoit formé une ville. On trouve encore pluſieurs inſcriptions qui conſtatent cette origine. *Léon* eſt, pour ainſi dire, la premiere ville qu'on rencontre en ſortant des montagnes des Aſturies; ſon Evêché, fondé dès le temps des Goths, doit à la réſidence des

Rois de cette Nation, d'être indépendant de toute Métropole, & de relever immédiatement du Saint Siége; sa cathédrale est grande & belle, & d'une architecture gothique si délicate, qu'on dit communément en Espagne, que l'église de Séville est la plus grande, celle de Tolede la plus riche, celle de Compostelle la plus solidement bâtie, & celle de Léon la plus élégamment construite. Son trésor est aussi rempli de reliques que ceux des églises dont j'ai parlé précédemment; l'on voit de plus dans cette cathédrale les tombeaux de trente-sept Rois de Léon ou de Castille. L'on sait que *Léon* fut la premiere place de conséquence qu'ils occuperent après celle d'Oviédo, & qu'ils ont porté le titre de ce royaume seul, jusqu'à ce qu'en 1029 celui de Castille y fut uni. Le Palais royal, qui subsiste encore, a été bâti au treizieme siecle par la Reine *Berengere*, femme d'Alphonse IX. L'Evêque & le Chapitre de Léon sont également riches, & les Chanoines se vantent d'avoir pour confreres le Roi d'Espagne même & le Marquis d'*Astorga*: la Terre de ce nom, dont le chef-lieu est une ville, a été érigée en Marquisat dès 1465, en faveur d'un *Ossorio*; elle a passé ensuite dans

la Maiſon d'*Avila* & de *Guſman*, & enfin dans celle des *Henriquès*, qui poſſédoient auſſi dans le même royaume le Duché de *Medina delle Rio Seco*, le beau titre d'*Amirante de Caſtille*, & celui de Comte de *Melgar*. *Benavente* & *Villalpanda* ſont deux autres Comtés ſitués dans ce même royaume. Le premier eſt depuis long-temps dans la Maiſon de *Pimentel*; le ſecond appartenoit aux Connétables héréditaires de Caſtille, qui y avoient un beau & ſuperbe château. *Aquilar del Campo*, ſur les frontieres de la Vieille Caſtille, appartenoit aux *Manrique de Lara*. Les autres villes de ce royaume qui ne ſont point titre de Grandeſſe, ſont, dans la partie ſeptentrionale, *Zamora*, ville épiſcopale ſur les bords du Duero, avec un beau port. Les Maures, en s'en emparant, changerent le nom qu'elle portoit, en celui ſous lequel elle eſt à préſent connue, qui ſignifie *Turquoiſe*, parce qu'il y a tout auprès une mine abondante de ces pierres précieuſes. En remontant la riviere on trouve *Toro*, renommé par deux circonſtances; l'une eſt que c'eſt dans ce lieu que furent faites les Loix fondamentales du royaume de Léon, appelées par cette raiſon, *Las leyès de Toro*,

*Toro*, encore citées & pratiquées à un certain point ; l'autre est que ce pays passe pour celui de l'Espagne où l'on trouve les plus belles femmes, les plus nobles dans leur maintien & les plus capables de séduire. A l'orient de *Toro* est le château de *Tordesillas*, dont le nom vient de *Turris Syllæ, tour de Sylla*, parce que ce Général Romain y a, dit-on, fait autrefois bâtir ; c'est là où a vécu pendant bien des années, & est enfin morte la Reine Jeanne, fille unique des Rois Ferdinand d'Aragon & Isabelle de Castille, & à qui la couronne d'Espagne appartenoit toute entiere ; aussi la posséda-t-elle de son chef, jusqu'à ce qu'ayant été reconnue pour folle, son fils aîné, l'Empereur Charles V, s'en mit en possession en 1516. Jeanne n'est morte qu'en 1556, deux ans avant son fils, dans un état de délire qui ne lui permit pas de sentir le poids de son infortune ; elle regrettoit sans cesse son époux Philippe I du nom, Roi d'Espagne, qui fut surnommé le beau Epithete, qui indique assez quel étoit le genre de folie de sa malheureuse veuve. Plus haut, sur la même riviere, est *Simancas*, avec un beau pont à deux lieues de Valladolid, en Castille ; on recueille dans les environs d'excellent vin : en remon-

tant au septentrion, on trouve *Palentia*, ville épiscopale, & *Torquemada*, en latin *Turris Cremata*, connue pour avoir produit plusieurs savans hommes. En repassant le *Duerò*, dans la partie méridionale du royaume, est, sur la riviere de *Tormes*, la petite ville de *Ledesma*, qui a dans son district près de quatre cents villages & deux mille feux. On y trouve plusieurs monumens d'antiquité très-remarquables. Passant devant Salamanque, auquel nous reviendrons dans un moment, on trouve *Alba de Tormes*, chef-lieu des grandes & magnifiques Terres du Duc d'Albe; *Medina del Campo*, belle ville qui a le droit de disposer elle-même de tous les emplois politiques, civils & militaires de son territoire; enfin *Ciudad Rodrigo*, place forte & bien entrenue sur la frontiere du Portugal. Toutes ces villes sont anciennes, & contiennent des monumens & des inscriptions du temps des Romains.

*Salamanque* est célebre par son Université, formée seulement au treizieme siecle, mais qui est presque aussi-tôt parvenue au plus haut degré d'estime & de considération. Nos Auteurs du seizieme siecle prétendent que l'on y voyoit alors jusqu'à six mille Ecoliers, non seulement

de toutes les parties de l'Espagne, mais de différens pays étrangers. Ces Ecoliers, & leurs Professeurs qui sont au nombre de quatre-vingts, sont partagés en vingt-quatre colléges, dans chacun desquels il y a trente Boursiers. Les plus vastes & les plus beaux sont au nombre de quatre, & s'appellent les *Grandes Ecoles*. Les bâtimens sont de pierres de taille, décorés d'architecture : au milieu est une grande cour carrée bien pavée, entourée de portiques & de galeries soutenues par des colonnes & des arcades. Les classes sont distribuées tout autour de la cour. Au rez de chaussée, au fond, est la chapelle ou église du collége, qui est très-magnifique. Au premier étage, quelques salles d'assemblée, & la bibliotheque, dont tous les livres étoient, au seizieme siecle, enchaînés, de peur qu'on ne les dérobât. D'ailleurs on y voit les portraits & les statues des hommes les plus savans & les plus célebres qui ont illustré les écoles. Le sage & ingénieux *Erasme*, que ses parens avoient envoyé du fond de la Hollande, sa patrie, étudier la Théologie dans cette Université, nous apprend qu'il y avoit passé neuf ans, qu'il y avoit pris, matin & soir, les leçons des plus habiles Théolo-

giens ſcholaſtiques, que l'on appeloit *Cathedraticos* ; mais qu'à peine, avec le ſecours de ces grands Maîtres, étoit-il parvenu à entendre la préface de l'Ouvrage de *Jean Scot*, ſurnommé le *Docteur ſubtil* ; il convient que ces profondes études étoient plus capables d'obſcurcir ſes idées que de les éclaircir. Par bonheur, *Eraſme* avoit l'eſprit trop bien fait pour pouvoir être gâté. On en peut dire autant du Cardinal *Ximenès*, qui non ſeulement étudia, mais même profeſſa pendant quelque temps la Théologie ſcholaſtique à Salamanque ; il n'en fut pas moins le plus grand Miniſtre d'Etat de ſon ſiecle. Indépendamment de la Théologie, on étudie à Salamanque le Droit canonique & civil Romain ; le cours de cette étude eſt de ſept ans ; ceux qui ſe deſtinent à remplir des places de Magiſtrature, prennent des degrés dans cette Faculté. Autrefois les enfans des Grands d'Eſpagne ne dédaignoient pas de s'appliquer à la Juriſprudence : on leur accordoit quelques diſtinctions particulieres dans leurs claſſes & quand ils ſoutenoient leurs theſes ; d'ailleurs ils étoient ſoumis, comme tous les autres Ecoliers, aux réglemens de l'Univerſité. Elle eſt gouvernée par un Recteur qui a de grands honneurs, & qui a ſous lui un Maître des écoles qui tient

un Tribunal où les Professeurs & les Ecoliers ont leurs causes commises. Il administre aussi les revenus de l'Université, qui est, dit-on, riche de plus de quatre-vingt mille écus de rente. Tous les Maîtres & les Etudians de Salamanque, quoique Laïques, sont vêtus de long comme les Prêtres; ils sont coiffés de bonnets, & il leur est défendu de porter des chapeaux dans la ville, si ce n'est dans les momens de grande pluie. Il y a auprès des grandes écoles un magnifique hôpital, destiné principalement pour les Ecoliers. On étudioit aussi à Salamanque la Rhétorique, la Philosophie spéculative, la Physique & la Médecine; mais ces études y sont imparfaites & pédantesques. On n'y enseigne d'autres Langues que l'Hébreu, le Grec & le Latin, & l'on se feroit scrupule d'y enseigner les Langues Orientales vivantes. La cathédrale de Salamanque est une belle & ancienne église avec un superbe clocher. On y remarque, dans une chapelle très-bien décorée, un Crucifix miraculeux, que l'on appelle communément *el santo Cristo delas batallas*, parce que l'on prétend que les Chrétiens Espagnols lui sont redevables du gain de plusieurs batailles contre les Maures. Il y a d'ailleurs dans la

ville trois grands & beaux couvens de Saint Dominique, de Saint François & de Saint Bernard.

Parlons à présent du royaume de *Castille*, qui s'étend au centre de l'Espagne, depuis celui de Léon jusqu'aux frontieres de ceux d'Aragon & de Navarre. On sait qu'on le divise en Castille vieille & Castille nouvelle. La premiere est ainsi nommée, parce qu'elle fut la plus anciennement reprise par les Chrétiens sur les Maures; la seconde fut conquise plus nouvellement, & seulement quelques siecles après.

La *vieille Castille* fait une pointe du côté de la Biscaye & des Asturies. Cette partie est très-montagneuse. C'est là où se trouvent les sources du grand & beau fleuve de l'*Ebre*, qui se jette dans la Méditerranée après un cours de plus de cent lieues. On y remarque les montagnes d'*Espinosa* (1), après lesquelles on trouve celles

(1) C'est de ces montagnes d'Espinosa qu'on a tiré, pendant plusieurs siecles, la principale garde intérieure du palais des Rois d'Espagne. On les appeloit *les Monteros d'Espinosa*. Ces Montagnards devoient cet avantage au service qu'ils avoient rendu à *Dom Sanche Garcias*, un des premiers Comtes de Castille. Sa femme, que l'on nommoit *Sanchia*, l'ayant voulu empoisonner, un soldat de ce pays, à qui elle s'étoit confiée,

d'*Occa*, & au milieu de celles-ci la ville de *Frias*, chef-lieu d'un Duché autrefois possédé par la Maison de *Velasco* (1), dans laquelle le titre de Connétable de Castille étoit héréditaire. Sur le fleuve de l'Ebre est la petite ville de *Miranda de Castille*, défendue par un bon château placé sur une hauteur. Le côteau qui est au pied fournit d'excellent vin ; le lieu d'ailleurs n'est pas agréable : le château de *Pancorvo* est dans une situation encore plus affreuse. On prétend qu'il a appartenu autrefois au Roi Roderic. Ce fut là qu'il attira, pour la déshonorer, la fille du Comte Julien : ce Seigneur, voulant se venger de cet affront, appela en Espagne les *Maures Afriquains*. Ceux qui voyent, même de loin, ce château de *Pancorvo*, disent que l'horreur du lieu pouvoit ajouter encore à celle de l'action du Roi Roderic, & qu'il falloit être bien Goth pour choisir un pareil lieu pour sa maison de plaisance. Entre l'Ebre & la ville de Burgos, est un canton que l'on

---

en avertit le Comte, qui prit tant de confiance dans cet honnête homme & ses camarades, qu'il leur confia la garde de sa personne.

(1) La Maison de *Velasco* subsiste encore dans la personne du *Duc d'Uzeda*; mais le titre de Connétable de Castille est sorti de cette famille, comme je l'ai dit.

appelle la *Roya* ou *Rioxa*. Le pays eſt aſſez agréable. C'eſt là qu'eſt ſitué le Duché de *Najera*, dont j'ai parlé, & qui a appartenu long-temps aux *Manrique de Lara* (1). En approchant de Burgos on trouve une très-belle Chartreuſe, riche & bien rentée. Le vallon dans lequel elle eſt ſituée, eſt embaumé par l'odeur des herbes & des plantes aromatiques qui croiſſent naturellement dans ce canton. Le reſte de la vieille Caſtille eſt la belle partie de cette grande province. C'eſt là que l'on trouve ſes principales villes, dont trois ſurpaſſent toutes les autres; ſavoir, Burgos, Valladolid & Ségovie. Je vais toujours, d'après nos Coſmographes François, en indiquer les ſingularités les plus remarquables.

La ville de *Burgos*, ancienne capitale du royaume de Caſtille, & qui du moins l'eſt toujours de la vieille, eſt grande; mais

---

(1) Le lieu de *Lara* même n'eſt pas loin de Burgos; c'eſt le berceau de l'illuſtre Maiſon de Lara, & c'eſt là qu'eſt placée la ſcene du fameux Roman hiſtorique des ſept Infans de Lara, qui a fourni le ſujet d'une grande quantité de Romances Eſpagnoles, que l'on chante encore dans la Caſtille.

Dans le même canton, mais tout-à-fait ſur la frontiere de la Navarre, eſt le lieu de *Logronno*, dont les environs ſont fertiles & même délicieux: les anciens Comtes & premiers Rois de Caſtille y avoient une maiſon de plaiſance à laquelle ils étoient fort attachés.

une partie eſt aſſez mal bâtie, les rues en étant étroites & inégales, comme celles de toutes les anciennes villes. Il y en a auſſi quelques-unes de larges & de droites, ſurtout celle qui eſt en face de la cathédrale. Il y a de même quelques belles places ornées de fontaines d'eaux jaillissantes, entre autres la place Maïor, qui eſt au centre de la ville, & eſt entourée de portiques & de pluſieurs palais ; ceux des Velaſco & de l'Archevêque ſont les plus conſidérables. Hors de Burgos eſt une promenade ornée de belles allées d'arbres ; la ville eſt commandée par un château ſitué ſur une haute montagne, très-fort par ſa nature. La cathédrale eſt un des plus beaux monumens de cette capitale. Elle eſt ſi grande, que l'on peut y chanter cinq grandes meſſes dans cinq chapelles différentes, ſans que l'une puiſſe interrompre l'autre. Le portail, ſurmonté de deux grandes tours, eſt décoré de nombre de ſtatues. Au milieu de l'égliſe eſt un grand & beau dôme, appuyé de deux autres tours. L'édifice en général eſt ſurchargé d'ornemens en dedans & en dehors, & paſſe pour un chef-d'œuvre de l'Art en Architecture gothique. L'égliſe contient des tombeaux de pluſieurs Rois de Caſtille. On montre dans

la ſacriſtie de la cathédrale de Burgos, de précieux morceaux en peinture & en ſculpture, pluſieurs excellentes miniatures, & une Vierge d'albâtre de la plus grande beauté. Le tréſor renferme des reliques moins brillantes, mais plus extraordinaires; un morceau de la verge de Moïſe, un os du Prophete Zacharie, un ſoulier de la Sainte Vierge, une pierre du mont Calvaire, du ſable du Jourdain, & une fiole du ſang des Saints Innocens; mais ce qu'il y a de plus remarquable, eſt un Crucifix miraculeux, pour lequel on a, dans toute l'Eſpagne, une dévotion particuliere. Les uns prétendent qu'il a été ſculpté par Saint Nicodême, Diſciple immédiat de Jéſus-Chriſt; d'autres par les Anges. Il y a apparence que la beauté de l'exécution a ſans doute été cauſe de cette tradition; car ceux qui l'ont vu à découvert aſſurent que c'eſt un ouvrage parfait. Mais on ne le montre qu'avec beaucoup de cérémonies. Il eſt ſur le grand autel, entouré de lampes & de chandeliers d'argent, couvert de pluſieurs taffetas. On ne le découvre qu'après avoir dit pluſieurs meſſes & ſonné toutes les cloches. Les bonnes gens du pays croïent que les ongles & la barbe lui croiſſent, & que l'on

est obligé de les lui faire de temps en temps. Il y a à la porte de Burgos un grand & beau fauxbourg rempli de couvens & d'hôpitaux. On en remarque entre autres un pour les Pélerins de Saint-Jacques, qui peuvent s'y reposer quelques jours en allant & en revenant. A peu de distance est la superbe abbaye de *las Huelgas*, fondée par le Roi Alphonse IX de Castille. L'Art s'est épuisé pour décorer son église; ce n'est par-tout qu'or, argent, pierreries, sculpture, dorure & broderie. Il y avoit, au seizieme siecle, dans cette abbaye cent cinquante Religieuses, toutes filles de Princes & de grands Seigneurs. L'abbaye a été souvent remplie par des Infantes ou de grandes Princesses. L'Abbesse est Dame de dix-sept autres couvens, de quatorze villes, de cinquante bourgs & villages dont elle choisit elle-même les Alcaldes. Elle nomme à douze Commanderies de l'Ordre de Saint-Jacques. Il y a à Burgos un Palais Royal, mais il n'est point habité; c'étoit là où se tenoient autrefois *las Cortés* de Castille. Au reste, on prétend que la ville n'est pas fort ancienne, & qu'elle n'a été bâtie qu'à la fin du neuvieme siecle, ou au commencement du dixieme, sur les débris de l'ancienne ville d'*Auca*

ou *Occa.* C'eſt de là que le Siége épiſcopal fut transféré à Burgos en 1097. Il ne fut érigé en Archevêché qu'en 1572, à la ſollicitation de Philippe II.

*Valladolid* eſt ſitué ſur une petite riviere nommée la *Piſuerga*, qui ſe jette aſſez près de là dans le *Duero.* La plaine qui l'environne eſt vaſte & fertile. La ville eſt bien bâtie, bien percée, & étoit, au ſeizieme ſiecle, très-peuplée : on y comptoit onze à douze mille maiſons, entre leſquelles il y avoit de très-beaux bâtimens, & pluſieurs places publiques entourées de portiques, & ornées de fontaines. La plupart des maiſons avoient de beaux balcons de fer doré, donnant ſur la rue. La ville eſt traverſée par une petite riviere ſur laquelle on a bâti un grand & beau pont de douze arches. Hors la ville, dans le fauxbourg de Salamanque, eſt une grande place ou champ que l'on appelle *el Campo*, dans lequel on tient deux foires qui ſont très-fréquentées dans les plus belles ſaiſons de l'année. On compte juſqu'à ſoixante-dix couvens dans Valladolid ; le plus beau eſt celui de *Saint Paul*, qui appartient aux Dominicains. L'égliſe eſt chargée, tant au dehors qu'au dedans, d'architecture & d'ornemens, que l'on

trouvoit autrefois très-beaux ; mais l'on convient aujourd'hui qu'ils sont de mauvais goût. Le cloître est très-grand ; au milieu est un jardin. Les colonnes & les arcades de ce cloître sont dorées; sous les portiques, sont des tableaux & des statues représentant la vie & les miracles de Saint Dominique, & les plus illustres personnages de son Ordre. Cependant, au seizieme siecle, ce magnifique couvent & son église n'avoient point encore profité des libéralités de Dom François Gomez de Sandoval, premier Duc de Lerme, premier Ministre de Philippe III, & qui, étant veuf, fut élevé au Cardinalat & mourut en 1625. Ce ne fut que peu avant sa mort que ce Favori fit construire une magnifique chapelle dans ce couvent de Valladolid ; il embellit en même temps son château de Lerme, qui n'en est qu'à une journée, entre cette ville & Burgos, & y fit des dépenses dignes de son immense fortune. J'ai déjà dit que ces titres & tous ces biens ont passé de la Maison de Sandoval dans celle de Silva, aussi bien que le Duché de l'Infantado.

Auprès du couvent des Dominicains, est le palais des Rois d'Espagne, bâti par Philippe II, réparé & augmenté par Philippe IV. Les deux Rois que je viens de

nommer, ayant beaucoup aimé le séjour de Valladolid, avoient fort embelli ce lieu; au commencement de ce siecle les appartemens étoient encore remplis des plus beaux tableaux & des meubles les plus précieux ; mais les Voyageurs modernes disent qu'il est à présent déméublé & abandonné. Ce qui attire actuellement le plus de monde à Valladolid, c'est le Tribunal supérieur, que l'on appelle la *Chancellerie Royale*, dont le ressort s'étend sur toute la Castille. Indépendamment du palais des Rois d'Espagne, on voit sur les bords de la Pisuega une plus petite maison, bâtie autrefois par Charles-Quint, avec un jardin dans lequel il alloit se divertir & se promener. Je passe sous silence le reste des couvens & des hôtels de cette ville, quoiqu'il y ait dans la plupart quelques beautés ou ornemens remarquables. La cathédrale est une grande église, bâtie de belles pierres, mais d'une architecture massive & de mauvais goût. Valladolid ne fut érigé en Evêché qu'en 1595, sous le regne de Philippe II. Le bâtiment de l'Inquisition est très grand, mais la construction en est singuliere. On n'y voit à l'extérieur aucunes fenêtres; elles sont toutes tournées sur les cours intérieures, sans doute afin

que les prisonniers n'aient aucune communication avec le dehors, & que l'on ne puisse pas voir ce qui se passe dans le Saint Office ; c'est ainsi qu'on l'appelle.

A quelque distance de Valladolid, étoit, au commencement du seizieme siecle ; une ville que l'on appeloit *Villafrate* ; elle étoit assez forte. En 1517, le Cardinal *Ximenès*, gouvernant la Castille & l'Aragon pendant la démence de la Reine Jeanne, & en attendant que Charles-Quint vînt prendre possession de ces royaumes, les Seigneurs du pays se révolterent contre lui, en disant qu'ils n'étoient pas faits pour obéir à un Moine. Ce fut justement à cause de cela & pour faire mieux sentir toute l'étendue de son autorité, que ce Cardinal prit cette ville ; la fit brûler & raser jusqu'aux fondemens, & fit semer du sel sur ses ruines, en signe qu'elle ne seroit jamais rétablie ni habitée.

*Ségovie*, la troisieme ville de la vieille Castille, est une des plus considérables de l'Espagne, très-commerçante, bien peuplée, & ornée de beaux bâtimens. On y compte sept ou huit mille maisons : elle est entourée de bonnes murailles flanquées de tours. On voit de loin sur un rocher, dans le quartier le plus élevé de la ville, l'*Al-*

*caçar* ou *Château Royal*, d'une construction gothique & moresque assez bizarre, qui a cependant quelque chose de noble & d'imposant. Il y a toujours une petite garnison, des sentinelles & du canon sur ses plates-formes. L'habitation en est désagréable, parce qu'il faut beaucoup monter pour y arriver; d'ailleurs il y a plusieurs pieces assez grandes & belles, qui, au seizieme siecle, étoient magnifiquement meublées, parce que les Rois y faisoient quelque séjour. Il y avoit entre autres, & l'on y voit encore une salle dorée depuis le bas jusqu'au haut, qu'on appelle *la Salle des Rois*, parce qu'on y voit les statues de tous les Rois d'Espagne, depuis Pelage jusqu'à Jeanne *la Loca* (la Folle), qui fut mere de l'Empereur Charles-Quint. Ils sont représentés assis sur des trônes sous des dais dorés, avec des couronnes sur la tête, dont quelques-unes sont ornées de pierres fines. Une autre piece est également dorée & incrustée de marbre de toutes couleurs; enfin la chapelle du château est aussi magnifique, très-dorée, & ornée de beaux tableaux. Mais la piece la plus remarquable est celle qui servoit d'Observatoire au Roi Alphonse X, que tout le monde sait avoir été un grand Astronome. On l'accuse d'avoir

d'avoir voulu réformer le ciel & critiquer l'ordre admirable qui y eſt établi par l'Auteur de la Nature ; & l'on prétend que c'eſt en punition de cette folle prétention que le tonnerre tomba ſur cette ſalle pendant qu'il y étoit, & pénétra juſques à ſes pieds. Corrigé par cet avertiſſement, il fit une eſpece d'amende honorable, & aſſiſta à une proceſſion, ayant au cou un cordon de l'Ordre de Saint - François, qui eſt encore repréſenté autour de la ſalle même. Il y a auſſi dans ce château des chambres qui ſervent de priſons d'Etat. Une petite riviere qui paſſe auprès de *Ségovie*, ſert de foſſé au château & à une partie des murailles de la ville. Les beautés de celle-ci conſiſtent premiérement dans l'hôtel où l'on bat la monnoie : il n'y en avoit, au ſeizieme ſiecle, que deux dans toute l'Eſpagne ; celle-ci & celle de Séville. Celle de Ségovie étoit autrefois la plus conſidérable. A préſent ces deux fabriques de monnoie ſont peu occupées, parce que les pieces d'or & les piaſtres arrivent du Mexique & du Pérou toutes frappées au moins groſſiérement : ainſi l'on ne fait plus guere en Eſpagne que de la monnoie de cuivre. On admiroit auſſi beaucoup anciennement la machine avec laquelle ſe frap-

poit la monnoie à Ségovie; c'eſt un moulin qui fait mouvoir pluſieurs marteaux à la fois. Cette machine, qui fut apportée d'Allemagne en Eſpagne, paſſa pour un chef-d'œuvre, & aujourd'hui paroît à peine digne d'attention.

La cathédrale de Ségovie eſt ancienne, d'une architecture gothique, mais aſſez élégante; l'autel eſt très-orné; on y voit, entre autres, une ſtatue de la Sainte Vierge, d'or maſſif. La promenade de cette ville s'appelle *le Parral*; elle eſt compoſée de belles allées d'arbres plantés le long d'une jolie riviere, entre deux collines, ſur l'une deſquelles eſt le couvent de Saint Jérôme, appartenant aux Dominicains: on y montre dans une égliſe baſſe & ſouterraine la ſtatue de marbre de Saint Dominique; on la dit très-reſſemblante. Le Saint y eſt repréſenté en méditation; & comme l'humidité du lieu mouille quelquefois la partie de la ſtatue qui repréſente le viſage, les bonnes gens croient que Saint Dominique pleure encore ſur les péchés de notre ſiecle, comme il pleuroit autrefois ſur ceux du ſien dans cette grotte même. C'eſt à Ségovie que l'on voit la plus belle antiquité du temps des Romains, qui ſoit dans toute l'Eſpagne; on l'appelle vulgairement *le Pont de Ségovie* : c'eſt

un acqueduc construit sous l'Empire de Trajan, pour conduire dans la ville de l'eau potable, celle de la riviere qui traverse la ville étant mauvaise & même dangereuse à boire. Cet aqueduc, qui passe d'une montagne à l'autre dans la longueur d'environ trois mille pas, est d'une prodigieuse élévation ; il est composé de deux rangs d'arcades l'un sur l'autre, au nombre de soixante-dix-sept : le rang supérieur conduit l'eau dans le fauxbourg habité par des Teinturiers, qui sont en grande quantité à Ségovie ; l'inférieur fait passer l'eau dans la ville, où elle se distribue ensuite par différens canaux. Ce merveilleux édifice est composé d'énormes pierres de taille ; ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'elles ne sont jointes par aucun mortier ni ciment ; cependant rien n'est si solide, tant la coupe de ces pierres est juste, & tant elles sont bien mises à plomb les unes sur les autres. Les bonnes gens du pays attribuent cette construction aux Géans ou à Hercule ; mais c'est une preuve de l'attachement & des bontés que Trajan avoit pour Ségovie, qu'il regardoit comme sa patrie, étant né dans le voisinage. De tout temps *Ségovie* a été renommée pour la beauté, la finesse &

l'excellence de ses laines. Au seizieme siecle, on y faisoit déjà beaucoup de draps, & ils passoient pour les plus fins & les meilleurs de l'Europe; mais depuis, les Manufactures des autres pays se sont perfectionnées, & la considération pour celle de Ségovie a fort diminué. On y fait aussi beaucoup de papier : ce sont ces deux genres de Fabriques qui rendoient Ségovie si peuplée, si active & si riche, qu'à la fin du seizieme siecle c'étoit la seule ville d'Espagne où l'on ne fût pas continuellement tourmenté & importuné par les Mendians.

Je ne dirai que quelques mots des autres villes & lieux de la vieille Castille de moindre conséquence que ceux dont je viens de parler. *Calahorra*, sur les frontieres de la Navarre, assez près des bords de l'Ebre, est une ville ancienne, très-connue du temps des Romains sous le nom de *Calagurris* : Quintilien y étoit né; c'est actuellement le Siége d'un Evêché. Quelques Auteurs mal instruits ont cru que c'étoit la patrie de Saint Dominique ; mais c'est plutôt *Calaroga*, petit bourg près de la ville d'*Osma* ou *Borgo d'Osma*, aussi Evêché dans ce même canton, autrefois *Uxama*, ville considérable du temps des Romains. *Agreda* est

située au pied des montagnes ; mais le séjour en est agréable : elle s'appeloit anciennement *Gracchuris.* Dans le dix-septieme siecle, elle est devenue fameuse par les révélations d'une Religieuse nommée Sœur *Marie d'Agreda*, qui, à l'imitation de Sainte Thérese, composa un Livre mystique qui a été très-applaudi en Espagne, & dont la traduction a été censurée en France par la Sorbonne. Pas loin de là est *Soria*, qui est bâtie sur les ruines de la fameuse *Numance*, ou au moins fort près. J'ai parlé, dans un de mes Volumes, de cette ville, & du long siége qu'elle soutint contre les Romains. *Aranda de Duero* est une assez belle ville sur le bord de ce fleuve. Il ne faut la confondre ni avec *Aranda sur l'Ebre*, dont j'ai parlé plus haut, ni avec le *Comté d'Aranda*, en Aragon, qui est une belle Terre érigée en Grandesse. A l'extrémité de la Castille, est *Avila*, ville épiscopale, bien située, dont les Manufactures de draps sont fameuses ; elle a été illustrée par la naissance de Sainte Thérese : cette Sainte étoit la cadette des trois filles d'*Alphonse Sanchés de Cepeda*, & de *Béatrix* d'*Ahumada*, également distingués par leur noblesse & par leur piété. Alphonse ayant pour ha-

bitude de lire à sa famille tous les jours quelques chapitres de la Vie des Saints, cette lecture échauffa tellement l'imagination vive de Thérese, qu'à l'âge de huit ou neuf ans, elle partit avec un de ses freres, pour aller chercher le martyre parmi les Maures ; mais on courut après ces enfans & on les ramena à leur château: la seule grace qu'on leur fit, fut de leur permettre de vivre en Hermites. Pour dissiper & distraire la petite Thérese, on lui fit lire des Romans. Cette lecture produisit une nouvelle effervescence dans sa tête & dans son cœur ; elle devint mondaine & évaporée ; on fut obligé de la mettre dans un couvent d'Augustines, d'où elle passa chez les Carmélites d'Avila, & elle y fit profession à l'âge de vingt-un ans. Le relâchement s'étoit glissé dans ce dernier couvent : bientôt elle entreprit d'y remédier, & éprouva à ce sujet beaucoup de désagrémens ; mais elle les surmonta. Elle parvint, en 1562, à réformer les Carmélites d'Avila; ensuite elle étendit son zele jusqu'aux Carmes mêmes, & enfin, en 1568, avec l'aide du Bienheureux Jean de la Croix, elle établit un couvent de Carmes Déchaussés, à quelque distance de la ville, mais toujours dans le diocese d'Avila. Lorsqu'elle mourut en

1582, après quarante-ſept ans de profeſſion & vingt-ſept de réſidence conſtante à Avila, ſa réforme étoit déjà établie dans trente monaſteres, quatoze d'hommes & ſeize de filles. Preſque auſſi-tôt après ſa mort, ſon Inſtitut fut porté en Italie, dans les Pays-Bas, en France, & juſqu'au Mexique. Les Œuvres de cette Sainte ſont admirées, principalement pour l'énergie des ſentimens, la beauté & la vivacité de l'imagination, & l'agrément du ſtyle. Elles ont été traduites en François par M. Arnaud d'Andilly. Le principal & le plus remarquable de ſes Ouvrages myſtiques eſt le *Château de l'Ame*; le caractere de Sainte Thérefe y eſt peint au naturel.

Entre Avila & Ségovie, eſt *Pedraca de la Siarra*, qu'on croit avoir été la patrie de l'Empereur Trajan : on y voit un château dans lequel furent retenus pendant quatre ans François, Dauphin de France, qui mourut avant ſon pere, & Henri, Duc d'Orléans, ſon frere, devenu enſuite Roi ſous le nom d'*Henri II*. Ils furent pendant tout ce temps en otages pour François premier, à qui l'on n'avoit accordé la liberté qu'à cette condition. Pas loin d'Avila, eſt *Mengravila*, fameux par des mines de ſel gemme très-ſingulieres :

on y defcend fous terre par deux cents degrés, d'où l'on entre dans la mine, foutenue par des colonnes d'un fel criftallin d'une groffeur extraordinaire. Je paffe fous filence plufieurs autres lieux remarquables, pour dire qu'à une lieue de Ségovie il y a une belle & grande Chartreufe, nommée *Miraflorés*, dans laquelle eft enterré le Roi de Caftille Jean II, mort en 1454. La fituation de ce monaftere eft fi agréable, que l'Empereur Charles-Quint & Philippe II, fon fils, y faifoient quelquefois des retraites & des féjours affez confidérables, pendant lefquels ils prenoient le divertiffement de la chaffe. A trois lieues de là, dans un monaftere de Bénédictins, nommé *Saint-Pierre de Cardena*, on voit la fépulture du fameux *Cid Ruy-Das*, né à *Bivar*, dans la nouvelle Caftille. Il mourut en 1098 : il eft peut-être encore plus connu en France par la Tragédie de Corneille, qui porte fon nom, que par fes exploits ; cependant fa vie, qui n'a jamais été écrite qu'en Efpagnol, mériteroit bien de l'être en François ; il feroit du moins aifé d'en faire un Roman hiftorique très-intéreffant, en ne s'écartant pas des principaux faits & en confervant le coftume du temps.

Il eſt aſſez probable qu'il fut marié avec *Chimene de Gormas*, dont le pere pouvoit être Comte de San Eſtevan de Gormas, ſitué dans la même province, à quelques lieues de Bivar, qui étoit la Seigneurie du Cid & de ſa famille. On ſait qu'il laiſſa un fils & deux filles ; mais je ne penſe pas qu'il y ait aucun Gentilhomme en Eſpagne qui puiſſe ſe vanter de deſcendre, de mâle en mâle, de ce fameux Guerrier : reſte à ſavoir ſi ſes filles ont eu des deſcendans.

La *Nouvelle Caſtille* eſt la plus intéreſſante de toutes les provinces d'Eſpagne, puiſqu'elle contient *Tolede* & *Madrid*, & pluſieurs autres villes également importantes, & qui raſſemblent nombre de choſes curieuſes & remarquables. On la diviſe en trois parties, l'*Alcaria*, *la Sierra*, & *la Manche*. Dans la premiere ſont les deux grandes villes que je viens de nommer : on ajoute pour quatrieme partie, l'*Eſtramadoure*, dont je parlerai tout de ſuite.

Il n'y a pas trois cents ans que *Madrid* n'étoit qu'un bourg appartenant aux Archevêques de Tolede ; aujourd'hui elle diſpute à cette Métropole l'honneur d'être la capitale de la Caſtille & même de toute l'Eſpagne ; cependant elle n'a jamais été

élevée aux honneurs de Cité ; & si les Cortés s'assembloient encore, elle n'y auroit probablement point de voix ; elle n'a ni murs, ni fossés, ni tours, & les montagnes qui l'environnent sont toutes ses fortifications ; cependant elle a des portes, dont une seule assez belle, que l'on appelle la porte d'Alcala. La seule riviere qui l'arrose s'appelle *Mançanarès* : elle n'est pas considérable, & paroît même à sec dans les plus grandes chaleurs de l'été ; cependant Philippe II a jugé à propos d'y faire construire un grand & beau pont, sur lequel on a souvent fait des plaisanteries très-fortes & quelquefois ingénieuses ; la plus généralement connue est, qu'il falloit vendre le pont pour acheter une riviere. Il faut convenir cependant que le Mançanarès étant un torrent plutôt qu'une riviere, il y a des momens où il est assez gros, & que la communication de Madrid avec Tolede deviendroit fort difficile si ce pont n'existoit pas ; d'ailleurs le Mançanarès coule dans un vallon assez creux, & il falloit nécessairement en joindre les deux hauteurs. La preuve que ce pont, que l'on appelle *Pont de Ségovie*, & qui a été bâti par les ordres de Philippe II en 1584, est nécessaire, c'est que,

dans le ſiecle où nous vivons, le Roi Philippe V a fait bâtir un ſecond pont dans Madrid, que l'on appelle *le Pont de Tolede*. Quoique l'eau du Mançanarès ſoit aſſez ſaine, ſi l'on étoit réduit dans Madrid aux eaux de cette riviere, on courroit riſque d'en manquer; mais il y a des fontaines publiques, diſtribuées par toute la ville, & grand nombre de Porteurs d'eau, que l'on appelle des *Aguadors*. La grandeur de Madrid date du regne de Charles-Quint: ce Monarque ayant été attaqué d'une fievre quarte obſtinée, dont il ne pouvoit ſe débarraſſer, l'air ſeul de Madrid lui procura du ſoulagement. Il prit cette ville en affection, y fit d'aſſez longs ſéjours, & fit conſtruire le palais dans lequel il retint pendant quelque temps priſonnier le Roi François premier; mais ce ne fut que Philippe II qui en fit ſa réſidence ordinaire & habituelle en 1563, & ſes ſucceſſeurs ont toujours continué depuis. La plupart des rues n'étant point fort anciennes, ſont larges, droites, & pavées, à la vérité, avec de petits cailloux aſſez durs. Les plus belles ſont *la Calle* ou rue *Maïor*, celles *de Tolede*, *d'Atocha* & *d'Alcala*. Il y a un grand nombre de belles places: la premiere de

toutes est sans contredit *la plaça Maïor*; c'est celle où se donnent les grandes fêtes & les combats de taureaux. Elle est entourée de tous côtés de très belles maisons, du moins elles ont toutes de l'apparence, & les fenêtres sont ornées de balcons, élevées de cinq étages; le premier, soutenu par des piliers qui forment des galeries sous lesquelles on peut se promener à couvert. Au seizieme siecle, aucunes de ces fenêtres n'avoient de vitres; elles n'étoient fermées que par des jalousies ou des grillages de bois: l'usage des vitrages ne s'est introduit que fort tard en Espagne, & a passé long-temps pour une grande magnificence. L'étendue & la population de Madrid ont toujours été en augmentant depuis Philippe II: à la fin du regne de ce Monarque, elle n'avoit guere que cent mille habitans; au dix-septieme siecle, on en comptoit cent cinquante mille, & les dernieres relations les portent jusqu'à trois cent mille. On dit qu'il y a jusqu'à quatre à cinq mille carrosses; du reste, il y a long-temps que l'on y compte dix-huit paroisses, soixante-six couvens des deux sexes, & plus de trente colléges, hôpitaux ou maisons de charité; en y joignant quelques cha-

pelles particulieres, cela fait environ cent trente églises de toute espece.

Le palais royal, dont nos Cosmographes du seizieme siecle font une assez longue & brillante description, n'avoit été premiérement qu'un château bâti par les Maures, & ensuite occupé quelquefois par les Rois de Castille après la conquête de Tolede. Deux de ces Rois, Henri II & Henri IV, y firent des embellissemens; enfin Charles-Quint en fit, comme je l'ai dit, un véritable palais; Philippe II l'acheva, & les Rois ses successeurs avoient encore travaillé à l'embellir, lorsqu'en 1734 ce palais fut entiérement brûlé. Cet accident ne fut pas plus tôt arivé, que le Roi Philippe V songea à le réparer. En 1737, on commença à construire un nouveau palais, qui, au bout de quelques années, a été entiérement achevé, dans un goût plus moderne & plus élégant que le premier; ainsi ce seroit inutilement que l'on chercheroit aujourd'hui dans Madrid la plus grande partie des curiosités que renfermoit ce palais, à l'exception de quelques précieux ameublemens & de quelques beaux tableaux qui ont été sauvés; d'ailleurs le nouveau palais est élevé sur le même terrein qu'occupoit l'ancien. Quel-

ques bâtimens extérieurs ont été conservés, entre autres les écuries royales, dont l'étage supérieur est occupé par des salles remplies d'anciennes armures qui ont appartenu ou à des Rois d'Espagne, ou à des personnages illustres. On y voit Charles-Quint à cheval avec l'armure dont il se servit à l'expédition de Tunis, la cuirasse qu'endossa la Reine Isabelle le jour qu'elle força la ville de Grenade à se rendre, & éteignit ainsi l'empire des Maures en Espagne; on y remarque plusieurs vieilles épées bien respectables, puisque ce sont celles de *Dom Pelage*, la fameuse *Durandal*, si redoutable sur-tout dans la main du fameux *Roland*, celle du *Cid*, & celle de *Bernard del Carpio*, autre héros Espagnol qui n'est pas moins fameux. Enfin, d'un côté, sont un grand nombre de sabres, de damas & d'armures Turques conquis à la bataille de Lepante, par Dom Juan d'Autriche; & de l'autre côté, des armes Mexicaines, Péruviennes, Sauvages, entre lesquelles sont celles du dernier Empereur du Mexique, *Montézuma*. La *Caza del Campo* est un parc dépendant du palais royal, situé sur les bords du Mançanarès, au pied du côteau sur lequel est ce palais. Il tient à

une ſuite de promenades, telles que la *Florida* & le *Prado*, qui s'étendent tout le long de la riviere des deux côtés.

Au ſeizieme ſiecle il n'étoit point encore queſtion du *Buen Retiro*, qui eſt, à proprement parler, le palais d'été du Roi à Madrid. Il eſt ſitué à l'autre extrémité de la ville, vers la porte d'Alcala. Il n'a été bâti que ſous le regne de Philippe IV, par le fameux Comte Duc d'Olivarès, par conſéquent au milieu du dix-ſeptieme ſiecle : quoiqu'il ſoit beaucoup plus remarquable par ſes jardins que par ſes bâtimens, cependant il y a des détails que l'on peut admirer dans les appartemens intérieurs de ce palais ; mais ce ſeroit ſortir de mon ſujet que de m'y arrêter.

Les Curieux en tableaux, ceux qui aiment les beaux morceaux de ſculpture, & même quelquefois les Amateurs d'architecture trouvent à ſe ſatisfaire dans les égliſes de Madrid. Le plus grand nombre a été bâti au ſeizieme ſiecle, & quelques-unes depuis. Il en eſt de même des hôtels & maiſons des grands Seigneurs ; preſque toutes ſont poſtérieures au temps où écrivoient les Coſmographes que j'extrais : il n'y a rien de plus ancien que

l'église & la dévotion de *Notre-Dame d'Atocha* (c'est-à-dire du Buisson); elle est à un quart de lieue hors de la ville, & tient à un grand couvent de Dominicains réformés, qui menent une vie fort austere & ne sortent jamais de leur maison. La chapelle dans laquelle est l'image miraculeuse de la Sainte-Vierge, est sombre, mais chargée d'ornemens & remplie de lampes & de candelabres d'or & d'argent. On voit dans le trésor une grande quantité d'habillemens riches & somptueux dont on revêtit en différens temps la statue; l'usage constant est qu'on lui mette à la main un chapelet dont les grains sont des diamans ou des pierres précieuses.

A deux lieues de Madrid est une autre maison de campagne des Rois d'Espagne, que l'on appelle le *Pardo*, commencée par Charles-Quint, finie par Philippe II, & que les Rois d'Espagne, jusques à nos jours, ont assez souvent habitée. Cependant ce lieu n'a rien de bien remarquable. A cinq lieues plus loin est l'*Escurial*, chef-d'œuvre de la magnificence extrême, mais mal entendue, à beaucoup d'égards, de Philippe II. Tout le monde sait qu'il fit bâtir cet édifice en exécution d'un vœu qu'il avoit fait en 1557, lors de la victoire

que

que son armée remporta à Saint Quentin contre les François. Le vœu étoit double. Philippe avoit promis, 1°. que pendant tout le reste de son regne & de sa vie, il n'iroit plus à la guerre : 2°. qu'il feroit bâtir en l'honneur de Saint Laurent, patron du jour où se gagna cette bataille, un monastere si superbe, que jamais il n'y en auroit eu un pareil. Il tint exactement parole, non seulement sur le premier article qui ne lui couta rien, mais même sur le second, auquel il employa des sommes immenses ; ce qui justifia le propos que l'on attribue à un Ambassadeur de France. On affectoit de lui montrer l'Escurial avec emphase, en lui répétant sans cesse que c'étoit un monument élevé à l'occasion d'une bataille gagnée contre les François. *Il falloit*, répondit-il, *que le Roi qui fit un pareil vœu eût grand peur*. On a affecté de donner à la totalité du bâtiment de l'Escurial, la forme d'un gril, qui, comme on sait, est l'instrument du martyre de Saint Laurent ; à cette attention ridicule près, tout y est très-magnifique. Au haut du premier & principal portail, est la statue colossale de Saint Laurent, qui a quarante-cinq pieds de haut, & sur celui de l'église dans la

premiere cour ſix autres ſtatues de dix-ſept pieds. chacune. Il y a dans l'égliſe quarante chapelles & quarante-huit autels. Le grand autel eſt orné de marbres & de bronzes de la plus grande magnificence. Le tabernacle, entre autres, eſt d'une richeſſe incroyable. Les ſtalles ſont très-belles; on en remarque une dans laquelle Philippe II ſe plaçoit modeſtement, lorſqu'il vouloit aſſiſter à l'Office, avec les Religieux Jéronimites. Il y a dans l'égliſe huit orgues; les tuyaux de la plus grande ſont d'argent. Aux deux côtés du grand autel ſont deux tombeaux ou cénotaphes, avec les ſtatues à genoux de l'Empereur Charles-Quint & de Philippe II ſon fils; mais ce n'eſt pas là qu'ils ſont enterrés; c'eſt dans une chapelle ſouterraine de la plus grande richeſſe, que l'on appelle le *Panthéon*; il n'a été fini que ſous le regne de Philippe IV; & depuis cette époque, les Rois & les Reines y ont été tous enterrés (1): on y a même rapporté les cer-

(1) Juſqu'à Philippe V incluſivement; mais le Roi Ferdinand VI, mort en 1759, & la Reine ſon épouſe, morte un an avant lui, ſont enterrés dans l'égliſe du couvent des Dames de la Viſitation Sainte-Marie de Madrid, qu'ils ont fondé.

cueils de Charles-Quint, de Philippe II & de Philippe III, de l'Impératrice & de plusieurs Reines, femmes, filles ou sœurs de ces Monarques. Rien n'égale la richesse de ce Panthéon, où les plus beaux marbres, la plupart tirés cependant des montagnes d'Espagne, le porphyre, le jaspe, les agathes, les pierres fines de toutes couleurs, & même les pierres précieuses brillent de toutes parts. Les ornemens de bronze & les dorures n'y sont point épargnés; la magnificence du couvent répond à celle de l'église. Les Moines qui l'occupent s'appellent *Jéronimites* ou *Hermites de S. Jérôme*. Leur Ordre, établi en Espagne au quatorzieme siecle, n'est point connu en France : ils n'y ont aucune maison; ceux d'Italie forment des congrégations différentes, & n'ont pas tout-à-fait les mêmes constitutions. Tout ce qu'ils ont de commun avec Saint Jérôme, c'est qu'ils prétendent avoir tiré leurs constitutions des Ecrits de ce Saint Pere, comme les Augustins ont tiré les leurs de ceux du Saint dont ils portent le nom. La maison chef-d'Ordre des Jéronimites d'Espagne & de Portugal, est à *Lupiana*, dans le diocese de Tolede, & le Prieur de ce lieu est toujours Général de l'Ordre; mais

certainement la plus ſuberbe & la plus conſidérable de leurs maiſons eſt celle de l'Eſcurial, dans laquelle il y a toujours deux cents Moines, indépendamment du collége. Leurs plus beaux couvens ſont, enſuite ceux de *Sainte Marie de Guadeloupe*, dans l'Eſtramadoure, & de *Saint Juſt* en Andalouſie. Le grand cloître de l'Eſcurial eſt, après l'égliſe, le plus beau morceau d'architecture de ce lieu. Le centre en eſt occupé par un très-beau jardin, décoré d'une belle fontaine. Les quatre côtés ſont pavés de marbre blanc & noir, & les colonnes qui ſoutiennent les portiques ſont auſſi de marbre ; les murailles ſont couvertes de morceaux de peinture & de ſculpture du plus grand prix. Les dortoirs ſe trouvent au premier étage & incruſtés de marbre blanc & noir; la ſalle du Chapitre, le réfectoire, le grand eſcalier ſont également ornés de peintures à freſque & à l'huile, dont quelques-unes de la main d'un fameux Artiſte Eſpagnol, appelé *Jean Fernandez Navarette*, qu'on a ſurnommé l'*Appelles de l'Eſpagne*, & que quelques-uns mettent au deſſus du Titien; il eſt plus connu ſous le nom *del Mudo*, parce qu'effectivement il étoit ſourd & muet de naiſſance : il mourut en 1580, & ne ſortit jamais de l'Eſpagne. Doué d'un ta-

lent parfait pour l'imitation, il rendoit avec une extrême vérité tout ce que la seule vue pouvoit lui faire comprendre. La sacristie, qui est entre le cloître & l'église, renferme des vases sacrés, des paremens d'autel & des ornemens d'une richesse presque inconcevable : on y conserve deux cent seize Livres d'église manuscrits, dont quelques-uns sont des chef-d'œuvres d'exécution, & ont été payés des sommes considérables, & les valent. On juge bien que les reliques sont en grand nombre dans ce trésor, & qu'on n'a rien épargné pour en rassembler des plus précieuses. Je n'en indiquerai que quelques-unes, d'après la grande description de l'Escurial, écrite en Espagnol. On y voit un poil de la barbe de Notre-Seigneur, conservé dans un magnifique reliquaire au milieu de deux morceaux de la vraie Croix ; treize épines de la Sainte Couronne ; un morceau de la Creche où est né l'Enfant Jésus, & un de la colonne où Jésus-Christ fut attaché pour être fustigé ; un cheveu de la Sainte Vierge ; quelques lambeaux de sa robe ; le corps d'un des SS. Innocens ; la jambe & un os de l'épaule de Saint Laurent.

Philippe II a eu l'attention & la modestie de faire la partie de l'Escurial qui

contient ſon palais royal, moins magnifique & moins brillante que l'égliſe & les bâtimens du monaſtere : cependant les appartemens royaux offrent de très-vaſtes pieces, fort ornées, qui renferment quinze ou ſeize cents tableaux, tous des plus grands Maîtres : mais ce qui mérite le plus d'attention, eſt la bibliotheque, ou plutôt les bibliotheques, car il y en a deux, dont une ſeule eſt ouverte au Public; la ſalle en eſt très-ornée; mais ce n'eſt pas dans celle-là que ſont les manuſcrits & les Livres les plus précieux; on les conſerve dans une autre ſalle, dont malheureuſement la plus grande partie fut brûlée en 1671 : il y avoit alors juſqu'à quinze mille manuſcrits, preſque tous raſſemblés par Philippe II : la plupart étoient Arabes; on en a ſauvé quelques-uns, & on en a acquis d'autres, de ſorte qu'on croit qu'actuellement les manuſcrits ſont au nombre de vingt-un à vingt-deux mille, dont dix-huit cents Arabes; la plupart ont été apportés en Eſpagne, des Etats de Fez & de Maroc. On y montre un Traité de Saint Auguſtin, écrit de la main de ce Pere de l'Egliſe; quelques Ouvrages de Sainte Thérèſe, auſſi originaux. Les jardins de l'Eſcurial ſont vaſtes & très-beaux, quoi-

qu'irréguliers, & le parc renferme quantité de bêtes fauves.

A fept lieues de l'Efcurial, en s'enfonçant dans les montagnes, on trouve *la Grange*, bâtie dans le village de *Saint Ildefonfe*. Cette maifon de plaifance doit fon exiftence au Roi Philippe V, par conféquent il n'en peut pas être queftion dans les Livres du feizieme fiecle. En retournant à Madrid & prenant le chemin de Tolede, on rencontre à fept lieues le château d'*Aranjués*, commencé par Philippe II, mais augmenté & fort embelli par fes fucceffeurs; il eft bâti dans un lieu charmant fur les bords du Tage, qui en cet endroit n'eft pas encore fort confidérable. Nous connoiffons plufieurs defcriptions de ce château, mais elles font toutes plus modernes que le feizieme fiecle; les Auteurs de ce temps le nomment à peine; &, ne voulant parler que d'après eux, je n'ofe m'étendre fur cet article.

La fameufe *Tolede* eft fituée fur le bord du *Tage*, & en eft à moitié entourée; ce fleuve y coule au milieu des montagnes & des rochers fur lefquels la ville même eft bâtie. Du côté de la terre, elle eft enceinte d'une vieille muraille flanquée de

cent cinquante tours. On prétend que cette muraille eſt l'ouvrage de *Bamba*, un des premiers Rois Goths de l'Eſpagne, qui vivoit au ſeptieme ſiecle. Les rues ſont étroites & montueuſes ; cependant il y a beaucoup de belles maiſons, & un grand nombre de magnifiques édifices tant eccléſiaſtiques que civils. On y compte dix-ſept places publiques, dont la plus grande eſt au pied du château royal, que l'on appelle l'*Alcaçar* (d'un nom retenu des Maures); il eſt fondé ſur le ſommet du roc. L'architecture de ce château eſt en partie gothique & moreſque, & en partie moderne, dans le goût Italien; il eſt aſſez vaſte pour que le Roi puiſſe y loger avec une Cour nombreuſe. Il y a dans la ville quelques manufactures d'étoffes de ſoie & de draps, & une fabrique de lames d'épée & de poignards qui paſſent pour excellens (1). Les atteliers des ouvriers, Foulons, Teinturiers & Fourbiſſeurs, ſont au bord du Tage. La cathédrale ou primatiale eſt très-grande, mais d'une architecture fort an-

(1) On lit ſur toutes les lames d'épée de Tolede une maxime en Eſpagnol, qui eſt vraiment admirable ; en voici la traduction : *Ne me tire point ſans raiſon ; ne me remets pas ſans honneur.*

cienne, qu'on peut nommer à juste titre gothique, puisque c'est l'ouvrage des Goths mêmes. Elle fut édifiée en 587, tomba en 714, avec la ville, sous la domination des Maures, & en fut tirée, en 1090, par le Roi Alphonse VI. Ce Monarque y est enterré. Il y a beaucoup de richesses dans l'intérieur de l'église, au maître-autel & dans la chapelle de Notre-Dame. On voit dans la sacristie les plus précieux ornemens ; on y montre entre autres un reliquaire d'or, donné par le Roi Saint Louis, avec une Bible manuscrite, que l'on croit généralement en Espagne avoir été écrite de la main de Saint Luc, & dont, à cause de cela, le Chapitre de Tolede a refusé, à ce que l'on prétend, des sommes immenses. C'est dans une chapelle particuliere que l'on célebre l'Office suivant le Rit *Mosarabe*; les curieux de Livres rares, & ceux qui se piquent d'érudition ecclésiastique, savent ce que ce mot veut dire ; je l'apprendrois ici aux autres, si je ne l'avois déjà expliqué dans un de mes Volumes précédens, en parlant de l'état de l'Espagne avant le quinzieme siecle.

L'Archevêché de Tolede est le plus riche bénéfice de l'Espagne & peut-être du

Monde Catholique, en en exceptant ceux auxquels ſont attachées des Terres en ſouveraineté. Il a lui ſeul trois cent cinquante mille écus de revenu ; le Chapitre de ſa cathédrale quatre cent mille, & la Fabrique de l'égliſe cent mille écus de rente : auſſi les Bénéficiers repréſentent-ils dans la ville comme les plus grands Seigneurs du pays. Il y a d'ailleurs dans Tolede trente-huit couvens, dont le plus grand & le plus beau eſt celui de Saint François, fondé à la fin du quinzieme ſiecle par Ferdinand & Iſabelle. C'eſt là que le Cardinal Ximenès avoit fait ſon noviciat & ſa profeſſion, au moyen de quoi il s'eſt plu à perfectionner l'ouvrage de ſes Maîtres. L'égliſe eſt très-vaſte, & contenoit, au ſeizieme ſiecle, une ſingularité remarquable ; c'eſt qu'au milieu de la grande quantité de colonnes dont elle eſt remplie, on y voyoit une multitude de caiſſes remplies d'orangers, de grenadiers, de jaſmins & de mirthes fort élevés, qui formoient de belles allées de tous les côtés de l'égliſe ; ce qui faiſoit un effet charmant & répandoit une odeur agréable. De plus, on avoit ménagé, à la porte du chœur & de chaque chapelle, de grandes volieres remplies d'oiſeaux de toute eſpece, dont le chant ſe

mêloit à celui des Prêtres & du peuple, & au ſon des orgues & des autres inſtrumens de muſique. Il y a d'ailleurs dans Tolede dix-ſept paroiſſes, & un grand nombre d'hôpitaux, dont le plus grand & le plus beau eſt celui des *Los Nignos*, ou *des Enfans Trouvés*; c'eſt le premier de cette eſpece qui ait été établi en Eſpagne; depuis, ils s'y ſont beaucoup multipliés. On ſait qu'on accorde en Eſpagne de grands avantages à ceux qui ſont élevés dans ces Maiſons; & s'ils ne veulent point embraſſer de profeſſion mécanique, mais prendre le parti des armes, on leur donne pour cela toutes ſortes de facilités. On les traite en Gentilshommes; on leur accorde le *Dom*; on prétend même qu'on les reçoit ſans difficulté dans les Ordres de Chevalerie d'Eſpagne; la raiſon que les Eſpagnols en donnent, c'eſt que la naiſſance de ces enfans étant incertaine, il y a apparence que ceux qui ont les inclinations nobles, ont eu pour peres des gens de bonne Maiſon, & qu'après tout il vaut encore mieux traiter en Gentilhomme le fils d'un roturier, que de mettre au nombre des roturiers le fils d'un homme de qualité.

Tolede diſpute à la ville de Burgos

l'honneur d'être la capitale de la Castille. Cette question de prééminence a occasionné de grandes disputes dans le temps que les Rois de Castille assembloient *las Cortés*. Un jour le Roi Alphonse XI se trouva fort embarrassé à ce sujet; mais il prit le parti d'éluder la difficulté. *Je suis bien sûr*, dit-il tout haut, *que ma fidelle ville de Tolede pense comme moi, & que tout ce que je propose lui est agréable; je ne lui demanderai point son avis, que celle de Burgos parle la premiere.* Cette formule réussit si bien & parut si ingénieuse, que les autres Rois l'ont toujours employée tant qu'ils ont assemblé *las Cortés*.

Au seizieme siecle, on voyoit encore à Tolede quelques restes d'antiquités Romaines, & même les ruines d'un amphithéatre.

Pour dire quelque chose des villes de la vieille Castille qui sont de moindre conséquence que Madrid & Tolede, il faut remonter jusqu'aux frontieres de ce royaume. Il y a entre elles & Madrid plusieurs terres considérables, & des cantons entiers très-fertiles, qui appartiennent aux Ducs de l'Infantado. Sur le bord de la riviere de Henarés est la ville d'*Alcala de Henarés*, fameuse par son Université, qui est, sans

contredit, la ſeconde de l'Eſpagne, & d'autant plus fréquentée qu'elle n'eſt qu'à quelques lieues de Madrid. La ville appartient aux Archevêques de Tolede, & l'Univerſité doit ſa fondation au Cardinal Ximenès : les exercices y furent ouverts avec cérémonie en 1508. Elle eſt richement rentée; les Profeſſeurs ſont bien payés, & il y a des Canonicats affectés pour retraite & récompenſe à ceux qui ont vieilli dans leur état. Ximenès, ſaiſiſſant le moment où la Reine Jeanne accoucha dans cette ville d'un ſecond fils, qui fut depuis l'Empereur Ferdinand, obtint que la ville fût exempte de tout impôt, & y fit d'ailleurs fonder un bel hôpital pour les vieilles femmes malades & infirmes, & un monaſtere dans lequel on éleve une certaine quantité de jeunes Demoiſelles de qualité, orphelines. Cet établiſſement reſſemble de tout point à celui de Saint Cyr, auquel il paroît avoir ſervi de modele. Le grand collége d'Alcala eſt magnifique; le couvent des Cordeliers eſt compris dans ſon enceinte, & l'égliſe ſert de chapelle au collége. C'eſt dans cette égliſe qu'eſt enterré le Cardinal Ximenès; ſon épitaphe, en ſix vers latins, eſt très-remarquable. On y dit qu'il joignit la pourpre au froc; le

casque guerrier au capuchon, & le diadême royal à la tonsure monacale. Les Professeurs sont indifféremment choisis parmi les Séculiers & les Moines. Ils enseignent, comme à Salamanque, les Langues savantes, la Théologie, la Philosophie, & la Jurisprudence. A ce collége est joint une belle Imprimerie & une grande bibliotheque; c'est dans la premiere que fut imprimée la fameuse Polyglotte du Cardinal Ximenès, appelée la *Bible de Complute* (*Complutum* étoit le nom que portoit *Alcala de Henarés*, du temps des Romains). Cette Bible s'appelle *Polyglotte*, parce qu'elle est en plusieurs Langues; savoir, Hébreu, Caldéen, Grec & Latin. L'exécution en est très-belle, & n'a pu être faite qu'à grands frais, sur-tout dans un temps où l'Imprimerie étoit encore une invention fort moderne. Ximenès fit fondre des caracteres exprès, & fabriquer du papier le plus beau que l'on eût vu jusqu'alors. Ce Cardinal joignit aussi à son Université une bibliotheque dans laquelle on voyoit une grande quantité de Manuscrits Arabes, rapportés de la ville d'*Oran* en Afrique, qu'il avoit assiégée à ses frais, & conquise pour les Rois d'Espagne. On y voyoit aussi des idoles, faites les unes d'os

de poiſſons, d'autres de différens métaux qu'un Cordelier nommé *Jean Ruys* avoit apportés de l'Amérique au Cardinal, comme des preuves de la converſion à laquelle il avoit forcé les habitans du Nouveau Monde.

En remontant le *Henarés* (1), on trouve *Guadalajara*, & plus haut *Brihuega*, dont le château étoit une maiſon de plaiſance des Rois Maures de Tolede; enfin *Siguença*, ville épiſcopale, que nos anciens Coſmographes ont cru mal à propos être l'ancienne *Sagunte*. Dans tout le reſte de l'*Algaria*, ſont les plus belles Terres de la Caſtille, toutes érigées en Duchés, telles que *Medina-Cæli*, *Arcos*, *Uzeda*, *Eſcalone* & *Maqueda*.

Par delà Tolede & le Tage, commence la *Sierra*, ou partie montagneuſe de la Nouvelle Caſtille, dans laquelle eſt *Cuença*, ville épiſcopale, autrefois *Conca*, demeure de Peuples barbares détruits par les Romains. La ſituation de *Cuença* eſt ſinguliere & fort pittoreſque : on voit tout auprès un pont d'une conſtruction très-hardie ; c'eſt un ouvrage des Romains

(1) Ce mot veut dire *tas de foin*, & a été donné à cette riviere, parce que ſes bords ſont fertiles en pâturages.

qui joint deux montagnes l'une à l'autre.

*La Manche* est la partie méridionale de la Nouvelle Castille : peut-être ne seroit-elle pas connue hors de l'Espagne, si le Roman de Dom Quichotte ne l'étoit pas autant qu'il l'est ; mais on oublie tous les autres lieux, d'ailleurs médiocrement intéressans, qu'elle contient, pour chercher le village de *Quistamar* & la petite Gentilhommiere de *Quixada*, qui sont sur le chemin de Tolede à Valence : c'est là que Cervantes a placé la patrie & le château de son Héros. A une lieue delà est le *Toboso*. Le pays, dans cette partie, est plat & assez agréable ; c'est tout ce que je dirai de relatif à Dom Quichotte & à son Auteur, d'autant plus que ceux du seizieme siecle ne s'arrêtent pas tant sur cet article que l'on feroit à présent, parce que ce Roman étoit à peine connu en France, quoiqu'il eût déjà paru en Espagne. Michel Cervantes n'est mort qu'en 1616, mais assez vieux. C'est dans la Manche que *la Guadiana* prend sa source ; elle traverse ensuite toute l'*Estramadoure* : il y a cette singularité dans le commencement de son cours, qu'elle s'enfonce plusieurs fois sous terre, passe entre des rochers, & même, dans certains momens, est couverte par des pâturages,

pâturages, dans lesquels on peut faire paître des moutons ; ce qui a donné lieu à un vieux propos vulgaire, qui dit qu'en Espagne il y a un pont où deux mille moutons peuvent paître.

Passons à l'Estramadoure. En suivant le cours de la Guadiana, on trouve *Calatrava*, ville fameuse, qui a donné son nom à un des Ordres d'Espagne, fondé dès l'an 1163 ; cependant ce n'est pas dans Calatrava même qu'est la principale maison de l'Ordre, mais à quelques lieues de là, dans un vaste vallon très-fertile, que l'on appelle *Campo di Calatrava* ; il s'étend jusqu'aux dernieres montagnes qui séparent l'Estramadoure de l'Andalousie. Sur la même riviere de la Guadiana, on trouve *Ciudad-Réal*, place assez forte, qui n'a d'ailleurs rien de particulier. Suivant toujours cette riviere, on arrive à *Mérida*, qui, du temps des Romains, s'appeloit *Emerita-Augusta* : on y voit encore de beaux restes d'antiquités, des aqueducs, des inscriptions, des médailles, frappées en l'honneur d'Auguste & de Vespasien. Plus-loin est le château de *Montijo*, appartenant aux *Porto-Carrero*, & enfin *Badajos*, place forte & importante, frontiere du Portugal ; elle est aussi an-

cienne, & s'appeloit en Latin *Pax Augusti*, Paix d'Auguste, dont on a fait *Badajos*.

Entre la Guadiana & le Tage*, est *Truxillo*, & sur le Tage même *Alcantara*, ville qui a donné son nom à un Ordre Militaire, fondé au treizieme siecle, ou plutôt tiré de celui de *Calatrava*. *Alcantara* est une ville ancienne; on y trouve des inscriptions du temps des Empereurs Nerva & Trajan. Pas loin de là est *Coria*, ville épiscopale, où l'on remarque un beau pont antique sans riviere, & une riviere sans pont; c'est qu'elle a changé de lit depuis plusieurs siecles: elle se nomme le *Xeres*. Un peu plus haut, sur ses bords, est *Placentia*, ville ancienne & épiscopale, dans le plus beau pays du Monde; c'est la patrie de *Pizarro*, Conquérant du Pérou. Les montagnes qui séparent l'Estramadoure de la vraie Castille, s'appellent la *Sierra de Guadaloupe*, *Aquæ Lupiæ*. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces montagnes & dans la ville de ce nom, sont la dévotion & le couvent des *Jeronimites de Notre-Dame de Guadaloupe*, dont l'image miraculeuse a été trouvée, il y a quatre ou cinq cents ans, dans un tombeau de marbre, où elle avoit été cachée pendant six siecles, depuis l'invasion des

Maures. On y vient en pélerinage de tous les côtés de l'Eſpagne; & on peut remarquer en paſſant, que la *Guadeloupe*, une des Iſles Antilles qui appartient à préſent à la France, tire ſon nom de cette dévotion, parce que les Eſpagnols, qui la découvrirent, la dédierent à cette Notre-Dame miraculeuſe, à laquelle ils avoient une particuliere confiance.

Retournons à l'autre extrémité de l'Eſpagne, pour parler de deux provinces intérieures & méditerranées qui nous reſtent à examiner. Elles ont toutes deux titre de royaume, l'une porte celui de *Navarre*, l'autre celui d'*Aragon*. La *Navarre-Eſpagnole* n'a que trente-deux lieues de long ſur vingt-huit de large. Il n'y avoit, à la fin du ſeizieme ſiecle, que quatre villes avec titre de Cité. L'on ſait que la capitale de tout le royaume eſt *Pampelune*, ſituée au pied des Pyrénées, dans une plaine aſſez agréable; elle n'eſt commandée d'aucuns côtés; de bonnes murailles l'entourent, & elle eſt défendue par deux châteaux; par conſéquent elle auroit dû, au ſeizieme ſiecle, ſe trouver capable de quelque réſiſtance. Cependant elle en fit très-peu en 1512, lorſque le Duc d'Albe s'en empara pour le Roi Ferdinand

d'Aragon ; le Maréchal de Foix la reprit en 1521, & la perdit cette même année : depuis ce temps, elle a toujours resté sous la domination de l'Espagne. Philippe II a converti l'un des deux châteaux en une forte cidatelle qui l'a mis à couvert de l'invasion des François pendant tout le temps que ceux-ci ont pensé à faire valoir les droits légitimes de leurs Rois sur la Navarre. A présent encore la citadelle est bien entretenue ; on y tient une garnison, & Pampelune est la résidence du Vice-Roi ou Capitaine Général de la Navarre. Les remparts, les glacis & les environs de la citadelle forment des promenades agréables ; d'ailleurs la ville est assez grande ; il y a quelques rues droites & bien bâties, & au centre une belle place où l'on fait souvent des courses de taureaux. Ce genre de spectacle, si agréable aux Espagnols, est d'autant plus en usage dans cette province, que les jeunes taureaux Navarrins sont les plus vigoureux & les plus lestes de toute l'Espagne. L'Evêché de Pampelune est étendu & assez riche ; il n'y a dans tout le royaume que celui-là & celui d'*Estella*, dont je parlerai dans un moment. On prétend que la Navarre reçut la lumiere de l'Evangile par Saint Saturnin,

Disciple de Saint Pierre, que les Asturies, la Biscaye & tout l'ancien pays des Cantabres reconnoissent aussi pour leur Apôtre. Ce fut lui qui établit Saint Firmin pour premier Evêque de Pampelune. On y voit quelques antiquités qui donnent lieu de croire que cette ville a été bâtie par *Pompée* après la défaite de *Sertorius*, & qu'il l'appela *Pompeiopolis*. On prétend même qu'on trouve dans les vallons de la Navarre des trophées en l'honneur de ce grand Général, avec des inscriptions qui marquent qu'il avoit soumis huit cent quarante-six villes depuis les Alpes jusqu'à l'extrémité de l'Espagne. *Estella* est une jolie ville épiscopale, sur une petite riviere qui se jette dans l'Ebre; d'ailleurs elle n'a rien de remarquable. *Sanguesa* est située sur la riviere de l'*Aragon*. C'est la troisieme ville de la Navarre; son district est fort étendu. A une lieue de là, est le bourg de *Xavier*, fameux pour avoir donné la naissance à un des plus grands Saints qu'ait produit la fameuse Compagnie de Jésus, *Saint François Xavier*, qui fut surnommé l'*Apôtre des Indes*. *Tafalla* est une petite ville avec un château ou maison de plaisance des Rois de Navarre, bâtie au quinzieme siecle. On y avoit établi une Uni-

versité, ou du moins un collége, dans lequel on dit que toute la jeunesse Navarroise faisoit ses études. Sur les bords de l'Ebre, par conséquent sur les confins de la Castille, se trouve *Viana.* Les fils aînés des Rois de Navarre prenoient autrefois le titre de Princes de ce lieu, quoique ce ne fût qu'un bourg. Vers l'embouchure de la riviere d'*Aragon*, dans l'*Ebre*, est le canton de *Peralte*, fameux par ses vins, dont on boit même quelquefois en France. Il y a un district de la Navarre qui s'étend par delà l'Ebre ; la capitale est *Tudelle.* En se reportant à l'autre extrémité de la Navarre Espagnole, pour entrer dans la Navarre Françoise, le chemin le plus ordinaire est de traverser la vallée de *Roncevaux*, fameuse par la défaite de l'armée de *Charlemagne*, & par la mort de *Roland.* On a bâti sur ce champ de bataille un monastere qui est aujourd'hui un Prieuré & un Chapitre de Chanoines Réguliers de l'Ordre de Saint-Augustin : on voit dans leur église une image miraculeuse de la Sainte Vierge, & l'on y montre aux étrangers la massue de Roland ; on leur propose de la soulever, & il n'y en a aucun qui n'admire alors la force surprenante de cet ancien Paladin. On ose même y présenter

aux Voyageurs, comme un objet de curiosité, les gants & les pantoufles du prétendu Archevêque *Turpin*; mais après tout on n'oblige personne à croire l'authenticité de ces especes de reliques. On trouve au reste dans les montagnes de Navarre beaucoup de mines de fer, de plomb, de cuivre, d'argent, & l'on prétend même qu'il y en a d'or.

Passons en *Aragon*. J'ai fait, dans un de mes Volumes précédens, l'Histoire abrégée de ce royaume & de ses Monarques jusques au commencement du seizieme siecle. Il fut alors absolument réuni à la Castille, par le mariage de Ferdinand & d'Isabelle, dont la fille unique, Jeanne, hérita de ces deux royaumes, y compris la Navarre conquise par son pere. L'Aragon a environ quatre-vingts lieues de long & cinquante dans sa plus grande largeur, sans y comprendre la Catalogne & la Navarre. Il est arrosé par le grand fleuve de l'*Ebre* & par cinq ou six autres petites rivieres; cependant en général il est sec & stérile. On y compte jusqu'à soixante-dix villes, mais il n'y en a que sept qu'on regarde comme Cités. *Saragosse* est la capitale; elle s'appeloit, du temps des Romains, *Cæsarea Augusta*: on y trouve

encore des médailles dans lesquelles elle est ainsi nommée. Cette ville est grande & belle; les rues en sont longues, larges & bien pavées; les maisons propres & construites de briques ou de pierres. On y entre par quatre portes qui répondent, disent nos vieux Auteurs, aux quatre parties du Monde. Elle est située sur la riviere de l'Ebre, que l'on traverse sur un beau pont de pierres; elle est entourée de murailles flanquées de vieilles tours; à l'extrémité est un ancien château bâti par les Maures, que l'on appelle encore, comme de leur temps, *Aljapheria*. Les Rois d'Aragon demeurerent dans ce château aussi-tôt après qu'ils eurent conquis la ville; par la suite on y plaça le Tribunal de l'Inquisition & ses prisons. Enfin, postérieurement au seizieme siecle, on en a augmenté les fortifications, & on en a fait une citadelle pour tenir la ville en bride. L'Université de Saragosse est fameuse & aussi fréquentée pour l'Aragon, que celles de Salamanque & d'Alcala pour la Castille. L'Hôtel-de-Ville est un grand & bel édifice; mais moins magnifique que ce que l'on appelle *la Maison de la Députation*. C'est un palais vaste & vraiment royal, au milieu duquel est une belle cour carrée, entou-

rée de portiques. C'étoit dans les salles de ce palais que s'assembloient les Etats Généraux d'Aragon, & que le grand Officier de la Couronne, que l'on appeloit le *Justicier d'Aragon*, tenoit son Tribunal, redoutable pour les Rois mêmes. Mais depuis le seizieme siecle, les choses ont bien changé à cet égard ; non seulement les Etats ne s'assemblent plus, mais la place de Grand Justicier & son Tribunal sont supprimés. Le Conseil suprême d'Aragon n'existe plus, & est changé en une audience royale, de laquelle on appelle dans de certains cas au Conseil royal de Madrid. La police s'exerce encore dans la ville par des Magistrats Municipaux que l'on appelle *Jurados*. Ils sont au nombre de cinq, qui s'élisent de deux ans en deux ans. Le premier s'appelle *Jurado en Cap* ; il reçoit d'assez grands honneurs pendant le temps de sa Magistrature. Il marche toujours en robe de cérémonie, précédé d'Huissiers ou Massiers, que l'on appelle *Andadores*. Il a soin que rien ne manque dans les marchés de la ville, qui effectivement sont toujours bien fournis de pain, de vin, de viande, de volaille & de gibier. On trouve dans Saragosse un grand nombre de bons Bourgeois & de riches Marchands, & tout au-

tour de la ville beaucoup de jolies maisons de campagne ou bastides, que les Aragonois appellent *pobleados* ou *peuplades.* Dans la ville même il y a de belles promenades, telles que le quai le long de l'Ebre, & deux grandes & belles rues, celle du Cours, & *la calle Santa*, la rue Sainte, ainsi nommée de l'église cathédrale, qui porte cette belle épithete, parce qu'elle contient les corps d'un grand nombre de Chrétiens qui furent martyrisés à Saragosse lors des persécutions sous les Empereurs Romains & Païens. Cette cathédrale est d'une architecture gothique assez bizarre; mais elle est très-ornée en dedans de marbres de différentes especes. Attenant, on trouve une chapelle souterraine, renommée dans toute l'Espagne par les miracles qui s'y operent & par les immenses richesses qu'elle renferme: on l'appelle *Nuestra Sennora del Pilar*, *Notre-Dame du Pilier*, parce que la statue de la Sainte-Vierge, que l'on révere, est placée sur un pilier de marbre. Les ornemens de la statue & de la chapelle sont en si grande quantité, que l'on perdroit trop de temps à les décrire. Je ne m'arrêterai pas davantage sur l'hôpital dédié à *Notre-Dame des Graces*, ni sur les couvens, qui sont fort

nombreux dans cette ville, & parmi lesquels il y en a quelques-uns de beaux.

Les villes du second ordre que contient l'Aragon, ne sont pas, à beaucoup près, aussi belles & aussi importantes que celles de la Castille. Je vais les parcourir très-légérement. *Balbastro* est épiscopale, & au confluent de deux petites rivieres qui rendent son territoire très-fertile : à peu de distance de là est *Monçon*, bourg agréable; les Etats Généraux d'Aragon s'y assembloient autrefois. La derniere & la plus grande occasion dans laquelle ils y furent réunis avec ceux de Catalogne & de Valence, fut en 1595, pour la reconnoissance du Roi Philippe III, qui succéda à son pere Philippe II. *Benabarry* est la capitale du Comté de *Ribagorça*, qui a formé autrefois un petit royaume, ou plutôt a donné naissance au royaume d'Aragon. Son district s'étend sur trois cent cinquante bourgades ou villages. Le Comté de *Venasque* est à son extrémité du côté de la France, & il est frontiere du diocese & Comté de Comminges dans ce royaume; mais les chemins pour passer de l'un à l'autre, sont extrêmement difficiles & pour ainsi dire impraticables. En s'approchant de Saragosse on trouve la prin-

cipauté de *Sobrarva*, dont la capitale s'appelle *Ainſa. Hueſca* eſt une ville épiſcopale connue ſous le nom d'*Oſca* dès le temps de Sertorius. Cette ville eſt d'ailleurs illuſtre pour avoir été la patrie de *Saint Laurent*, Martyr. En s'enfonçant dans les montagnes, on trouve *Jaca*, ville auſſi très-ancienne ; elle étoit le chef-lieu d'un Peuple ſauvage & barbare que combattirent les Romains. La *Jaca* moderne eſt une place très bien fortifiée par l'Art & par la Nature. Les Rois d'Eſpagne y tenoient au ſeizieme ſiecle une nombreuſe garniſon. Le canton des environs s'appelle particuliérement *Comté d'Aragon* ; il eſt coupé par un grand nombre de vallons, & de ce que l'on appelle dans les Pyrénées des *ports* ou *pertuis*, c'eſt à-dire, des percées ou paſſages par leſquels on traverſe de l'Eſpagne en France ; la plupart ſont très-difficiles. Les principales de ces vallées ſont le *Val Canfranc*, le val de *Tena*, la vallée d'*Aſpe*, celle d'*Oſſau*, &c. qui aboutiſſent dans le *Béarn*, le *Bigorre*, du côté de *Barrege*, de *Banieres*, & de *Cauterais*. Ces vallées ſont arroſées par des petites rivieres ou plutôt des torrens que l'on nomme communément dans les Pyrénées des *Gaves*. Quelques-unes

roulent dans leur ſable des paillettes d'or & d'argent, d'où l'on peut conclure qu'il y a dans ces montagnes beaucoup de mines de ces précieux métaux; mais on ne les exploite point. Cependant, du temps des Romains, elles produiſoient à leurs habitans des ſommes conſidérables, puiſque l'on lit dans l'Hiſtoire, que Marcellus tira ſix cents talens de contribution de ce pays, d'ailleurs ſi ſtérile qu'il ne pouvoit fournir aucuns vivres à ſon armée. Au ſeizieme ſiecle, ces montagnes étoient infeſtées par des brigands que l'on appeloit *los Bandoleros*. Ils étoient redoutables par leur cruauté pour les hommes, & par leur tendreſſe pour les jeunes & jolies perſonnes qu'ils pouvoient attraper, & qu'ils forçoient à vivre avec eux tous en commun; c'étoit-là la regle générale de leur ſociété : lorſque quelqu'un d'entre eux formoit des prétentions excluſives, il étoit obligé de ſe battre avec ſes camarades, & communément il étoit égorgé.

La partie méridionale de l'Aragon ſituée par delà l'Ebre, contient la ville de *Boria*, fort jolie, mais qui d'ailleurs n'a rien de particulier, & celle de *Tarraçon* ou *Tarrazon*, épiſcopale & ancienne, mais qu'il ne faut pas confondre avec celle

de Tarragone, qui a donné ſon nom à toute une grande province de l'Eſpagne que l'on appela *Tarragonoiſe*. *Fraga* s'appeloit autrefois *Lavia Gallica*; c'étoit une des capitales des anciens Peuples Celtibériens, originaires Gaulois. *Mequinenza* s'appeloit *Octogeſe*; c'étoit encore une ville des mêmes Peuples. *Calatajud* eſt une des meilleures de l'Aragon; les environs en ſont fertiles & agréables. On a prétendu que c'étoit l'ancienne *Bilbilis*, patrie du Poëte Martial; mais des Savans ont prouvé le contraire. Les ruines de *Bilbilis* ſont plus loin, & *Calatajud* ne fut fondée qu'au huitieme ſiecle par les Maures. *Tervel* eſt une jolie ville épiſcopale. *Albaraſin* eſt ſituée ſur les bords de la riviere de *Guadalaviar*, vers ſa ſource, dans un canton abondant en pâturages, où l'on éleve des troupeaux de moutons dont la laine eſt la meilleure de l'Aragon. Il ne me reſte plus à parler que de quelques belles terres ſituées dans ce royaume, tel que le Duché d'*Hijar*, poſſédé autrefois par les deſcendans d'un fils naturel de Jacques I, Roi d'Aragon. Il a enſuite paſſé dans l'illuſtre Maiſon de *Silva*. Le Comté de *Luna* eſt dans les montagnes, en tirant vers la Navarre. C'étoit la prin-

-cipale possession d'une Maison illustre qui portoit ce nom ; elle a joué un grand rôle dans l'Histoire d'Espagne, aux quatorzieme & quinzieme siecles ; mais il paroît qu'elle est à présent éteinte. A cinq lieues de Saragosse, sur l'Ebre, est située la belle Terre de *Fuentés*, érigée en Comté par Ferdinand le Catholique, pour *Dom Juan Fernandès de Heredia.* C'est sous le nom de Fuentés que les Seigneurs de *Heredia* se sont distingués en qualité de Généraux des armées Espagnoles, de Vice-Rois, Gouverneurs de provinces, & d'Ambassadeurs.

La *Catalogne* n'a point titre de royaume, quoiqu'elle soit bien aussi grande que l'Aragon, parce qu'elle a toujours dépendu de cette Couronne. C'est d'ailleurs une province très-importante pour l'Espagne, dont elle est, pour ainsi dire, le boulevard, tant du côté de la terre que de la mer Méditerranée ; elle est remplie de places fortes, de ports de mer & de rades. Les détails dans lesquels on pourroit entrer sur cette province, seroient infiniment longs ; mais je chercherai à les abréger, en ne disant qu'un mot de chacune des villes dont la plupart au reste n'étoient pas aussi fortes au seizieme siecle qu'elles le sont aujourd'hui. Les guerres continuelles

que l'Efpagne a eues avec la France pendant le feizieme & le dix-feptieme fiecle, ont été caufe que cette province eft devenue la plus militaire de l'Efpagne, quoique depuis qu'un Prince de la Maifon de Bourbon regne en Efpagne, ces précautions femblent inutiles. La Cour de Madrid continue cependant d'en entretenir les places & les garnifons, ne fût-ce que pour s'affurer d'une province dont les habitans ont été reconnus de tout temps pour inquiets, turbulens & grands amateurs de la liberté.

Il y a un genre de foldatefque que fournit la Catalogne, & dont eft compofée la milice ordinaire de la province ; on les appelle les *Miquelets* ; ils font en même temps d'une légéreté & d'une hardieffe infinies. Leur coftume eft de fe chauffer avec des fouliers de corde que l'on appelle *Efpardillos* ; ils ont d'ailleurs des haut-de-chauffes & portent des veftes fort étroites. Leurs cheveux font relevés avec un filet, & par-deffus ils mettent quelquefois un petit bonnet qu'ils appellent *Berete*. Au feizieme fiecle, ils ne fe fervoient prefque que de leurs poignards ; mais depuis ce temps ils ont adopté une efpece de fufil ou de carabine

carabine fort légere, que l'on nomme *escopette*.

On donne différentes étymologies au mot de Catalogne ; la plus probable est celle qui le fait dériver des *Cattes* & des *Alains*, deux Peuples barbares qui s'emparerent de cette partie de l'Espagne, tandis que les Goths & les Vandales s'établissoient dans une autre partie.

Comme je parle toujours d'après les Auteurs qui ont écrit au seizieme siecle, je vais comprendre dans la Catalogne le *Roussillon*, qui actuellement est province de France ; mais elle ne l'est devenue que depuis le milieu du dix-septieme siecle. En comprenant donc le Roussillon dans la Catalogne, elle a plus de quatre-vingts lieues de longueur en suivant les côtes de la Méditerranée, & cinquante dans sa plus grande largeur, de l'Aragon à la mer ; elle contient un Archevêché & huit Evêchés, plus de trente grosses & riches abbayes. On doit regarder, sans contredit, *Barcelone* comme sa capitale, & la place la plus importante & la plus considérable de cette province.

On divisoit, au seizieme siecle, la Catalogne en dix-sept Vigueries, dont quinze dans la Catalogne proprement dite, & deux

dans le Roussillon. Je vais les nommer l'une après l'autre, & faire quelques remarques sur chacune d'elles, en commençant par celle de *Perpignan*. Le premier lieu un peu considérable que l'on trouve en venant du Languedoc, est *Salses* : ce lieu est en lui-même très-peu de chose; mais l'Empereur Charles-Quint le fit fortifier, & depuis, les fortifications en ont été encore augmentées. Il prend son nom d'une source salée; elle est à peu de distance, & fournit beaucoup d'eau qui sert à grossir un étang, le dernier de ceux qui sont en si grand nombre sur la côte du Languedoc, & qui la rendent marécageuse & mal-saine. Entre *Salses* & *Perpignan* est le lieu de *Rivesaltes*, fameux par ses bons vins, connus depuis long-temps en France. *Perpignan* n'est pas une ville infiniment ancienne; elle fut fondée, à ce que l'on croit, au commencement du onzieme siecle, & prit son nom du premier Bourgeois qui y bâtit une maison, & qui s'appeloit *Peres Pigna*; elle est située sur la riviere de *Tet*, qui la traverse & sert de fossé à une partie de la ville. Sa situation étant avantageuse, elle a toujours été fortifiée à un certain point & à la maniere du temps; ses murs sont

de briques, avec des chaînes de pierres de taille qui les rendent très-ſolides. Succeſſivement ils ont été fortifiés de remparts ; on y a ajouté des baſtions, & enfin des ouvrages extérieurs. La belle citadelle que l'on voit à Perpignan a été conſtruite par les ordres de Charles-Quint, & achevée ſous Philippe II en 1577, le Duc d'Albe étant alors Gouverneur de Catalogne & du Rouſſillon (1).

Le Corps Municipal de Perpignan jouit de très-beaux priviléges, qu'il tient des anciens Comtes de Rouſſillon, des Rois d'Aragon & de ceux d'Eſpagne, mais qui lui ont été enſuite confirmés par la France. Non ſeulement ceux qui parviennent au Conſulat deviennent Nobles quand ils ne le ſont pas d'ailleurs ; mais ils peuvent créer des Bourgeois nobles, c'eſt-à-dire accorder la nobleſſe à ceux qu'ils reçoivent dans leur bourgeoiſie, & ces Bourgeois doivent être regardés comme s'ils avoient été créés Chevaliers par le Roi

(1) On montre ſur la muraille d'une des tours du donjon, le lieu d'où Charles-Quint précipita dans le foſſé, après l'avoir percé de ſon épée, une ſentinelle qu'il avoit trouvée endormie : on aſſure que ce Monarque occupa ſon poſte juſqu'à ce qu'on vint le relever.

lui-même. Ils font remonter l'origine de ce privilége jusqu'au treizieme siecle. Le titre original n'existe point; mais il a été rappelé & confirmé par plusieurs Rois, notamment par Ferdinand le Catholique en 1510, & Philippe II en 1585. C'est sans doute à cause de cela que les Consuls donnent leurs audiences sous le dais. Du temps que le Roussillon étoit sous la domination de l'Espagne, il n'y avoit à Perpignan d'autre Jurisdiction que la Viguerie, d'où on appeloit aux Tribunaux & aux Conseils supérieurs & suprêmes de Catalogne & d'Aragon. Mais on sait qu'à présent il y a dans cette ville un Conseil Souverain, qui rend la justice en dernier ressort au nom du Roi de France. On ne plaidoit jadis en Roussillon qu'en Catalan: aujourd'hui on y plaide en François; mais les Jurisconsultes & les Juges sont obligés d'entendre l'ancienne Langue du pays, dans laquelle sont écrites les Loix & les Coutumes qui forment toujours le Droit commun de la province. Le Catalan est un mélange de l'Espagnol & du François, à peu près comme le Béarnois, le Languedocien & le Provençal. La principale église de Perpignan est dédiée à Saint-Jean; elle subsiste depuis l'an 1324; elle est vaste &

belle, & le chœur est décoré de marbre. Elle sert de cathédrale à l'Evêque d'*Elne*, qui, dès le quinzieme siecle, s'y est réfugié, sa vraie ville épiscopale ayant été ruinée. Il y a d'ailleurs trois paroisses, huit couvens d'hommes & quatre de filles; plusieurs hôpitaux considérables, & deux colléges, qui, depuis que la ville est à la France, forment une Université. A une demi-lieue de Perpignan, on voit les ruines de l'ancienne Cité de *Ruscino*, qui a donné son nom au pays de Roussillon. Tite-Live parle de cette ville comme étant fameuse du temps d'Annibal. Les Sarasins s'en étant emparés au huitieme siecle, Louis le Débonnaire la reprit sur eux au neuvieme, & la détruisit; de sorte qu'il n'en reste qu'une seule tour. A deux lieues & demie plus loin, est l'ancienne ville épiscopale d'*Elne*, en latin *Helena*, du nom de l'Impératrice *Hélene*, mere de Constantin. Il y a des Auteurs qui prétendent qu'elle est bâtie sur les ruines de l'ancienne *Illiberis*. Quoi qu'il en soit, elle étoit épiscopale, & assez belle aux neuvieme & dixieme siecles; mais elle fut ruinée une premiere fois par le Roi Philippe le Hardi; une seconde sous le regne de Louis XI, & enfin par l'armée Françoise de Louis

XIII. Comme ce malheur lui arrivoit toujours, parce qu'elle n'étoit point fortifiée, les Evêques & le Chapitre, souvent obligés de se réfugier à Perpignan, y ont enfin établi leur résidence. *Elne* est réduite à un petit nombre de maisons & d'habitans; mais c'est toujours l'Evêque, que l'on appelle aujourd'hui *de Perpignan*, qui en est Seigneur.

*Collioure* est une petite ville bâtie à mi-côte sur les bords de la Méditerranée; elle étoit déjà, au seizieme siecle, bien fortifiée, & on y remarquoit deux forts, dont l'un s'appeloit le *Miradou*. De l'autre côté d'un petit golfe, vis-à-vis *Collioure*, étoit un petit port nommé *le Port Vendres*, dont on prétend que le nom vient du latin *Portus Veneris*, parce qu'on dit qu'il y avoit là autrefois un Temple de Vénus que l'on prétendoit avoir été bâti par Hercule. *Port Vendres* étoit défendu par un petit château qui étoit soutenu un peu plus loin par un autre fort nommé *Saint-Elme*.

En se rapprochant du centre de la province, & remontant la riviere de *Tech*, qui se jette dans la mer entre Elne & Collioure, on trouve le fort des *Bains*, qui est très-petit & à une demi-lieue de la ville

d'*Arles*. Celle-ci n'eſt point fortifiée; mais elle eſt plus conſidérable que Collioure, & renferme une belle abbaye de Bénédictins. De l'autre côté du *Tech*, en tirant vers les frontieres de la Catalogne, eſt *Ceret*, bâtie ſur un ruiſſeau que l'on paſſe ſur un pont d'une conſtruction très-hardie; il n'a qu'une ſeule arche, mais d'une élévation prodigieuſe. *Illes* ou *Las Illas* n'eſt point fortifiée; c'eſt un joli bourg, dont le ſéjour eſt fort agréable. *Bellegarde*, au contraire, n'eſt qu'un château aſſez fort, mais une triſte habitation, auſſi bien que *Prats de Moillou*, à la ſource du *Tech*. Je ne crois pas que cette derniere place ait été ſi forte au ſeizieme ſiecle qu'elle l'eſt à préſent; car l'illuſtre M. de Vauban y a travaillé.

La ſeconde Viguerie du Rouſſillon s'appelle le *Conflans*. C'eſt là qu'eſt ſitué le mont *Canigou*, le plus élevé & le plus froid de tous ceux de cette partie des Pyrénées. Quand on a paſſé cette montagne, on trouve au pied une abbaye nommée *Saint Martin de Canigou*. *Villefranche* & *Prades* ſont les deux ſeules villes du *Conflans*, encore ſont-elles petites. La ſituation de la premiere eſt horrible. On trouve dans une des montagnes qui l'avoiſinent,

des grottes remplies de pétrifications & de stalactites assez curieuses. *Prades*, qui n'est pas plus grand, est dans une situation bien plus riante. Entre ces deux villes est l'abbaye de *Saint-Michel de Coxa*. En remontant le *Tet* jusqu'à sa source, on entre dans la Viguerie de *Cerdagne*, que l'on divise à présent en Françoise & en Espagnole ; mais cette division n'avoit point lieu au seizieme siecle. On voit dans la premiere une place très-importante & très-bien fortifiée, & qu'on peut dire n'exister que depuis cent ans, puisqu'elle a été construite en 1681 par les ordres de Louis XIV. C'est le *Mont-Louis*. *Puicerda* est dans la partie Espagnole, & est la capitale du pays. C'est une assez grande ville, presque sur les bords de la riviere de *Segre*. Elle est assez bien fortifiée, quoiqu'elle n'ait pas, à beaucoup près, autant d'ouvrages que *Mont-Louis*. Le terroir des environs est assez fertile: on trouve un peu plus loin un beau pays de chasse, rempli d'excellent gibier. On remarque, en différens endroits, des monumens & des inscriptions antiques, dont l'examen confirme plusieurs faits historiques importans.

En suivant le cours de la Segre, depuis

Puicerda qui eſt preſque à ſa ſource, juſqu'à ſon embouchure dans l'Ebre, on trouve la ville épiſcopale d'*Urgel*, ſituée dans une plaine ou grand vallon très-fertile, & d'où l'on voit des montagnes très-élevées, qui s'étendent fort loin du côté de l'Aragon, & ſur les frontieres des Comtés de Foix & de Couſerans en France. C'eſt dans un vallon de ces montagnes, que l'on appelle *le Val d'Arran*, que ſe trouve la ſource de la Garonne. La premiere ville qu'elle arroſe en France eſt *Saint Bertrand de Comminges*, ville épiſcopale. La plupart des torrens & des ruiſſeaux qui tombent de ces montagnes roulent des paillettes d'or & d'argent, qui ne laiſſent pas lieu de douter qu'elles ne renferment des mines de ces riches métaux: on eſt également ſûr qu'elles en contiennent d'étain, de plomb, d'alun, de vitriol, & des carrieres de marbres de toutes couleurs, de jaſpe, d'albâtre, d'améthyſtes, de lapis & de criſtal. Ce n'eſt qu'après avoir fait bien du chemin que la Segre arroſe enfin les villes de *Balaguer* & de *Lérida*, toutes deux épiſcopales. La premiere eſt la plus importante; elle s'appeloit, du temps des Romains, *Ilerda*. Ce fut dans ſes environs que Céſar gagna une fameuſe

bataille contre les Lieutenans de Pompée. Elle eſt belle, bien bâtie en pierres de taille, & ſur-tout ſi bien fortifiée, que pluſieurs grands Généraux l'ont aſſiégée ſans pouvoir venir à bout de la prendre. Au dix-ſeptieme ſiecle, le Grand Condé même échoua devant ſes murailles; mais le Duc d'Orléans, depuis Régent du Royaume, fut plus heureux, & la prit pendant la guerre de la Succeſſion, au commencement du dix-huitieme ſiecle.

Le centre de la Catalogne eſt aſſez fertile, également éloigné des hautes montagnes & de la mer; c'eſt là que l'on rencontre *Solſona*, ville avec un Evêché qui n'a été établi que ſous le regne de Philippe II; & *Cardone*, capitale d'un grand & beau Duché dont j'ai parlé dans ce Volume-ci même. On trouve dans les environs une ſingularité d'Hiſtoire naturelle très-remarquable; c'eſt une montagne de ſel tout-à-fait extérieure, & de laquelle on en tire une quantité prodigieuſe, ſans qu'elle s'épuiſe, ni diminue ſenſiblement; le ſel y paroît de toutes ſortes de couleurs; tantôt blanc comme la neige; d'autres fois orangé, incarnat, violet, vert, bleu; mais ſeulement autant que les pierres de ſel tiennent encore à la montagne; car quand

elles en font détachées, brifées ou lavées, elles n'ont plus que la couleur du fel gemme ou terreftre ordinaire. Mais quand le foleil jette fes rayons fur cette montagne, on ne peut rien voir de plus brillant ; on diroit qu'elle eft toute compofée de pierreries. On prétend que cette mine de fel rapporte quarante mille ducats par an au Duc de Cardone. *Vich* eft encore une ville intérieure de la Catalogne, & le fiége d'un Evêque ; elle eft affez grande, & la cathédrale eft belle. En fe rapprochant des frontieres, on arrive à *Campredon*, jolie ville, chef-lieu d'une Viguerie ou Jurifdiction fort étendue. Après avoir nommé toutes ces villes, il ne me refte plus qu'à décrire la Catalogne maritime, c'eft-à-dire tous les ports & les lieux remarquables que les Voyageurs rencontrent en allant du Rouffillon dans le royaume de Valence, le long des côtes de la Méditerranée. Après avoir traverfé les bourgs de *Jonquieres* & de *Figuieres*, les Voyageurs arrivent à *Girone*, ville épifcopale fur la riviere du *Tet*, ou du moins tout auprès, à environ deux lieues de fon embouchure dans la Méditerranée. Elle a été de tout temps fortifiée, mais toujours dominée par des montagnes qui peuvent en facili-

ter la conquête. Sa Jurisdiction est fort étendue ; autrefois elle avoit l'honneur d'être l'apanage des fils aînés des Rois d'Aragon, qui s'intituloient *Princes de Girone*. C'est dans sa Viguerie & dans son diocese que se trouve *Ampurias*, ville maritime sur le golfe de *Roses* ; elle est très-ancienne ; son nom vient d'*emporium* qui en latin signifie marché. On dit qu'elle renfermoit dans son sein trois colonies de Peuples différens ; savoir, une d'Espagnols, une de Grecs, & une de Romains qui y avoient été établis par Jules César. A présent cette ville est très-peu de chose, & les environs en sont ingrats & stériles. Vis-à-vis & sur le même golfe, est *Roses*, autrefois *Rhoda* ou *Rhodopolis*. C'étoit une colonie des Rhodiens. Le port en est bon, & du moins de nos jours elle est très-bien fortifiée. De *Girone* à *Barcelone*, on ne trouve aucune ville ni port considérable ; mais on laisse à sa droite *Ostalrich*, & à sa gauche *Palamos*, qui est un port petit, mais très-bon, & naturellement fortifié, au moyen d'un château élevé sur un rocher qui avance dans la mer.

*Barcelone* est non seulement la capitale

de la Catalogne, mais une des plus belles villes de l'Espagne. Elle reconnoît pour son Fondateur *Amilcar Barca*, pere d'*Annibal*. Les Goths & ensuite les Maures s'en emparerent : Charlemagne la reprit sur ces derniers, & y établit un Comte, dont les descendans & les successeurs resterent maîtres de la plus grande partie de la Catalogne, en se reconnoissant toujours Vassaux de la Couronne de France, jusqu'à ce qu'au douzieme siecle Raymond Beranger, Comte de Barcelone, épousa l'héritiere d'Aragon & en devint Roi. Fiers de ce nouveau titre, Beranger & ses enfans voulurent être indépendans, & au treizieme siecle ils parvinrent à faire reconnoître cette indépendance par les Rois de France mêmes. Depuis cette époque, la Catalogne & l'Aragon ont toujours eu les mêmes Souverains, contre lesquels ils faisoient valoir des priviléges considérables, qui ont souvent donné lieu aux Catalans de se révolter, moins cependant contre les Rois d'Aragon que contre Charles-Quint & ses descendans, qui ont réuni sur leurs têtes toutes les Couronnes de l'Espagne. J'ai déjà dit que les Catalans étoient inquiets & indociles ; d'ailleurs nos anciens Auteurs assurent qu'ils ont

une antipathie particuliere contre les Castillans, la hauteur & la gravité des uns ne s'accordant point avec la vivacité des autres. C'eſt cette activité qui eſt cauſe que depuis le ſeizieme ſiecle Barcelone a conſtamment été remplie de manufactures, & qu'il ſe fait dans ſon port un commerce conſidérable. Ce port eſt large, ſpacieux, fort ſûr, & les vaiſſeaux y ſont à l'abri de preſque tous les vents. Cependant il a des diſpoſitions à ſe combler, la mer ſe retirant de ce côté-là, & on eſt obligé de travailler continuellement à en entretenir la profondeur, pour faciliter l'abord & l'entrée aux gros bâtimens. La ville eſt diviſée en ville vieille & ville neuve. Celle-ci ne tient à la mer que par une piece de fortification, conſiſtant en un double baſtion qui enveloppe la *Terzana* ou arſenal, dans lequel on trouve un grand nombre de magaſins & d'atteliers. Au ſeizieme ſiecle, tous ces bâtimens étoient relatifs à la conſtruction & à l'armement des galeres, Barcelone ayant été de tout temps le principal port d'où celles d'Eſpagne partoient & où elles revenoient après avoir parcouru les côtes de la Méditerranée. Les deux parties de la ville ſont entourées d'une enceinte de fortifications qui leur

est commune, & qui étoit déjà très-forte au seizieme siecle, puisque la premiere enceinte est composée de bonnes murailles de briques avec de beaux remparts & de larges fossés. On y a successivement ajouté des bastions, des demi-lunes, & même de beaux ouvrages extérieurs : aussi s'est-elle trouvée, au commencement de ce siecle, en état de soutenir un long siége. La ville neuve & l'entrée du port sont commandées par une hauteur que l'on appelle le *mont Jouy* ; mais on a bâti sur cette hauteur une bonne citadelle, fondée sur un roc escarpé qui la rend presque imprenable. La cathédrale est une très-belle église bâtie dans le goût gothique ; elle est vaste, un peu sombre, ce qui lui donne l'air plus imposant. Elle est dédiée à *Sainte Eulalie*, qui fut martyrisée à Barcelone dans les premiers siecles de l'Eglise, & est la Patrone de cette ville. Je ne m'arrêterai point à parler des autres églises. On juge bien que dans une ville d'Espagne aussi riche & aussi grande que Barcelone, il y en a beaucoup, & surtout des couvens de tous les Ordres religieux. Le palais qu'occupe le Vice-Roi ou Capitaine général, s'appelle le *palais Cardone*, parce qu'il a été commencé au sei-

zieme ſiecle par un Duc de ce nom. Celui où ſe tient l'audience royale, qui eſt la principale Juriſdiction de Barcelone, eſt d'une architecture fort irréguliere, une partie étant gothique, & le reſte d'un goût plus moderne. L'intérieur eſt orné de colonnes de marbre, & on y voit une grande ſalle décorée de tous les portraits de Comtes & Comteſſes de Barcelone.

Pour peu que l'on puiſſe s'arrêter à Barcelone, il faut faire le voyage ou pélerinage de *Notre-Dame de Montſerrat.* Quand on n'y ſeroit pas attiré par la dévotion, la curioſité ſeule devroit y engager. Le couvent de ce nom eſt ſitué à ſept lieues de Barcelone, au milieu de montagnes terribles; on y arrive par un chemin très-rude, mais qui offre par-tout des ſituations & des points de vue ſinguliers: il y a eu des Volumes entiers écrits dans toutes les Langues ſur Notre-Dame de Montſerrat, & nos Coſmographes François de la fin du ſeizieme ſiecle les ont fidélement copiés ou extraits; j'en tirerai ſeulement quelques traits. Ce fut l'an 880, que Barcelone étant rentrée ſous la domination chrétienne, l'image de Notre-Dame de Montſerrat fut découverte par un Berger avec des circonſtances miraculeuſes.

miraculeuses. L'Evêque de Barcelone ayant été la chercher pour la transporter dans son église, jamais on ne put l'arracher du lieu où elle avoit été trouvée; c'est pourquoi l'on prit le parti de lui bâtir une chapelle, auprès de laquelle on établit un monastere de Religieuses, qui, cent ans après, fut converti en une abbaye de Moines Bénédictins : on l'appela *Montserrat*, qui veut dire *mont scié*, tant parce qu'il fallut couper la chapelle dans le roc, qu'à cause de l'apparition dans laquelle on vit la Ste Vierge & l'Enfant Jésus, tenant en main une scie pour couper la montagne. La plupart des Pélerins qui vont à Saint-Jacques en Galice ou qui en reviennent, s'arrêtent à Montserrat; il y a des auberges, bonnes ou mauvaises, disposées pour eux le long du chemin : le couvent même est une maison hospitaliere, dans laquelle ils sont aussi bien traités qu'on peut l'être en Espagne. La vieille église & l'ancien couvent ont subsisté depuis le dixieme siecle jusqu'au seizieme; alors Philippe II fit commencer une nouvelle église qui fut achevée par Philippe III son fils. L'image miraculeuse y fut transportée, en 1599, avec beaucoup de cérémonies : cependant la vieille chapelle & le vieux cloî-

tre subsistent encore; ils sont en partie situés sous un gros rocher penchant, qui pourroit, d'un moment à l'autre, se détacher & les écraser. En effet, au seizieme siecle, il s'en sépara un énorme quartier, qui tomba sur une partie du cloître & de l'infirmerie, & tua un grand nombre de malades & de Religieux. En mémoire de cet accident, on dit tous les jours, dans la vieille chapelle, une messe pour que ce malheur n'arrive plus. L'ancienne & la nouvelle églises sont remplies & tapissées d'une infinité d'*ex voto*.

On remarque dans la premiere une inscription qui apprend que Saint Ignace de Loyola y venoit souvent méditer sur le projet qu'il avoit de fonder la Compagnie de Jésus; il se retiroit ensuite dans une caverne dépendante d'un petit village nommé *Manrese*: c'est là, dit-on, qu'il composa ses *Exercices spirituels*, Livre de dévotion qui a joui de la plus haute estime & de la plus grande considération tant que les Jésuites en ont joui eux-mêmes. Les montagnes des environs de l'abbaye de Montserrat sont remplies d'hermitages où les Pélerins portent eux-mêmes leurs aumônes & vont faire leurs prieres. La plus élevée de ces chapelles est

celle de Saint Jérôme; ceux qui peuvent y parvenir jouissent d'une vue si étendue, que non seulement on voit de là Barcelone qui en est à sept lieues, & Tarragone, beaucoup plus éloignée, mais encore les Isles Baléares, qui sont à soixante lieues en mer. On prétend que le plus beau de tous ces hermitages est celui dédié au bon Larron, dont Thevet nous apprend le nom; on l'appelle *Saint Dismas*.

En continuant la route de Barcelone à Valence, le chemin est difficile; mais on s'en console en considérant des restes d'ouvrages des Romains, qui, quoiqu'en mauvais état, sont réellement imposans. La ville de *Tarragone* elle-même n'est recommandable que par son antiquité & son Archevêché. On sait qu'elle étoit la capitale de la plus grande province de l'ancienne Espagne, la *Tarragonoise*; elle est encore remplie de monumens antiques. D'ailleurs la ville est à présent dépeuplée & presque abandonnée. Elle avoit été fondée par les Phéniciens, augmentée par les Carthaginois, prise par les Romains, rétablie par les Scipions, & décorée d'un temple dédié à Auguste. On y voit les restes d'un cirque & d'un théatre. Du temps des Goths, elle étoit encore considérable, & ce fut alors

qu'elle fut érigée en Archevêché. Les Maures la fortifierent; mais elle n'en fut pas moins prise sur eux, & l'a été plusieurs fois depuis; les fortifications n'en ont été ni relevées ni entretenues, & le port, qui n'a jamais été bon, a été tout-à-fait négligé; ainsi il n'y a rien à voir dans Tarragone que sa cathédrale, qui est vaste & belle, dans le goût gothique; elle est ornée en dedans de marbres & de jaspe qui se trouvent en abondance dans les montagnes voisines.

*Tortose*, anciennement *Dertosa*, nom qu'on prétend lui avoir été donné par Scipion, est sur l'Ebre, à quatre lieues seulement de la mer. Elle est grande, divisée en deux parties; la vieille ville & la nouvelle. Au seizieme siecle, elle étoit bien fortifiée pour le temps; mais ses fortifications sont à présent négligées. Il y a une citadelle ou plutôt un château situé entre les deux villes. La cathédrale & les églises des couvens des Dominicains & des Carmes sont belles. On conserve dans la premiere un ruban ou tresse travaillé des mains mêmes de la Sainte Vierge, & on ne montre cette relique qu'avec beaucoup de cérémonies.

La Catalogne finit à quatre lieues par

delà Tortose, & on entre alors dans le royaume de *Valence*. C'est la province d'Espagne la plus fertile, la plus délicieuse & la plus peuplée de toute l'Espagne. On y compte huit cent mille habitans, & l'on dit qu'elle produit plus d'un million pesant de soie, vingt-cinq mille quintaux de chanvre, plus de trente quintaux d'huile, & une grande quantité de vin ; de sorte que l'on estime le commerce de cette province à environ dix millions de piastres, qui font quarante millions de livres de France. C'étoit l'ancien pays des Celtibériens. Il a soixante lieues de long sur les côtes, & guere plus de vingt-cinq de large. De Tortose jusqu'à Valence, il faut passer quatre rivieres, dont la seconde est le *Morviedro*; sur les bords de la troisieme est la ville de *Morviedro* même : de l'avis de tous les Savans, c'est l'ancienne *Sagunte*, qui soutint contre Annibal un siége si long, que ce grand Général ne put, après y avoir sacrifié bien des hommes & du temps, conquérir qu'un monceau de ruines désertes. On voit encore dans Morviedro les débris très-bien marqués d'un ancien théatre, d'un cirque, d'un temple de Diane, & d'un aqueduc. Les inscriptions, qui y sont en grand nom-

bre, sont la plupart latines; quelques-unes en Phénicien. Le nom de *Morviedro* vient de *muri veteres*, *murs anciens*. Enfin on arrive à Valence, sur l'embouchure du *Guadalaviar*, digne capitale de ce charmant pays. Je viens de dire tout ce qu'il produisoit; je dois ajouter que l'on y trouve encore du riz, du lin, de la soie, du miel & des cannes de sucre. Les montagnes que l'on voit en avançant dans les terres, sont assez rudes, & la plupart stériles; mais à leur pied sont de bons pâturages, & dans leur sein, des mines de métaux précieux & des carrieres des plus beaux marbres; la côte est très-poissonneuse. Ce fut en 788 que cette province fut érigée en royaume, *Abdalla*, qui en étoit Gouverneur, ayant secoué le joug des Rois de Cordoue. Au treizieme siecle, les Rois d'Aragon en chasserent les Maures. Cependant, comme on permit aux Mahométans qui y étoient établis, d'y demeurer sous la sujétion des Rois Chrétiens, le royaume de Valence ne laissa pas d'être aussi peuplé qu'auparavant. Ce ne fut qu'au dix-septieme siecle que Philippe III ayant obligé tous les Maures à repasser la mer, la campagne de Valence fut en partie abandonnée. Mais

encore aujourd'hui les descendans des anciens Maures, que l'on appelle les *Morisques*, & qui se sont convertis, sont les meilleurs travailleurs du pays. En remontant la riviere qui passe à *Morviedro*, on trouve *Segorbe*, anciennement *Segobriga*, Evêché & Duché, dont j'ai parlé dans ce Volume-ci comme ayant appartenu à la Maison de Cardone, & étant une des Grandesses reconnues par Charles-Quint; encore plus haut, sur les frontieres de l'Aragon, on voit *Villa Hermosa*, autre Terre à laquelle est attaché un titre de Grandesse, aussi bien qu'à *Oropesa*, situé sur le bord de la mer. Sur ce même rivage est le château de *Peniscola*, dans lequel a fait long-temps sa demeure un anti-Pape qui se faisoit nommer *Benoît XIII*, & dont le vrai nom étoit *Pierre de Luna*. Il étoit Seigneur de ce château, & s'y tenoit; & comme cette résidence étoit très-forte, il ne pouvoit en être chassé. Il ne vouloit pas absolument renoncer à ses droits, quoique toutes les Puissances de l'Europe, & même l'Aragon, qui l'avoit d'abord soutenu, l'eussent abandonné. Il avoit avec lui quelques malheureux Prêtres Espagnols qu'il appeloit ses Cardinaux; & aux grandes fêtes de l'année il montoit sur les cre-

neaux de ſon château, &, ſe tournant vers les quatre parties du Monde, il excommunioit tous les Potentats de l'Europe, & leur ſignifioit qu'il étoit le ſeul & véritable Pape. *Valence* fut fondée, dit-on, l'an de Rome 616, quarante ans avant la naiſſance de Jéſus-Chriſt : Pompée la ruina ; elle fut bientôt rétablie. Elle ſubit le ſort de toutes les villes d'Eſpagne, mais a toujours été très-peuplée, par rapport à la douceur, la bonté de ſon air, & à l'agrément de ſa ſituation. Son Evêché fut érigé en métropole en 1492. On y révere une image miraculeuſe de Notre-Dame. Il y a été tenu autrefois un Concile. Le port eſt bon & fréquenté, à l'embouchure de la riviere de *Guadalaviar*. Valence avoit auſſi, au ſeizieme ſiecle, une Univerſité, dont elle étoit redevable à l'honneur d'avoir été la patrie des Papes Calixte III & Alexandre VI. D'ailleurs le royaume de Valence jouiſſoit de priviléges conſidérables ; il les a perdus depuis.

Quand on a paſſé la riviere de *Xucar*, on arrive à *Gandie*, & plus loin l'on trouvoit la ville de *Xativa*, qui a été ruinée au commencement de ce ſiecle (1). Enfin, on

(1) A une lieue de Xativa eſt *Monteze*, chef-lieu

vient au fameux port d'*Alicante*, que l'on croit être l'ancienne *Illicée*. Cette place est forte, & son château passe pour être imprenable. Deux objets de commerce enrichissent cette ville & ses environs; le vin, du moins le rouge, car le blanc est bien inférieur & se consomme dans le pays, & la soude, qui est la cendre d'une plante maritime avec laquelle on fair le savon. Avant que d'entrer dans le royaume de Murcie, on rencontre *Orihuela*, ville si ancienne, que ses habitans prétendent qu'elle a été fondée par Hercule. Les environs en sont si fertiles en bled, que l'on dit que quelque mauvaise que soit l'année il ne manque jamais de bled dans *Orihuela*. En général, les Valenciens sont les habitans de l'Espagne les mieux faits, mais aussi les plus méchans; les assassins de profession sont ordinairement de cette province, & l'on assure que quand ils ont tué un homme d'un coup d'escopette ou de fusil, ils ne manquent jamais de dire un *De profundis* pour le repos de son ame. On ajoute que les Valenciens portent toujours sur eux des chapelets avec

---

d'un Ordre de Chevalerie militaire & régulier, particulier aux Etats d'Aragon, qui fut établi l'an 1317.

des croix; c'eſt par elles qu'ils jurent qu'ils ſe vengeront, & ils tiennent toujours parole.

Vis-à-vis le *Cap Martin*, qui fait partie des côtes du royaume de Valence, ſont ſituées les Iſles Baléares. On ſait qu'elles ſont au nombre de trois. La plus petite & la plus voiſine de la côte eſt *Yvica*; la ſeconde, *Mayorque*, & la troiſieme & la plus éloignée des côtes d'Eſpagne, *Minorque*. *Yvica* n'a qu'une ville, ſa capitale & le bourg de *Sainte Eulaye*. Tout ſon commerce conſiſte en ſel, mais il s'en fait un débit conſidérable. On en tranſporte en Eſpagne, en Italie, même en Angleterre & en France. On trouve dans l'Iſle de *Fromentera*, qui eſt tout auprès, des ânes d'une grandeur & d'une force prodigieuſes. Ils ſeroient bien utiles, ſi on pouvoit les accoutumer au ſervice; mais on en a éprouvé l'impoſſibilité. Ces animaux ſe ſervent de leur vigueur pour ſe dérober à l'empire des hommes, & ſont devenus des animaux féroces & indomptables. *Mayorque*, la plus grande des Iſles Baléares, eſt à environ trente lieues de la côte; elle a ſoixante lieues de long & cinquante de large: quoiqu'elle ſoit fort montueuſe, elle eſt très-fertile; on en tire une quan-

tité prodigieuse d'huile & de froment. Il y a aussi des pâturages; on tire du lait des vaches, de bons fromages; les moutons fournissent de bonne laine, & l'on y trouve une grande quantité de gibier, sans aucun animal féroce ni nuisible. La capitale s'appelle *Palma*; elle est sur le bord de la mer, au fond d'une belle rade, & est bien défendue de tous côtés. La ville n'a pas plus de dix mille habitans; cependant il y a une cathédrale & vingt-deux autres églises, un grand hôpital & trois autres établissemens de piété. La cathédrale est estimée pour sa belle architecture gothique. Elle fut construite par le Roi *Dom Jaime*, qui fut le Conquérant de cette Isle sur les Maures, en 1229. *Dom Jaime* prit le titre particulier de Roi de Mayorque; mais son pouvoir s'étendoit également sur les trois Baléares. Depuis ce temps, ces Isles on toujours fait partie du royaume d'Aragon, jusqu'au commencement de ce siecle-çi, que l'Isle de Minorque a été conquise par les Anglois & leur est restée. Le Roi d'Espagne y envoie un Vice-Roi ou Capitaine général, qui assemble quand il veut les Etats de l'Isle & y préside. La Justice est administrée par le Bayle ou Bailli, qui juge les affaires civiles; le Viguier, qui est le Juge de Police, & les Jurats. Leurs robes de cérémonie

ſont de velours pourpre ou cramoiſi. Il y a encore autour de l'Iſle quelques ports & rades conſidérables, entre autres l'*Arcudia*. C'eſt au pied de la montagne de *Randa* qu'eſt né le fameux *Raimond Lulle*, perſonnage extraordinaire dont j'ai déjà parlé.

*Minorque* eſt renommée parce que ſon port, ſi connu ſous le nom de *Port-Mahon*, eſt le plus beau & le plus ſûr de toute la Méditerranée. Il étoit déjà fréquenté du temps des Romains & des Carthaginois : l'on prétend qu'il doit ſon nom à Magon, fameux Général de cette derniere Nation. L'entrée en eſt difficile, par conſéquent il ne ſeroit pas aiſé à ſurprendre ; mais on peut facilement débarquer des troupes dans l'Iſle, ſur la plage de *Citadella*, ou du côté du port *Fornelle* ; & les Anglois ont déjà éprouvé deux fois dans ce ſiecle-ci, qu'il eſt poſſible d'attaquer & même de prendre par terre le port Mahon & ſon fameux fort de Saint-Philippe. En général, l'Iſle de Minorque n'eſt pas ſi montueuſe que Mayorque, & eſt auſſi fertile ; on y recueille d'excellent miel.

J'ai parlé, dans un de mes précédens Volumes, des mœurs & coutumes des anciens habitans des Iſles Baléares, & je n'ai qu'un mot à dire ſur la Langue que l'on parle dans ces Iſles ; elle étoit appelée au

seizieme siecle, par les habitans mêmes, Langue *Limousine*. Ce n'est pourtant pas du François, du moins on n'y reconnoît que peu de mots de notre Langue; c'est de l'Espagnol corrompu, à peu près comme le Catalan; mais le mélange en est différent; on trouve dans la Langue des Baléares plus de mots Arabes & même Puniques. On croit au reste qu'il y a eu autrefois une colonie de Limousins & de Périgourdins, qui est venue s'établir dans la Catalogne; mais on ne sait pas bien à quelle époque. Le Code des anciens Baléares étoit fort court; nos Cosmographes, d'après les Espagnols[1], disent qu'il ne consistoit que dans sept articles, mais capables de composer seuls un excellent corps de Droit public, pour peu qu'on les développât; les voici: 1°. adorez & craignez les Dieux: 2°. secourez les pauvres: 3°. honorez les vieillards: 4°. obéissez au Prince légitime: 5°. repoussez les ennemis & résistez aux tyrans: 6°. faites mourir les voleurs, car ils troublent la société: 7°. ne laissez pas sortir les jeunes gens du pays (avant qu'ils aient le cœur & l'esprit formés), car ils contracteroient les vices qui regnent dans les pays étrangers, & n'en rapporteroient pas ce qu'il y a de bon.

En revenant ſur la côte d'Eſpagne, on trouve le royaume de *Murcie.* Il n'eſt pas grand, n'ayant qu'environ vingt-cinq lieues de côtes ſur la Méditerranée, & moins que cela en profondeur. On n'y compte que trois villes, dont la premiere eſt preſque tout-à-fait abandonnée; c'eſt *Lorca*; les deux autres ſont *Murcie* & *Cartagene*. La premiere, ſituée ſur la *Segura*, eſt la capitale de ce petit royaume dont l'Infant, qui a été depuis Roi de Caſtille ſous le nom d'*Alphonſe X*, s'empara ſur les Maures en 1265, pour ſon pere le Roi Ferdinand III. La ſeconde a un fameux port de mer. Les Maures appeloient, dit-on, le royaume de Murcie, *Tadmir*, parce qu'on y trouve effectivement des palmiers, des palmes & des dattes. On y voit auſſi des myrtes, & les bords de la Segura en ſont ſi remplis en certains cantons, qu'ils étoient conſacrés à Vénus, dont on ſait que le myrte étoit l'arbre favori. Mais celui qui y croît le plus abondamment, eſt le mûrier: au ſeizieme ſiecle, on en comptoit dans cette province plus de trois cent cinquante mille pieds. C'étoient les Maures qui avoient apporté cette culture du Levant, & le terrein de Murcie s'y étant trouvé très-favorable, on a toujours continué à s'en occuper. Actuellement

même, ce sont encore les descendans des Maures ou Morisques, que l'on appelle en Espagnol *Christianos-Nuevos*, & leurs femmes, qui recueillent & filent la soie. Ces pauvres gens forment la plus grande partie des habitans de ce petit royaume. D'ailleurs on transporte de Murcie en France & en Angleterre grand nombre d'oranges, citrons, cédrats & figues seches. Les montagnes y sont remplies de plantes odoriférantes & médicinales, & les bords de la mer d'une espece de jonc très-fin, dont on fait de jolis ouvrages, tels que des nattes & des paniers. La ville de Murcie est épiscopale; mais elle n'a qu'un Evêque commun avec celle de Cartagene, & il prend le titre des deux dioceses réunis. Lorsque Murcie sortit de dessous la domination des Romains pour passer sous celle des Goths, elle fut ravagée; elle l'a encore été par les Maures, & le fut enfin lors de sa reprise sur eux. Ses malheurs lui sont venus de ce qu'elle n'a jamais été bien fortifiée. Cependant la fertilité de son territoire a été cause qu'elle s'est toujours relevée de ses ruines. Il y a tout autour des promenades charmantes; les rues sont larges & droites, & les maisons bien bâties. Au milieu de la ville, est un beau

pont sur la Segura, & un beau quai. L'édifice le plus remarquable est sans contredit la cathédrale. Le clocher, ou, pour mieux dire, la tour en est fort élevée; l'on y monte par une pente douce sans marches, de sorte que l'on peut arriver jusqu'au haut à cheval. On reproche à la façade de cette église d'être trop chargée d'ornemens. Il y a dans l'intérieur des détails d'une grande magnificence. Sous le regne de Philippe II, on y a ajouté de nouvelles beautés; mais on a conservé l'ancienne & respectable sépulture du Roi *Alphonse X*, surnommé *le Sage* ou *le Philosophe*. Ce Monarque, estimable à beaucoup d'autres égards, eut la manie de vouloir devenir Empereur. Il passa en Allemagne, & en revint avec assez de désagrément; pour comble de malheur, son fils *Sanchez* eut l'indignité de vouloir lui fermer l'entrée de ses Etats : mais les habitans de Murcie récueillirent leur ancien Conquérant, dont ils avoient eu occasion d'éprouver la valeur, l'humanité & la sagesse. Il reprit possession de son royaume, & voulut être enterré dans la cathédrale de Murcie; il y a d'ailleurs dix paroisses dans cette ville, autant de couvens de Moines, & six monasteres de Religieuses. Celui des Cordeliers est le plus

beau

beau de ces couvens; celui des Dominicains est fondé sur les ruines du palais des Rois Maures. Sur les bords d'une petite riviere qui se jette dans la Segura, est le bourg, l'église & la dévotion de *Sainte Croix de Caravaca.* On attache en Espagne de grandes vertus à de petites croix de métal que l'on a fait toucher à cette croix miraculeuse. Enfin, je dois parler du fameux & important port de *Carthagene*; c'est celui de la Méditerranée dont l'Amiral André Doria faisoit le plus de cas. Il est au fond d'une petite baie parfaitement sûre, où peuvent se tenir plus de deux cents galeres & même d'assez gros vaisseaux. La réputation de cette ville est bien ancienne, puisqu'elle a été fondée plus de 1400 ans avant Jésus-Christ; elle s'appeloit alors *Contesta*; mais les Carthaginois s'en étant emparés, & l'ayant embellie & augmentée, l'appelerent *Carthago Nova*, *Carthage la Nouvelle*, d'où l'on a fait *Carthagene.* Scipion s'en empara, & les Romains y trouverent des richesses immenses; ils se les approprierent, & continuerent de faire fleurir son commerce. Carthagene devint le Pérou de Rome, car il y avoit tout auprès des mines d'or & d'argent très-abondantes. Les Goths & les Maures

les ont négligées, & jusqu'au regne de Philippe II on s'occupa en général fort peu de Carthagene : ce Monarque conçut le projet de tirer parti de ces mines; mais la découverte de celles du Potosi les ont encore une fois fait abandonner. On s'est contenté de fortifier la ville & le port. L'arsenal, la corderie, les magasins sont superbes. On trouve dans les environs bien des ruines & des inscriptions antiques ; les environs sont toujours cultivés par ces *Christianos Nuevos*, qui sont méprisés des vieux Chrétiens, & à cause de cela menent une vie assez misérable, quoiqu'ils soient honnêtes gens, laborieux, & à présent bons Chrétiens. On juge bien que l'on en trouve encore davantage dans le royaume de *Grenade*, dont je vais parler, & qui a été la derniere possession des Maures en Espagne.

Quand on prend le mot d'*Andalousie* dans le sens le plus étendu, on entend, 1°. les anciens royaumes de *Jaen*, de *Cordoue* & de *Séville*, qui composent la partie basse de cette province ; 2°. la Haute-Andalousie, dans laquelle se trouve le royaume de *Grenade* tout entier, & toutes les côtes depuis la *Guadiana* & le *Guadalquivir*, jusqu'au détroit de *Gibraltar*. C'est la derniere partie de l'Espagne que nous

ayons à parcourir ; mais il y a de quoi s'y arrêter long-temps ; je tâcherai de me restreindre, en ne m'occupant que de ce qu'elle contient de plus intéressant.

Le royaume de *Grenade* a environ soixante-dix lieues de longueur, en suivant les côtes de la Méditerranée depuis les frontieres de Murcie jusques à l'extrémité de l'Andalousie, qui borde, du côté de l'Europe, le Détroit de Gibraltar, & à peu près trente de largeur. Il est en grande partie montueux, & il y a quelques cantons déserts, sur-tout à présent ; mais la plupart des montagnes sont coupées de vallons fertiles qui ont été si bien cultivés par les Maures, & qui le sont encore par les nouveaux Chrétiens & leurs successeurs, qu'il n'y a point de pays plus riche en toute espece de productions de la terre, que les *Alpuxarras* ; c'est le nom que portent les principales d'entre ces montagnes. Il y a autant & plus de mûriers dans ce royaume que dans celui de Murcie, & la soie qu'on en tire est plus belle ; les fruits de toute espece y sont excellens ; les forêts produisent les noix de Galle, qui font l'encre & servent à la teinture ; les palmiers y sont beaux, les dattes excellentes, & les glands qui

portent les chênes y sont si savoureux que l'on en mange à Madrid comme des noisettes. Les vignes y produisent ces vins excellens, si connus en France sous le nom de *Malaga*; d'ailleurs on y fait un grand commerce de raisins secs que les Espagnols nomment *Passerilles*; les meilleurs sont ceux que l'on laisse au soleil le soin de sécher, en ne faisant que les détacher à moitié de dessus le sep. Les mines & les carrieres y sont aussi précieuses que dans les autres provinces d'Espagne; il y a des fontaines & des bains minéraux d'une grande réputation, que j'indiquerai dans un moment. La capitale, au pied de la *Sierra Nevada* (*montagne neigeuse*, ainsi appelée parce qu'on trouve de la neige au moins dans ses creux) est située sur la petite riviere de *Xenil*, dans laquelle se jette un ruisseau nommé le *Doro*, qui roule dans ses eaux beaucoup de paillettes d'or. En 1526, lorsque Charles-Quint vint à Grenade, la ville lui offrit une couronne faite toute entiere de cet or. On a prétendu que Grenade étoit l'ancienne *Illiberis*, fameuse dans l'Histoire d'Espagne; mais il est apparent que c'est plutôt un petit lieu voisin qu'on appelle *Elvire*. Il y a encore une porte de cette ca-

pitale qui porte ce dernier nom. Celui de Grenade a donné lieu à beaucoup de conjectures; on le fait venir de l'Arabe, du Latin, de l'ancien Espagnol: la plus raisonnable de ces étymologies est celle tirée de la graine d'écarlate que l'on recueille en abondance dans cette province d'Espagne & dans quelques-autres. Cependant on a donné pour armes au royaume & à la ville, une pomme de grenade ouverte. *Grenade* a douze mille pas de circuit; la muraille qui l'entoure est flanquée de mille trente tours; elle a douze portes, & l'on prétend qu'elle en avoit autrefois vingt; elle est partagée en quatre quartiers, dont le premier retient le nom de *Grenade*; c'est celui qui est le plus peuplé, le plus commerçant & le plus riche: les maisons y sont belles & les rues larges; mais il est défendu d'y laisser circuler les voitures, pour ne pas rompre les voûtes sous lesquelles passent un grand nombre de canaux qui traversent la ville. Le second quartier s'appelle l'*Alhambra*; le troisieme l'*Albaycin*, & le quatrieme l'*Antiquerela*. La cathédrale est actuellement un bel édifice, surtout depuis qu'il a été achevé sur un plan magnifique; mais il n'a été commencé qu'au seizieme siecle. On y remarquoit

déjà alors la chapelle où sont enterrés le Roi Ferdinand le Catholique & la Reine Isabelle son épouse, aussi bien que la Reine Jeanne leur fille, & Philippe d'Autriche son époux, pere de Charles-Quint. Dans la sacristie de cette église, on montre la couronne & l'épée du Roi Ferdinand, & divers ornemens d'une grande magnificence. Les plus anciens sont chargés de mailles d'or attachées les unes sur les autres ; plusieurs sont brodés de perles & de pierreries. Près de cette église est une ancienne mosquée convertie en paroisse, & un autre bâtiment qu'un Roi de Grenade, l'an 1376, avoit fait construire & qui servoit d'hôpital pour les fous. Les murailles sont chargées d'inscriptions Arabes, que des Savans dans cette Langue ont traduites, & d'où l'on peut conclure que c'est un grand service rendu à l'humanité, que de procurer un asile aux gens attaqués de cette maladie toujours incommode & souvent contagieuse. Le palais de la Chancellerie Royale est très-beau, & a été fort augmenté depuis le seizieme siecle. Cette Jurisdiction a un ressort fort étendu, & attire en cette ville beaucoup de plaideurs : il n'y a dans toute la Castille que cette Chancellerie &

celle de Valladolid. Près de là est la *Placa Maïor*, la plus grande de la ville & où se font les courses de taureaux. C'est dans l'*Alhambra* que sont les deux palais, dont l'un étoit celui des Rois Maures, l'autre est celui des Rois d'Espagne, construit ou plutôt commencé par Charles-Quint; mais il n'a point été achevé, & est aujourd'hui presque ruiné, & en plus mauvais état que le premier, ayant été bâti moins solidement. On y remarque encore des devises très-fastueuses en l'honneur de cet Empereur: par exemple, Hercule entouré des monumens de ses travaux avec ces mots latins: *Non memorabitur ultra* (*bientôt on ne se souviendra plus de lui*); & Alexandre à cheval, regardant avec dédain le globe du Monde qu'il croyoit avoir soumis, avec ces mots: *Unus non sufficit orbis* (*un Monde ne lui suffit pas*). Quant au vieux palais de l'Alhambra, il fut bâti l'an 1338 de notre Ere. Depuis le portique jusqu'aux plus médiocres pieces qui composent cet édifice, tout en est curieux par rapport à la construction, aux ornemens & aux inscriptions Arabes dont les murailles sont chargées, & entre lesquelles il y en a de très-éloquentes. Le marbre & le jaspe y brillent de toutes parts. La plupart des peintures & des do-

rures ſont encore bien conſervées. Toutes les cours ſont ornées de fontaines de marbre. Dans une de ces pieces, on voit des armoires qui renfermoient la bibliotheque des Rois de Grenade ; mais elle a été entiérement conſumée par le premier Archevêque de Grenade, placé ſur ce ſiége après la conquête. Il en fit enlever environ vingt-cinq mille Volumes, qu'il prit tous pour des Alcorans, & qu'il fit brûler ſur la grande place, en haine de la Religion Mahométane. Probablement il ſe perdit, dans cette occaſion, des Manuſcrits fort précieux & qui euſſent été très-utiles.

On fait voir aux curieux un ſuperbe appartement qui eſt appelé *la priſon de la Reine* ; celle dont il eſt queſtion étoit l'épouſe du dernier Roi Maure de Grenade. La ville étoit alors partagée en deux grandes factions, celle des *Zégris* & celle des *Abencerrages* ; les premiers croyant que la Reine favoriſoit leurs ennemis, l'accuſerent d'aimer un jeune Abencerrage, & de conſpirer avec cette famille pour détrôner le Roi ſon époux. Ils le perſuaderent ſi bien au Monarque, qu'au lieu d'approfondir la vérité de cette accuſation, il réſolut de faire périr tous les Abencerrages ; & pour cet effet il les attira un à

un dans la cour de ſon palais, que l'on appelle des *Lions*. Là, il leur faiſoit couper la tête, & la faiſoit jeter dans un grand baſſin revêtu d'albâtre & ſoutenu par douze figures de lions; trente-cinq Abencerrages avoient déjà péri de cette maniere, lorſque le peuple révolté accourut, força les portes du château, les ſecourut, & fit à ſon tour un grand maſſacre des Zégris; le Roi même eut peine à échapper, & n'appaiſa les mutins qu'en permettant le combat en champ clos pour la punition ou la juſtification de la Reine. Ce fut alors qu'on renferma cette Princeſſe dans la priſon dont je viens de parler. C'étoit ſans doute ſon appartement ordinaire, car rien n'eſt auſſi brillant & auſſi agréable. On y remarque ſur-tout un ſuperbe kioſque ou belvedere, qu'on appelle la *toilette de la Reine*. On voit ſur le plancher une grande piece de marbre percée de pluſieurs trous, au deſſous de laquelle on faiſoit brûler les parfums les plus exquis, dont l'odeur, s'exhalant & paſſant à travers les trous, embaumoit tout l'appartement. Pour terminer l'hiſtoire de cette Reine, elle fut ſur le point de ſuccomber aux accuſations des Zégris, qui s'offrirent de combattre pour la faire déclarer coupable; il n'y avoit

plus d'Abencerrages, & aucun Maure n'osoit prendre sa défense; mais enfin des Chevaliers Chrétiens se présenterent, soutinrent sa cause les armes à la main, & gagnerent ce fameux procès. Deux ans après, la ville de Grenade fut prise; la Reine Mahométane, tombée au pouvoir d'Isabelle, se convertit, & l'on prétend qu'elle épousa un des Chevaliers Chrétiens qui l'avoit défendue. Cette cour des lions & cette fontaine subsistent encore, & on les conserve avec soin, parce que c'est un chef-d'œuvre d'architecture & de magnificence moresques. On en use de même pour les anciens bains des Rois Maures. On fait remarquer, dans leur chambre à coucher, les châlits, qui sont de marbres précieux, & assez grands pour que cinq ou six personnes puissent y coucher à l'aise. Il est peut-être inutile de dire que l'on croit à Grenade que dans la plupart des pieces écartées de ce grand palais actuellement presqu'inhabité, il y revient des esprits, sur-tout dans une chambre où les Rois gardoient leurs trésors. Le palais de *Xénéralife* est hors de la ville de Grenade; mais il communiquoit à l'Alhambra par un chemin souterrain; c'étoit la maison de plaisance que les Rois de Grenade habitoient au printemps. Les

jardins en étoient ſuperbes ; mais ils ſont actuellement tout-à-fait dégradés. On y remarque cependant encore des cyprès & des myrtes qui ſubſiſtent depuis le temps du dernier Roi & de cette Sultane ſi injuſtement accuſée. Les canaux & les baſſins de ces jardins étoient ſuperbes ; les conduits ayant été rompus, une partie eſt en mauvais état. Quoique le Généralife ſoit dans un fond, il préſente des aſpects ſinguliers, & les montagnes offrent des reflets tout-à-fait récréatifs pour la vue.

Il n'y a rien de particulier dans le quartier de l'*Albaycin* ; les Maures qui l'habitoient, avoient encore, au ſeizieme ſiecle, un langage, des mœurs & des habillemens différens de ceux de Grenade ; ce qui prouve qu'ils avoient une autre origine.

Dans le quartier d'*Antequeruela*, on voit le premier couvent de l'Ordre des Freres de la Charité, fondé par *Saint Jean de Dieu*, né, en 1495, à Monte-Maïor en Portugal. C'étoit un homme ſimple, pauvre, mais charitable, qui parvint à former l'établiſſement d'un Ordre utile, & dont les conſtitutions ſont bien entendues. Il mourut dans cette Maiſon même de Grenade en 1550. Près de cet hôpital eſt

un magnifique couvent de Hiéronimites, fondé par *Fernand Gonzalve.* Ce grand homme y eſt enterré; l'on voit ſur ſon tombeau une épitaphe, ſimple en apparence, mais au fond honorable & même faſtueuſe. Elle ne contient que trois lignes en latin, dont voici la traduction : *Gonzalve Fernandez de Cordoue, grand Capitaine des Eſpagnes, terreur des François & des Turcs.*

A une ou deux lieues tout au plus de Grenade eſt un bourg nommé *Santa-Fé* ou *Sainte-Foi.* Il n'eſt pas plus ancien que le temps où Ferdinand & Iſabelle aſſiégeoient Grenade. Les Monarques, pour faire ce ſiége plus à leur aiſe, y firent élever une belle maiſon; les principaux Officiers de leur armée en firent chacun autant; les ſoldats conſtruiſirent des baraques, & il en eſt réſulté un lieu aſſez conſidérable, qui ſubſiſte.

A douze lieues de Grenade, dans les montagnes, eſt la ville de *Baeça.* Elle n'a de remarquable que les pieces de canon qui ſervirent aux Rois Catholiques pour aſſiéger Grenade. Ils ſont d'une forme antique, gros & courts, très-épais, chargés de moulures : on a gravé deſſus quelle avoit été leur deſtination, & on les con-

ſerve à cauſe de cela ; cependant, pour qu'ils ne fuſſent pas tout-à-fait inutiles, on les a fait ſervir de colonnes à un édifice public. Aſſez près de *Baeça*, eſt la ville de *Guadix*, qui eſt épiſcopale, & avoit été conquiſe par les Caſtillans long-temps avant celle de Grenade.

A ſix lieues de Grenade eſt *Loxa*, dans un canton fertile & abondant en toutes choſes, quoiqu'au pied d'horribles montagnes, au milieu deſquelles on remarque le rocher des Amoureux, dont voici l'hiſtoire. Environ au quatorzieme ſiecle, un jeune Cavalier Eſpagnol fut fait priſonnier par les Maures. Le Roi de Grenade le trouvant aimable, le prit en affection, & le garda dans ſon palais. La fille du Roi le vit, en devint amoureuſe : ils s'entendirent, & réſolurent de partir enſemble ; mais ils furent pourſuivis au milieu des montagnes, &, près d'être ſaiſis, ils ſe précipiterent eux-mêmes en ſe tenant embraſſés.

*Antequera* étoit la ſeconde ville Méditerranée du royaume de Grenade ; elle eſt encore aſſez grande : on y voyoit, à la fin du ſeizieme ſiecle, un palais des Rois Maures, pluſieurs belles maiſons qui avoient été habitées par les principaux de

leur Cour, & un arſenal rempli d'armes à leur uſage. A peu de diſtance, eſt une fontaine d'eau minérale qui étoit connue du temps des Romains, car on y voit encore une inſcription où elle eſt traitée de *fontaine divine*. Les Eſpagnols l'appellent la fontaine de la *Pierre*, parce qu'on prétend qu'elle guérit ceux qui ſont ſujets à cette incommodité.

La ville & le port de *Malaga* ſont très-connus & très-fréquentés; le château, qui porte encore le nom Arabe de *Jubral-Faro*, eſt ſur une montagne fort élevée qui domine la ville. Elle eſt bien fortifiée, le port eſt bon & a un beau mole. On ſait que ſon commerce conſiſte principalement en vin.

A deux lieues de Malaga eſt *Cartama*, qui a pris ſon nom de la noix de Galles, dont on y fait un grand débit, & que les Grecs & les Romains appeloient *Carthame*. Les Anciens ne l'employoient pas pour faire de l'encre, mais ils s'en ſervoient pour ſe peindre les cheveux, les ſourcils & la barbe, quand ils commençoient à griſonner. Près de là eſt encore *Munda*, actuellement réduite à très-peu de choſe, mais autrefois capitale d'une province nommée la *Turdetane*. Entre cette ville & les montagnes, il y a

une grande plaine où César livra autrefois bataille aux fils de Pompée; il la gagna. Il faut lire dans ses Commentaires quelles furent ses dispositions; elles sont vraiment admirables.

*Velez-Malaga* est une assez jolie ville, à une demi-lieue de la mer, & à cinq lieues du vrai Malaga. Elle est dominée par un château bâti par les Maures. C'est de là que viennent le meilleur vin de Malaga & les meilleurs Passerilles. Au milieu des *Alpuxarras* sont les fameux bains d'*Alkama*, reconnus dans tous les temps, mais principalement par les Maures, comme étant d'une grande utilité pour la guérison d'une infinité de maladies. On les prend tant en bains qu'en boisson, & ce qui les fait principalement estimer, c'est qu'au contraire des autres eaux médicinales, elles n'ont aucun mauvais goût, & que, prises en bain, elles ne sont ni grasses ni mal-propres.

Le reste de la Haute-Andalousie, depuis l'extrémité du royaume de Grenade jusqu'au *Guadalquivir*, ne contient pas une étendue de pays bien considérable, mais des lieux bien intéressans; je vais les parcourir en suivant la côte. On se trouve bientôt sur les bords du fameux détroit de *Gibraltar*. J'ai déjà eu occasion de don-

ner, dans un Volume précédent, l'étymologie de ce nom; *Gebel* veut dire en Arabe *montagne*, & *Taric* étoit le nom d'un Capitaine Africain qui s'en empara lors de la descente des Maures en Espagne. La ville est entre la mer & la montagne, par conséquent tout-à-fait dominée & parfaitement défendue par le château; la montagne entiere, y compris la ville, est entourée de tous côtés par la mer, à l'exception d'une petite langue de terre par laquelle elle tient au Continent, & qui est si étroite qu'on ne l'apperçoit pas des montagnes voisines, & qu'il semble que le rocher soit placé au milieu de la mer. Cette montagne est élevée de quatorze cents toises au dessus du niveau de la mer, & le plateau, qui est au dessus, a autant de largeur que de hauteur. On sent bien qu'une place ainsi disposée n'a pu, dans aucun temps, être emportée autrement que par surprise ou par famine, & en supposant que ceux qui la gardoient ne prendroient aucune précaution pour la défendre; aussi est-ce ainsi que les Maures s'en sont emparés au huitieme siecle, que & les Chrétiens l'ont repris au treizieme (1).

(1) Les Anglois s'en sont saisis en 1706, & depuis, l'on n'a pas encore pu les forcer à l'abandonner. Tout ce qu'il a

Au seizieme siecle, il y avoit au pied de la montagne de Gibraltar une chapelle fameuse & miraculeuse, appelée *Notre-Dame d'Europe*. On prétend qu'elle étoit située au même endroit où étoit jadis une des colonnes d'Hercule.

Des Voyageurs modernes ont remarqué que dans les fentes & les trous du rocher sur lequel Gibraltar est situé, il y a des familles entieres de singes en toute liberté, & que c'est le seul endroit de l'Europe où ces animaux se soient naturalisés. Il est probable que les attaques vigoureuses qui ont été faites depuis quelque temps à cette montagne, ont fait fuir ou périr ces singes. En suivant la côte le long du Détroit, on trouve le petit port d'*Algesire*, & *Tariffa*, qui est l'ancienne *Calpé*, vis-à-vis de laquelle est un écueil que l'on appelle le *rocher noir*, & plus avant dans la mer une petite Isle où l'on a bâti un château. C'est le Duc de *Medina Cœli* qui est Seigneur de Tariffe. Quoique ce soit la pointe de la côte la plus proche de l'A-

été possible de faire, a été d'interrompre la communication de cette place avec le Continent de l'Espagne, en établissant, dans un lieu nommé *Saint-Roch*, un camp retranché qui réduit la ville de Gibraltar à ne tirer toutes ses ressources que du côté de la mer.

frique, ce n'eſt pas encore de là que l'on voit le mieux l'étendue du Détroit & les deux mers qu'il ſépare; il faut remonter juſques auprès d'une petite ville nommée *Vegel* ou *Begel*, d'où l'on peut jouir de ce coup-d'œil intéreſſant; on croit que c'eſt l'ancienne *Carteia*. En ſuivant toujours la côte, on trouve *Conil*, appartenant au Duc de Medina Sidonia, l'Iſle de *Cadix*, jointe à la terre par le pont de *Suaca*, & à l'extrémité de cette Iſle, la ville de *Cadix* même, & ſon port, le plus beau & le plus important de l'Eſpagne. Il eſt ſitué ſur une baie longue de trois lieues & large de deux, dans laquelle les plus grands vaiſſeaux peuvent mouiller en ſûreté. L'entrée en étoit déjà bien défendue, au ſeizieme ſiecle, par deux châteaux, dont l'un s'appelle le *Puntal*, l'autre le château de *Matagarda*. En général, Cadix a toujours été bien fortifié ſuivant les goûts des ſiecles & des temps; & les Rois d'Eſpagne ont ſucceſſivement augmenté ſes défenſes à meſure qu'ils ont reconnu l'importance de ce port. L'Empereur Charles-Quint en étoit déjà ſi bien convaincu, qu'en mourant il recommanda à ſon fils Philippe II de conſerver ſur toutes choſes *Cadix*, comme la clef de toute l'Eſpagne & le

point d'appui de ſon commerce avec les Indes Occidentales. On ne doute point que cette ville n'ait été fondée par les Phéniciens, poſſédée enſuite par les Carthaginois & par les Romains ſous le nom de *Gades*. Sous le regne d'Auguſte, elle étoit devenue ſi riche & ſi intéreſſante, que l'on y comptoit alors cinq cents Chevaliers Romains (1). Elle eſt épiſcopale depuis l'an 1277, que le Roi Alphonſe le Sage l'ayant conquiſe, y tranſporta le ſiége, qui étoit auparavant à Medina Sidonia. Les rues de Cadix ſont larges, droites, & à préſent bien pavées; les maiſons ſont, pour la plupart, grandes, commodes, fraîches (2) & bien diſtribuées; il y a pluſieurs belles places, entre autres, celle qui eſt devant le palais du Roi; mais ce palais n'eſt pas fort magnifique, auſſi ne ſert-il qu'à loger des Officiers de Sa Majeſté Catholique; car d'ailleurs les Rois d'Eſpagne ne viennent guere dans cette ville. La cathédrale eſt belle, & il y a un

(1) Il faut ſavoir qu'alors le titre de Chevalier Romain dépendoit plus de la richeſſe que de la naiſſance; mais il ſuppoſoit toujours que l'on étoit Citoyen Romain.

(2) Article bien important, vu l'extrême chaleur du climat.

grand nombre d'églises & de couvens de tous les Ordres; mais les plus superbes sont postérieures au seizieme siecle. En général, la magnificence de cette ville s'est fort accrue depuis ce temps-là, & la population y est augmentée au point que l'on y compte soixante mille habitans domiciliés, sans compter les étrangers de toutes Nations, & les Esclaves, Maures, Negres & Indiens. La plus considérable des Nations qui y ont des maisons de commerce, est la Françoise; après elle, la Flamande ou la Hollandoise, & enfin l'Angloise. On y trouve aussi des Italiens & des Allemands, mais pas en si grand nombre. Malheureusement Cadix manque d'eau bonne à boire; il faut la faire venir d'assez loin; on la purifie & on la rafraîchit dans des vases d'argile. Le luxe y a toujours été fort grand, & toutes les denrées & la main d'œuvre y sont très-cher. Dès le temps des Romains, les filles de Gades avoient la réputation d'être celles de l'Espagne qui avoient le plus de talens & d'agrémens; elles jouoient de divers instrumens avec grace, chantoient avec goût, & dansoient avec légéreté & même volupté; actuellement encore les Demoiselles de Cadix sont renommées

pour leur jolie figure, leur gentillesse, leur vivacité & leur sensibilité; l'on ne danse nulle part mieux qu'à Cadix, ce fameux *Fandango*, danse Espagnole qui est quelquefois si voluptueuse, que les Conciles nationaux & des Synodes se sont crus obligés de la défendre, même sous peine d'excommunication. On trouve dans l'Isle de Cadix, mais hors de la ville actuelle, deux vieilles tours qu'on prétend être les restes des fameuses colonnes d'Hercule, & auprès desquelles sont les ruines de deux temples, dont l'un étoit dédié à Hercule, l'autre à Alexandre. Ces temples étoient célebres dans l'Antiquité (1). On prétend que ce fut dans celui d'Alexandre que César forma le projet de ses conquêtes, en réfléchissant sur la gloire que le vainqueur de l'Asie s'étoit acquise par les siennes. Alexandre n'étoit pas venu en personne à Gades; mais le bruit de sa réputation y étoit parvenu, d'autant plus qu'il avoit conquis la

(1) C'est une grande question fort agitée parmi les Savans, de savoir si les colonnes d'Hercule ont été élevées par l'Hercule Thébain ou par un autre: il y a tout lieu de croire qu'il est ici question de l'Hercule Libyen ou Africain, dont on a mal à propos confondu les travaux avec ceux de l'Hercule Grec ou de Thebes.

ville de Tyr & soumis les Phéniciens, les premiers de tous les Peuples qui établirent un commerce avec Gades. On ne laissoit entrer dans le temple d'Hercule ni femmes ni cochons; on n'y faisoit aucuns sacrifices, & il ne s'y trouvoit aucunes représentations humaines; ce qui fait croire que les Gadesiens avoient une Religion philosophique, & que, regardant Hercule comme le symbole de la force & de la puissance, ils ne se permettoient pas de le représenter par une statue : cette opinion est encore confirmée par ce que leurs autres temples n'étoient dédiés qu'à des Divinités allégoriques, telles que la Fievre, la Peur, la Vieillesse, la Mort, & particuliérement la Pauvreté, qu'ils craignoient sur toutes choses.

Dans l'Isle même de Cadix, mais hors de la ville, on fait tous les ans, au mois de Mai, une pêche abondante de thon; cette pêche est une vraie fête pour cette ville & les environs : on coupe les thons par quartiers, on les sale, on les met en caque, & on en fait un grand débit sur toutes les côtes de la Méditerranée, en concurrence avec les thons de Provence.

En partant de Cadix, on reprend ordinairement le chemin de l'intérieur de

l'Espagne, &, traversant un petit bras de mer, on arrive au *port Sainte-Marie*, lieu que le voisinage de Cadix a rendu riche & peuplé. Il dépend du Duché de *Medina Sidonia*, & celui-ci appartient aux Ducs de *Medina Cœli*, de l'illustre Maison de *Guzman*. Un peu plus loin que le port Ste Marie, sur la riviere de *Guadalete*, est *Xerés de la Frontera*, fameux par son excellent vin amer; ses environs sont fertiles & abondans en fruits, grains & pâturages de toute espece; les chevaux que l'on nourrit dans les prairies voisines, sont connus sous le nom de *genets d'Espagne*; ce sont les meilleurs, les plus lestes & les plus aisés à faire manœuvrer de tous ceux de l'Andalousie; aussi les Cavaliers de ce canton s'exercent-ils beaucoup à ce qu'on appelle le *Juego de Cannas*, ou jeu de cannes, c'est-à-dire, à se lancer de petits bâtons de jonc, selon l'usage des Arabes & des Maures (1). Les Paysans & Laboureurs de ce canton ont coutume de serrer leurs grains dans des trous profonds qu'ils font en terre, & qu'ils couvrent de pierres; ils s'y conservent plusieurs années sans s'y corrompre.

(1) Ils se jettent ainsi des *zagaies* ou *javelots*.

Encore plus haut que Xerés, toujours ſur la même riviere, eſt le Duché d'*Arcos*, créé en faveur des *Ponce de Léon*, qui étoient autrefois, comme je l'ai dit, Ducs de Cadix.

A l'embouchure du Guadalquivir, eſt la ville de *San Lucar de Barameda*, avec une belle rade & un bon port. C'eſt proprement la clef de Séville ; car on ne peut remonter le *Guadalquivir* & arriver à cette grande ville ſans paſſer ſous le canon de *San Lucar*. D'ailleurs la ville eſt jolie, bien percée, & les égliſes en ſont belles : par delà le *Guadalquivir*, entre ce fleuve & la *Guadiana*, dont l'embouchure ſépare le Portugal d'avec l'Eſpagne, le pays dépend encore de la Haute-Andalouſie ; il eſt partie montueux, partie coupé de plaines aſſez ſtériles & mal peuplées ; d'ailleurs il ne contient aucun lieu remarquable. Je ne m'arrêterai point à toutes les villes qui ſont entre Cadix & Séville. Il y en a quelques-unes où l'on trouve des monumens d'antiquité remarquables, parce qu'elles exiſtoient du temps des Romains ; d'autres contiennent des ruines de châteaux & de moſquées du temps des Maures. Je ne peux m'empêcher de citer une deviſe ſinguliere que porte la petite ville

de *Cabeças*, ſituée dans ce canton. Pour l'entendre, il faut ſavoir que *Cabeça* veut dire bonne tête; c'eſt de là que nous avons pris l'expreſſion proverbiale, *Caboche*. La deviſe dit donc: *Non ſe hace nada nel conſejo del Rey ſenza Cabeças.* (*Il ne ſe fait rien de bon dans le Conſeil du Roi ſans bonnes têtes.*)

La Baſſe-Andalouſie eſt compoſée de trois anciens royaumes; ſavoir, celui de *Jaen*, qui eſt bien petit, mais a été, comme d'autres, honoré de ce beau titre ſous la domination des Maures; celui de *Cordoue*, celui de *Séville*. Il n'y a dans le premier que cinq petites villes. La capitale eſt ſituée au milieu d'une campagne appelée *las navas de Toloza*, où le Roi Alphonſe VIII remporta, au douzieme ſiecle, une victoire ſignalée ſur les Maures. Elle ne fut cependant entiérement acquiſe à la Caſtille qu'au ſiecle ſuivant.

Le royaume de *Cordoue* eſt plus conſidérable, & ſa capitale eſt une des plus grandes villes de l'Eſpagne. Cependant elle n'eſt que la ſeconde de l'Andalouſie, *Séville* étant la premiere; elle s'appeloit, du temps des Romains, *Corduba*, & ce fut alors qu'y prirent naiſſance les deux *Seneques*, le Poëte & le Philoſophe; le Poëte *Lu-*

*cain*, leur neveu, & quelques-autres Beaux-Esprits Romains moins connus. Son Evêché est fort ancien & fort riche. Dès l'an 325, *Osius*, Evêque de Cordoue, se distinguoit au premier Concile général de Nicée. Au huitieme siecle, les Maures ayant conquis l'Espagne, *Abderamen*, un de leurs plus grands Rois, trouva la situation de Cordoue très-belle, & y établit sa résidence. Elle devint alors très-peuplée & très-étendue. On y construisit des édifices superbes & de belles maisons particulieres. Elle eut même de grands fauxbourgs, un beau pont sur le Guadalquivir, & on compte qu'il y eut jusqu'à trois cent mille habitans; mais à présent ils sont réduits, dit-on, à quinze mille. L'esprit de galanterie, le goût pour la belle Littérature & même celui des Sciences & des Arts se soutinrent à Cordoue pendant tout le temps que les Maures y régnerent. Ce fut alors que fleurirent dans cette ville les Philosophes *Geber*, *Aben Zoar*, *Averroés*, *Avicenne*, *Rhases*, & *Aben Regid* : tous ont écrit en Arabe; les Livres des premiers traitent de la Philosophie, de l'Astrologie, de la Médecine, de la Chimie; le dernier a composé un Ouvrage historique sur la conquête de l'Espa-

gne. Depuis même que les rois de Castille se sont rendus maîtres de Cordoue, cette ville a encore vu naître des Auteurs très-estimés en Espagne, savoir, 1°. *Ambroise Moralés*, Historiographe de Philippe II, mort en 1590, âgé de soixante-dix-sept ans ; il a écrit la Chronique générale d'Espagne & les antiquités de ce pays. C'est un *in-folio* qui contient des remarques fort curieuses. Les Cosmographes d'après lesquels je travaille le citent souvent : 2°. *Louis Gongora*, surnommé le *Prince des Poëtes Espagnols de son temps*, Chapelain du même Philippe II. On a de lui des Chansons, des Romances, des Sonnets, dans lesquels il y a beaucoup d'esprit, qui présentent de belles images, mais accompagnées d'une enflure, & d'un ton allégorique & sublime qui ne peut pas être du goût des François : 3°. le pere du Théâtre Espagnol, né à Cordoue, & qui y est enterré ; il étoit Comédien de profession, & s'appeloit *Lopez de Rueda*. Il y a quatre de ses Comédies imprimées à Cordoue en 1567. Il servit de modele à *Lopez de Vega* ; mais on ne croit pas qu'il l'ait connu personnellement. *Michel Cervantes*, au contraire (Auteur de Dom Quichote), l'avoit vu jouer ses pro-

pres Pieces, & en fait un grand éloge.

Pour revenir à Cordoue même, rien n'est si fertile que la plaine qui l'avoisine d'un côté; car de l'autre elle est au pied des fameuses montagnes nommées *la Sierra Morena*. Mais le long du Guadalquivir, ce n'est que forêts d'orangers & de citronniers qui parfument l'air de tous les côtés, sur-tout quand ils sont en fleurs. Les citrons y sont en si grande abondance, qu'on les laisse pourrir sur la terre. Ces bois sont entrecoupés de vignes qui produisent d'excellent vin. Les maisons de campagne, qui sont dispersées de tous les côtés, sont délicieuses, sans que l'Art ait beaucoup ajouté à la Nature. Les eaux sont en abondance, & par-tout belles & pures. Les anciens Auteurs prétendent que les Romains tiroient du territoire de Cordoue pour cent cinquante mille écus de chardons tous les ans. Je ne sais pas trop quels étoient ces chardons si estimés des Romains. L'on trouve aux environs de Cordoue une grande quantité de cotonniers, quoique les arbres de cette espece soient rares dans tout le reste de l'Europe. On voit à l'extrémité de la ville un palais royal fermé de murailles, & qui ressemble à une citadelle; il y a long-temps

qu'aucun Roi d'Espagne n'y a séjourné ; mais il tient à des écuries immenses & vraiment royales, servant à un haras qui est le plus beau & le plus grand de toute l'Espagne. Il renfermoit, à la fin du seizieme siecle, plus de deux cents étalons, & des jumens à proportion ; des poulains qui y naissent, viennent les chevaux Andalous si connus & si estimés par toute l'Europe. Il y a des défenses très-séveres de laisser sortir d'Espagne les chevaux entiers de cette espece. On ne nourrit tous ces animaux qu'avec de la paille de froment & de l'orge, sans foin ni avoine. On les empêche toujours de se coucher, &, en les attachant court au ratelier, on les accoutume à manger & à dormir debout. Je crois au reste que les dépendances de ce haras sont aussi étendues que celles de la ville de Cordoue, qui consistent dans la petite ville de *Lucena*, & cent cinquante bourgs, villages ou hameaux.

Les édifices civils & ecclésiastiques de Cordoue sont magnifiques, & l'étoient encore davantage avant le tremblement de terre de 1589, qui en a renversé une partie. L'église cathédrale étoit autrefois une mosquée bâtie en 787 par Abderame. On l'appelle encore la *Mosquita*,

quoique depuis l'an 1236 elle ſoit conſacrée à J. C.; car ce fut alors que Ferdinand III, Roi de Caſtille, conquit Cordoue ſur les Maures. Le vaiſſeau eſt long de ſix cents pieds, & large de deux cent cinquante. On y entre par vingt quatre portes. La voûte eſt ſoutenue par trois cent ſoixante-ſix colonnes d'albâtre, de jaſpe, & de marbre noir d'un pied & demi de diametre, & d'un ſeul morceau. La voûte eſt toute dorée; derriere l'égliſe, eſt un jardin planté d'orangers d'une groſſeur & d'une hauteur extraordinaires, qui forment des allées; au milieu eſt une grande piece d'eau remplie de poiſſons. Il y a pluſieurs chapelles très-riches, & des ornemens du plus grand prix. On remarque, dans une petite chapelle, la ſtatue de Saint Louis à cheval. Ce Saint étoit contemporain du Roi Ferdinand III, & ſon Couſin, puiſqu'il étoit, par la Reine Blanche ſa mere, petit-fils du Roi Alphonſe IX. On juge bien qu'il y a dans Cordoue nombre d'autres belles égliſes & de beaux couvens, dans le détail deſquels il n'eſt pas poſſible d'entrer.

Dans le reſte du royaume de Cordoue, il n'y a de ville de quelque conſéquence qu'*Alcala-Réal*, dans laquelle il y a une riche abbaye, & un petit lieu nommé

*Porcuna*, ville qui étoit connue du temps des Romains, & qui a pris ſon nom d'une aventure ridicule. Une truie y accoucha un jour de trente petits cochons; les Augures trouverent que l'on pouvoit tirer de là de grandes conjectures. On éleva une ſtatue à la truie & à ſa nombreuſe famille, avec une inſcription qui exiſte encore & qui perpétue la mémoire de cet événement; le nom de Porcuna eſt reſté à la ville. D'ailleurs les prédictions des Augures furent aſſez bien vérifiées, car, peu de temps après, Céſar battit aſſez près de là les enfans de Pompée.

Il ne me reſte plus à parler que du royaume de *Séville*, ou plutôt de ſa capitale, car il n'y a que cela de remarquable dans tout ce royaume, qui n'a d'ailleurs que deux petites villes, dont la premiere, qui s'appelle *Ecija*, ſur le *Xénil* (riviere qui paſſe à Grenade), eſt jolie. Il s'y fait un grand commerce de laine, de chanvre & de coton. La ſeconde, *Carmone*, eſt peu de choſe; mais *Séville* ſeule vaut un royaume. A la fin du ſeizieme ſiecle elle étoit encore plus magnifique qu'elle ne l'eſt aujourd'hui. On ſait qu'elle s'appeloit autrefois *Hiſpalis*, d'un mot Phénicien qui ſignifioit *champ de verdure*.

Comme plusieurs autres villes de cette partie de l'Espagne, elle prétend faire remonter son origine jusqu'à *Hercule.* Ce fut là, dit-on, qu'il vainquit *Gerion* & s'empara de ses nombreux troupeaux. Il paroît qu'elle ne fut pas si brillante sous l'empire des Phéniciens & des Carthaginois, mais qu'elle se releva sous les Romains; elle regarde Jules-César comme son second Fondateur. Cette prétention est bien établie par deux inscriptions, l'une en Latin, l'autre en Espagnol, placées sur deux portes de la ville, & par deux statues élevées sur deux colonnes que l'on prétend avoir été tirées d'un ancien temple d'Hercule. Lors de la destruction de l'Empire Romain, les Goths non seulement s'emparerent de *Séville*, mais en firent leur capitale & y résiderent jusqu'à ce que *Leuvigilde* se fixa à Tolede, vers l'an 580. On montre encore à Séville la tour dans laquelle *Saint Herménégilde* fut enfermé par le Roi son pere & y souffrit le martyre pour n'avoir pas voulu embrasser l'Arianisme. Les Rois Maures s'y établirent aussi au commencement du huitieme siecle; quelque temps après ils passerent à Cordoue, mais ensuite ils revinrent à *Séville*, jusqu'à ce que, en 1242, *Ferdinand III*, dit *le Saint*, les

en

en chassa après un siége de seize mois. Quatre cent mille Maures, dit-on, suivirent leur Roi & se retirerent dans le royaume de Grenade. Ferdinand III fut obligé d'appeler de tous côtés des Espagnols pour repeupler cette ville & ses environs. C'est pourquoi *Séville* reconnoît le Roi Ferdinand pour son troisieme Fondateur, & les inscriptions dont j'ai déjà parlé, lui donnent formellement ce titre. Ce n'est que le commerce des Indes Occidentales, qui, au seizieme siecle, a rendu à *Séville* toute la splendeur dont elle jouissoit sous les Rois Mahométans. Depuis le commencement du siecle où nous vivons, cette splendeur est déjà diminuée; j'en dirai bientôt la raison. Quoi qu'il en soit, *Séville* a toujours vingt-neuf paroisses, quarante-quatre couvens de Moines, trente de Religieuses, vingt-quatre hôpitaux, un pareil nombre de places publiques. On y entre par douze portes; elle a quatre fauxbourgs, dont l'un, qui s'appelle *Triana*, est si grand qu'il pourroit passer ailleurs pour une ville. Il communique à *Séville* par un grand & magnifique pont de bateaux sur le Guadalquivir. Le territoire est très-fertile & bien cultivé; du temps des Romains, on l'appeloit le *jardin d'Her-*

*cule*. Du temps des Maures, il y avoit autour de la ville cent mille moulins à huile: celle des environs de Séville eſt encore la meilleure d'Eſpagne, & ſes olives les plus agréables à manger; mais il s'en faut de beaucoup que l'on en tire un auſſi grand parti, faute de Cultivateurs & de Fabricans. Vingt mille bourgs, villages ou hameaux dépendoient de cette capitale, & formoient le royaume de Séville. A préſent il n'y a qu'environ deux cents paroiſſes ſous ſa juriſdiction. La population de la ville étoit de quatre cent mille habitans; à la fin du ſeizieme & au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, il n'y en avoit que cent cinquante mille, & actuellement c'eſt beaucoup s'il y en a cent vingt.

Il n'y a point de pierres de taille aux environs de *Séville*; ſi on veut bâtir des maiſons de cette matiere, il faut la tirer de très-loin. Cependant les Maures y ont fait conſtruire de très-grands édifices en pierres de taille; mais ceux qui ſont poſtérieurs ne ſont que de briques. Les murailles de la ville, élevées du temps des Romains, ne ſont que de terre mêlée de ciment; mais la conſtruction en a été ſi bonne, & le temps les a ſi bien conſoli-

dées, qu'elles paroissent n'être faites que d'une seule pierre. Les rues de Séville sont en général fort étroites, & les maisons étant fort hautes, elles les rendent sombres; mais aussi elles en sont plus fraîches, & l'on peut y passer dans tous les temps de l'année au milieu du jour; sans cela elles seroient quelquefois impraticables, car il y a des momens où l'on ne peut pas traverser les places trop à decouvert sans danger; c'est sur-tout quand il souffle un certain vent d'Afrique, que l'on appelle le *solano*. Il échauffe si fort les têtes, que l'on assure que lorsqu'il se fait sentir, il se commet une infinité d'extravagances, même de violences & de crimes; les honnêtes Demoiselles ne sont point alors en sûreté pour leur honneur, ni les hommes pour leur vie. Avec tout cela, Séville contient tant de beaux édifices, que l'on peut passer aux Espagnols de dire: *Quien no ha visto Sevillia, no ha visto maravillia*, qui n'a pas vu Séville, n'a pas vu une merveille.

Tout le monde sait que le fleuve qui passe à Séville, & que l'on nomme aujourd'hui le *Guadalquivir*, de deux mots Arabes, s'appeloit autrefois le *Bœtis*. Il donnoit son nom à une grande province qui se nommoit la

*Bœtique.* Il n'y a que dix-sept lieues de Séville à son embouchure, & jusque dans cette ville le fleuve n'est ni large ni rapide; mais très profond; aussi d'assez gros vaisseaux y remontent-ils aisément; c'est ordinairement pour y charger de la laine ou des huiles. Passons au principal bâtiment, la cathédrale. C'étoit une mosquée du temps des Maures; mais on a été obligé d'y faire de grands changemens; ils ont été beaucoup plus considérables que ceux qu'a éprouvés la cathédrale de Cordoue : cependant l'on y voit encore des traces de l'Architecture & du goût moresques, mêlés de décorations d'un goût plus moderne, ordonnées successivement par tous les Rois de Castille depuis le treizieme siecle jusqu'au seizieme. La voûte est extrêmement élevée, soutenue par deux rangs de piliers ou colonnades ; sa longueur est de quatre cent vingt pieds, & sa largueur de deux cent soixante-trois : on y entre par neuf belles portes, & elle est éclairée par quatre-vingts grands vitrages : on y voit, pour ainsi dire hors d'œuvre, une belle & riche chapelle, dans laquelle est honorée une image miraculeuse de la Sainte Vierge, que l'on appelle *Nuestra Senora de los Reyes*, Notre-Dame des

Rois. C'est là qu'est enterré le Roi Ferdinand, surnommé le *Saint*; Alphonse, dit *le Sage*, son fils; la Reine Béatrix, femme de celui-ci, & quelques-uns de leurs enfans à leurs pieds. L'épitaphe du Roi Ferdinand est en quatre Langues, Hébraïque, Latine, Arabe & Espagnole; il faut remarquer que quoique ce Roi Ferdinand soit surnommé le *Saint*, il n'a point été canonisé. La sacristie est très-belle & ornée par elle-même; d'ailleurs elle contient des reliques très-précieuses, entre autres une épine de la couronne de Notre Seigneur, à laquelle tient une goutte de son précieux sang. C'est probablement un présent de Saint Louis, Roi de France, à son oncle Saint Ferdinand. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette cathédrale, c'est le clocher, formé par une tour de trois cent cinquante pieds de haut, & de cinquante en carré, qui est toute de briques, percée de plusieurs grandes fenêtres ornées de balcons peints. L'escalier par lequel on y monte en dedans, est si beau & si commode, que l'on pourroit aller à cheval jusqu'en haut. Cette tour est l'ouvrage des Maures, & l'on prétend que ce fut le Roi *Geber*, si fameux comme

Philosophe, Alchimiste & Astrologue; qui la fit bâtir l'an 1000; mais le clocher, qui est au dessus, n'a été ajouté que depuis la conquête des Chrétiens. Ayant été abattu par un tremblement de terre, il a été rétabli en 1560. On a placé au dessus une girouette, & c'est la Foi tenant un étendard; il faut convenir que cette prétendue allégorie est bien déplacée. Tout le monde sait que Séville est depuis long-temps Métropole & le second Archevêché de l'Espagne. Le Prélat a cent vingt mille ducats de rentes. Les canonicats sont aussi d'un revenu considérable. Il y a dans la ville quatre-vingt-cinq gros bénéfices, & trois mille cinq cents chapellenies. Les couvens sont en très-grand nombre; le plus considérable de tous est celui de Saint François; c'est, après l'Escurial, le plus beau de l'Espagne. L'architecture de l'église, & même celle du monastere, sont moitié gothiques & moitié moresques; mais le tout est en général fort frappant. Au devant est une place ornée d'une belle fontaine. La chapelle de l'église, qui est la plus ornée, s'appelle la chapelle des *Biscayens*. Le grand cloître est formé par une belle colonnade de marbre; le jardin, qui est au milieu, est planté

de myrtes & d'orangers; au centre est un grand bassin, aux quatre coins duquel sont des lions de bronze, & au milieu un enfant sur un dauphin, le tout jetant de l'eau. Il y avoit, au seizieme siecle, dans ce couvent cent soixante Religieux de la maison même, & communément jusqu'à cent quarante étrangers. La ville renferme encore plusieurs édifices ecclésiastiques remarquables, tels que les couvens des Peres de la Merci & des Dominicains, & l'église de Saint Salvador, qui a été autrefois une mosquée. Près de cette derniere est l'Alcaçar ou palais royal. Ce qu'il y a de plus beau a été construit du temps des Maures; ce qui a été ajouté par Pierre le Cruel, est d'une architecture fort inférieure & de mauvais goût. On voit encore dans les appartemens plusieurs inscriptions Arabes, des dorures & des peintures arabesques très-bien conservées. Charles-Quint a fait mettre de toutes parts dans ce palais son aigle impériale, avec sa fastueuse devise: *Plus ultrà*. On montre dans ce palais plusieurs chambres signalées par les barbaries de Pierre le Cruel, entre autres celle où il fit étrangler ses deux freres. Je ne peux, à cette occasion, m'empêcher de rapporter un

trait mêlé d'atrocité & de ridicule de ce méchant Roi, que l'Europe appeloit, avec raison, le *Cruel*, & qui se faisoit nommer lui-même le *Justicier*. Il s'amusoit à courir les rues pendant la nuit en insultant les passans. Un Savetier, qui ne le connoissoit pas, se revengea, & le battit d'importance; le Roi, outré de cette insolence (car les Tyrans croient toujours qu'on les insulte & qu'on leur manque de respect, même quand on ne les connoît pas), tua le Savetier, & laissa là le cadavre. La Justice trouvant un homme assassiné, fit des perquisitions pour découvrir l'auteur du meurtre. Enfin le Corrégidor, actif & vigilant, trouva des indices assez forts pour se convaincre que c'étoit le Roi même. Il vint le déclarer à *Dom Pedre*: celui-ci, s'avouant coupable, voulut être puni d'une façon singuliere. Il fit couper, par la main du Bourreau & au milieu de la grande place de Séville, la tête à son effigie, tandis que dans son Alcaçar, avec sa Maîtresse Dona Marie de Padille, il rioit de cette indigne plaisanterie qu'il avoit fait contre la Justice, le premier devoir des Rois. Les jardins de l'Alcaçar étoient, au seizieme siecle, & sont encore arrangés dans un goût qui est bien passé de mode; les

allées sont pavées de briques placées de champ, & les myrtes y sont taillés sous mille figures ridicules d'hommes & d'animaux. Une autre partie de ces jardins est arrangée à la moresque, c'est-à-dire que les orangers & les citronniers y sont plantés au milieu des gazons & coupés par de petits ruisseaux; de ce mêlange se forment des bosquets charmans, sous lesquels on jouit de l'ombre & de la fraîcheur.

On voit encore dans Séville un assez beau bâtiment du temps de Philippe II; il a été fait pour servir de Bourse; on l'appelle *la Maison de la Contractation*: il est composé de grandes salles. C'est là que l'on traitoit, il n'y a pas un siecle, les affaires du commerce des Indes, dont Séville étoit autrefois le centre; à présent ce n'est plus dans cette ville qu'elles se négocient, mais à Cadix même, où la flotte, la flottille & les galions arrivent de l'Amérique; le chargement s'en distribue aux Négocians qui y sont intéressés, la plupart François ou Anglois. Les Espagnols n'y sont presque jamais pour rien; mais le Roi d'Espagne perçoit le droit de *quint* sur tout ce qui arrive de l'Amérique dans le port de Cadix, & sur tout

ce qui en ſort pour ces mêmes contrées. Cependant ces exportations appartiennent également aux Etrangers, & ne ſont pas du crû de l'Eſpagne, excepté les vins. On prend les plus grandes précautions, relativement aux droits du Souverain, pour empêcher la contrebande; & c'eſt la raiſon pour laquelle on a tranſporté tout ce négoce de Séville à Cadix, où il eſt plus facile de l'arrêter. Ce dernier état des choſes a fait un tort réel à la ville de Séville, & depuis ce temps-là ſa population & ſon éclat ont beaucoup diminué. Un autre accident qu'elle a éprouvé, eſt la perte de ſa fabrication des monnoies. Dans le dernier ſiecle, on tranſportoit encore à Séville tout l'or & l'argent que l'on apportoit de l'Amérique, & l'on en frappoit des piaſtres & des pieces d'or que l'on appeloit *Sévillanes*; mais à préſent ces pieces ſe fabriquent au Pérou & au Mexique même; & c'eſt de là qu'on les apporte juſques à Cadix. Ce changement s'eſt encore fait dans la vûe d'empêcher la contrebande; il n'a pas abſolument rempli ſon objet, mais il a cauſé une grande perte à Séville, où l'on voit encore deux maiſons qui ſervoient à cette fabrication, & étoient appelées *la Tour de l'or* &

*la Tour de l'argent*; elles ne conservent plus que le nom des richesses qu'elles contenoient, & sont placées aux bouts du pont de bateaux sur le Guadalquivir.

Pour dédommager, en quelque façon, Séville des pertes qu'elle avoit éprouvées, il a été fait dans son enceinte un établissement considérable, mais qui n'appartient pas au seizieme siecle; c'est celui d'une manufacture de tabac, connu dans toute l'Europe sous le nom de *tabac d'Espagne*. Elle occupe un vaste & superbe hôtel, où se trouvent les galeries & les atteliers propres pour le travail du grand nombre d'ouvriers qu'on y emploie: c'est là qu'on fait sécher la feuille du tabac, qu'on la coupe, qu'on la pile, qu'on la broie, & qu'après l'avoir fait passer sous dix meules, on la raffine & on la passe au tamis; ensuite on fait sécher cette poudre, &, pour lui communiquer une certaine couleur rouge, on y mêle de la terre rouge, appelée *Almagro*, qui se rencontre dans un village des environs de Carthagene, nommé *Almazarron*. Cette terre non seulement colore le tabac, mais elle fixe son volatil, & lui communique le montant & le moëlleux que le tabac de Séville a au tact & à l'odorat. Il n'y a pas

bien des années qu'il y avoit encore dans les magasins de cet hôtel pour plus de vingt millions de piastres de ce tabac; mais comme le tabac peut bien n'être qu'un goût passager, il est à craindre pour Séville que cette grande ressource ne lui soit encore enlevée.

A l'extrémité du fauxbourg de *Triana* est une belle Chartreuse, composée de dix-sept Religieux, tous gens de qualité; c'est, à ce que je crois, la seule Chartreuse où l'on n'entre qu'en faisant des preuves, le droit de vivre dans la solitude, le silence & la pénitence ne paroissant pas réservés à la Noblesse. On montre dans la sacristie de ce monastere une relique assez singuliere; c'est un des deniers pour lesquels Notre Seigneur fut vendu par Judas: c'est une petite médaille de cuivre, dont la légende est effacée, mais sur laquelle on voit encore une tête qu'on croit être celle de César, d'Auguste ou de Tibere. Tout Pélerin ou Voyageur qui passe par Séville, est sûr de pouvoir dîner dans cette maison avec un plat de poisson, trois petits pains & une petite mesure de vin; d'ailleurs les malades, soit du pays ou étrangers, ne manquent point de secours dans Séville, puisqu'il y a jusqu'à cent vingt hôpitaux. Dans un des

fauxbourgs, nommé le *Tablado*, on trouve un grand nombre de tombeaux & de monumens, dont quelques-uns méritent l'attention des Antiquaires. A une lieue plus loin est un hameau, nommé *Saint-Jean d'Alfarache*, auprès duquel on voit les ruines d'un amphithéatre, d'un temple, & enfin toutes les traces d'une ville ancienne. Les habitans l'appellent quelquefois *Sevilla la Vieja*, c'est-à-dire; *la Vieille Séville*, & quelques inscriptions prouvent qu'elle s'appelloit *Italica* & étoit la patrie de l'Empereur *Adrien* & du Poëte *Silvius Italicus*.

Il ne me reste plus rien à dire sur l'Andalousie, sinon que l'on y trouve des mines de mercure ou de vif-argent: comme il sert à purifier l'or, on le recueille avec soin, pour le transporter en Amérique; mais l'exploitation de ces mines est très-dangereuse, le mercure y étant mêlé de parties très-corrosives & même venimeuses. C'est du même endroit que l'on tire le vermillon, qui y est en si grande abondance, que les montagnes des environs en sont toutes rouges. Nos vieux Auteurs ne m'apprennent point précisément dans quel endroit de l'Andalousie est cette mine.

## *Tableau du Portugal.*

Je viens de faire avec mes Lecteurs le tour entier de l'Espagne proprement dite & actuelle; il ne me reste plus qu'à entrer dans le Portugal, qui, au seizieme siecle, faisoit partie de la Monarchie Espagnole. Il n'a été dans cette dépendance que pendant soixante ans, depuis 1580 jusques en 1640; mais, tant avant qu'après les deux révolutions qui ont réuni ces Monarchies & puis les ont désunies, il y a tant de ressemblance dans les mœurs, les coutumes & la façon de penser des Espagnols & des Portugais, que je réserverai (comme ont fait nos anciens Cosmographes) quelques observations générales, pour le moment où j'aurai fait connoître le Portugal avec autant de détail que l'Espagne : avant tout, donnons quelques idées préliminaires sur le climat, les productions, les forces, le commerce, l'administration ecclésiastique & civile, la Maison Royale, les Grands & la principale Noblesse du Portugal.

L'étendue du Portugal moderne a toujours été de cent dix lieues de long, cinquante de large, trois cents de tour, & cent trente-cinq de côtes le long de la

mer. J'ai dit le Portugal moderne, parce que l'ancienne Lusitanie étoit beaucoup plus étendue ; je prie mes Lecteurs de se rappeler à cette occasion ce que contient, sur le Portugal ainsi que sur l'Espagne, mon Volume d'introduction aux Livres de Géographie & d'Histoire du seizieme siecle. J'y ai conduit mes Lecteurs jusqu'à la fin du quinzieme siecle ; ainsi je n'ai rien à leur répéter concernant le Portugal, que postérieurement à cette époque.

En général, le Portugal est fertile, abondant en tout ce qui peut servir aux besoins & même aux délices de la vie : il est arrosé par un grand nombre de rivieres, & principalement par quatre grands fleuves, qui ont tous quatre leurs sources en Espagne, & dont par conséquent j'ai déjà parlé : ce sont le *Minho*, qui sépare le Portugal d'avec la Galice ; le *Duero* ou *Douro*, qui a à son embouchure la fameuse ville & le port de Porto, que l'on prétend qui a donné le nom au Portugal ; *le Tage*, sur lequel est Lisbonne., & la *Guadiana*, qui forme en partie les limites du Portugal & de l'Espagne du côté de l'Andalousie & du royaume de Léon.

C'est relativement à ces quatre grands fleuves que l'on partage le Portugal en

trois grandes parties, dont chacune se subdivise en deux provinces : la premiere partie, contenue entre les deux premiers fleuves, renferme, 1°. la province d'*entre Douro & Minho*; 2°. celle qu'on nomme *Tralosmonte*, c'est-à-dire, par delà les monts. La seconde partie, presque toute entre le Douro & le Tage, renferme l'*Estramadoure* Portugaise & le *Beyra*, & la troisieme, la province dite d'*Alentejo*, ou par delà le Tage, & le petit royaume *des Algarves*. Nous parcourrons ces six provinces, après avoir jeté un coup-d'œil sur ce qui se passa en Portugal pendant les quatre-vingts premieres années du seizieme siecle.

Le Roi Emanuel I, que l'on a surnommé le *Grand*, étoit monté sur le trône dès l'an 1495 ; il n'étoit que cousin-germain de son prédécesseur Jean II ; mais celui-ci n'avoit eu qu'un fils unique, qui étoit mort le jour même de ses noces avec l'Infante Isabelle, fille aînée du Roi Ferdinand d'Aragon & de la Reine de Castille. Emanuel hérita du trône & de la femme destinés à ce jeune Prince. Le Roi & la Reine Catholiques avoient alors un fils nommé l'*Infant Dom Jean* ; mais il mourut sans enfans à l'âge de dix-neuf ans.

ans. Alors la jeune Reine de Portugal devint l'héritiere présomptive des royaumes de ses peres, & peu s'en fallut que le Portugal n'absorbât l'Espagne, au lieu que quatre-vingts ans après le contraire arriva. Isabelle périt en couches d'un Prince que l'on nomma *Dom Michel*, & celui-ci mourut l'an 1500. *Jeanne*, qui étoit la seconde fille des Roi & Reine Catholiques, devint alors l'aînée. Elle avoit déjà épousé Philippe, surnommé le *Beau*, fils de l'Empereur Maximilien & de l'héritiere de Bourgogne: elle en avoit deux enfans, qui furent tous deux successivement Empereurs; le premier sous le nom *de Charles-Quint*; le second sous celui de *Ferdinand I*; ils eurent alors les premiers droits à la Couronne d'Espagne, & ce fut en vain qu'Emanuel se remaria, avec dispense du Pape, à Dona Marie, troisieme fille de Ferdinand & d'Isabelle. Il eut d'elle le Roi Dom Jean III & plusieurs autres enfans. Il épousa en troisiemes noces Eléonore d'Autriche, sœur de l'Empereur Charles-Quint, & mourut en 1281. Eléonote lui survécut, & épousa en secondes noces le Roi de France François I.

Ce fut sous le regne d'Emanuel que se firent ces grandes découvertes qui illus-

trerent & enrichirent le Portugal. Vasco de Gama entreprit ces fameuses navigations dans lesquelles il doubla le Cap de Bonne-Espérance, fit le tour de l'Afrique, & découvrit un nouveau chemin pour commercer avec les Indes. Les premieres conquêtes & les premiers établissemens des Portugais en Asie, en Afrique & en Amérique (au Brésil) datent de ce régne, que les Portugais appellent avec justice *le Siècle d'or de leur Patrie* : il dura vingt-six ans. Emanuel avoit toutes les qualités d'un bon & d'un grand Roi. Son fils Jean III lui succéda, & occupa le trône encore plus long-temps que son pere : il régna trente-six ans, jusqu'en 1557. S'il n'eut point la gloire d'avoir ouvert de nouvelles routes au commerce & d'avoir fait connoître le nom de sa nation dans les parties du Monde les plus éloignées du Portugal, il faut du moins lui rendre la justice, qu'il suivit parfaitement les traces d'Emanuel, & qu'il s'appliqua à perfectionner tout ce que celui-ci avoit heureusement entrepris. Il aima la paix, & la maintint dans l'intérieur de son royaume : il connoissoit bien les hommes, protégeoit le mérite & les talens. Emanuel avoit établi l'Inquisition dans ses Etats, Jean III la maintint; mais

ce fut dans des vûes de piété, de sagesse, même de paix, dans le dessein d'en imposer à ceux qui pouvoient la troubler: d'ailleurs il prit toutes les précautions imaginables pour prévenir les abus de ce rigoureux Tribunal; mais les malheurs dont le Portugal fut accablé pendant le cours des deux regnes qui suivirent le sien, & celui encore plus grand qu'il éprouva lorsqu'il fut réduit en Province d'Espagne, rendirent inutiles toutes les précautions de Dom Jean III sur cet article & sur quelques autres. Ce Monarque n'eût de Catherine, sœur de l'Empereur Charles-Quint, qu'un fils & une fille: celle-ci épousa Philippe II, & fut mere du malheureux Infant *Dom Carlos*. Le fils, qui s'appeloit Jean comme son pere, épousa Jeanne, sa cousine, fille de l'Empereur son oncle: il mourut deux ans après son mariage, & environ un an avant son pere. Ainsi, à la mort de Jean III, la Couronne de Portugal passa sur la tête de son petit-fils, enfant de trois ans, que l'on avoit nommé *Sébastien*, parce qu'il étoit né le jour de la fête de ce Saint. La Reine Catherine, son aïeule, fut d'abord Régente du royaume, & après sa mort la régence fut déférée au Cardinal Henri, grand-oncle du jeune Roi. Sous ces deux admi-

nistrations tout fut assez tranquille en Portugal; mais le Cardinal ayant remis, en 1568, à son neveu les rênes du gouvernement, on s'apperçut bien que l'imprudence du jeune Roi alloit plonger son Etat dans les plus grands malheurs : une fausse idée de gloire l'engageoit à s'occuper sans cesse du désir de passer en Afrique, & d'aller attaquer les Cherifs, qui régnoient alors sur ce qui forme aujourd'hui l'Empire de Maroc, jusque dans leurs capitales. On le retint tant qu'on put, d'autant plus qu'on s'appercevoit qu'il étoit aussi incapable de conduire avec sagesse une entreprise hardie, qu'il étoit disposé à s'y engager. Enfin, en 1577, il prit le parti d'un Cherif dépossédé, contre celui qui lui avoit ravi son sceptre; &, se flattant de trouver dans le pays un parti tout formé en faveur de son protégé, il s'embarqua avec l'élite de la Noblesse Portugaise & une armée de quinze mille hommes, mais dont presque tous les Officiers avoient aussi peu d'expérience à la guerre que leur Monarque. Il fit heureusement son débarquement; & apprenant que le Cherif regnant, avec une armée bien plus nombreuse que la sienne, n'étoit pas éloigné, il le chercha pour lui livrer ba-

taille, traitant de poltrons & de pusillanimes ceux qui voulurent s'oppoſer à ce projet téméraire. L'événement en fut des plus funeſtes : trois Rois périrent dans cette journée ; ſavoir, les deux Cherifs qui ſe diſputoient la Couronne Africaine, & Dom Sébaſtien avec toute ſa Nobleſſe & preſque toute ſon armée. Cependant on ne retrouva point le corps du Roi ſur le champ de bataille : cette circonſtance a fait jeter ſur la réalité de ſa mort, des ſoupçons dont j'ai déjà aſſez parlé dans mes précédens Volumes. Sébaſtien n'étoit point encore marié lorſqu'il périt ou qu'il diſparut ; ainſi la Couronne fut déférée ſans difficulté à ſon grand-oncle le Cardinal Henri, déjà vieux, & Prêtre depuis long-temps. Il étoit le cinquieme fils du grand Roi Dom Emanuel ; mais des trois enfans qui étoient entre le Roi Dom Jean III & lui, Dom Alphonſe étoit mort Cardinal & Prêtre, comme Dom Henri ; Dom Ferdinand, qui avoit été marié, n'avoit point laiſſé d'enfans ; le troiſieme, Dom Louis, n'avoit point contracté de mariage légitime ; mais il avoit laiſſé un fils naturel que l'on appeloit *Dom Antoine*. Celui-ci voulut former quelques prétentions ; Dom Henri les fit déclarer mal fondées par les Etats,

de Portugal. Philippe II appuya sous main ce jugement, qui lui préparoit la voie pour monter sur le trône de Portugal après la mort du Roi Cardinal : c'est ce qui arriva effectivement. Henri ne fut pas plus tôt mort, au mois de Janvier 1580, que le Duc d'Albe entra en Portugal à la tête d'une armée de vingt-cinq mille Espagnols, tandis que Dom Antoine se faisoit proclamer Roi à Lisbonne, à Sétubal & à Santarem, seulement par la populace. Tout se soumit au Duc d'Albe, jusqu'à *Cascaes* : ce fut la seule place qui soutint un siége ; mais comme ceux qui voulurent la défendre furent rudement traités, aucune autre n'osa résister, pas même Lisbonne, qui ouvrit son port à la flotte Espagnole. Dom Antoine voulut cependant risquer le sort d'une bataille ; mais tandis qu'il s'y préparoit dans un poste avantageux & derriere de bons retranchemens, il y fut attaqué, forcé, & son armée entiérement dissipée. Il se réfugia d'abord à Coimbre, ensuite à Porto, & fut enfin trop heureux de pouvoir se sauver déguisé jusques en France. Dès ce moment (avant la fin de 1580), Philippe II fut paisible possesseur du Portugal. Ce qui lui facilita le plus cette conquête, fut la foiblesse

du Duc de Bragance, qui se soumit le premier au Monarque Espagnol, quoiqu'il eût un droit à la Couronne bien plus certain & bien mieux fondé que le sien. En effet, Philippe II ne tiroit ses prétentions que de sa mere l'Impératrice Isabelle, fille du Roi Emanuel. Dom Antoine étoit fils de l'Infant Dom Louis, frere aîné d'Isabelle; mais il étoit bâtard. Emanuel avoit encore eu, indépendamment des Rois Jean III & Henri, & de Dom Louis, un autre fils appelé *Dom Edouard*, Duc de Guimarens, qui avoit laissé deux filles: l'aînée avoit épousé le Duc de Parme (Farnese), & la seconde le Duc de Bragance. Ces deux Princesses, représentant leur pere, devoient être préférées au Roi Philippe II, qui ne représentoit que sa mere. D'ailleurs le Duc de Parme, étranger & n'ayant aucun parti dans le royaume, ne pouvoit pas faire valoir ses droits; mais le Duc de Bragance, qui avoit l'avantage d'être né Portugais, avoit le malheur d'être timide & peu considéré. Son petit-fils fut, soixante ans après, plus heureux & plus hardi, & fut reconnu & couronné Roi de Portugal, aux droits de sa grand'mere.

Dom Antoine fut reconnu en France Roi de Portugal. Henri III lui four-

nit une flotte Françoiſe, avec laquelle il ſe rendit dans l'Iſle de Tercere, & tâcha de ſe la conſerver contre les efforts des Eſpagnols. Il fut battu une premiere fois en 1582. Il reçut un ſecond échec pareil au précédent, l'année ſuivante 1583. Toujours forcé de ſe retirer en France, & les troubles augmentant dans le royaume, il ſe vit enfin obligé de renoncer abſolument à ſes eſpérances, & mourut à Paris en 1595. Telle eſt l'hiſtoire exacte & abrégée de la premiere révolution du Portugal au ſeizieme ſiecle. La ſeconde appartient au dix-ſeptieme, ſur lequel je ne veux point anticiper.

La conſtitution du Portugal eſt originairement la même que celle des autres royaumes de l'Eſpagne; c'eſt une Monarchie, mais dont les ſujets jouiſſent d'aſſez grands priviléges. Les Etats s'aſſembloient & faiſoient des loix générales pour l'adminiſtration du royaume, & même pour la ſucceſſion au trône. Tout le monde connoît celles de *Lamego*, faites ſous le premier Roi de Portugal, *Alphonſe Henri*, vers 1180; elles excluoient de la ſucceſſion à la Couronne, les Infantes de Portugal qui épouſeroient des étrangers. En même temps elles étoient très-favorable

aux bâtards : ceux-ci étoient presque traités à l'égal des enfans légitimes. Ce sont ces loix qu'invoquoit en sa faveur *Dom Antoine*, Prieur de *Crato*, & il étoit autorisé à se les appliquer par de grands exemples; car enfin, le Roi *Jean I*, mort en 1433, d'où descendoient les derniers Rois de Portugal, étoit bâtard du Roi *Pierre* : cependant, après la mort de *Ferdinand*, fils légitime de celui-ci, il fut préféré à sa fille Béatrix, parce qu'elle étoit mariée à un Roi de Castille. *Philippe II* paya la complaisance qu'eurent les Etats de Portugal de le reconnoître pour leur Souverain malgré toutes ces loix, en confirmant d'ailleurs tous les privileges qui pouvoient assurer aux Portugais qu'ils ne seroient point dominés par les Castillans, & que s'ils avoient le même Maître, ils ne seroient pas moins indépendans de la Castille qu'ils l'avoient été précédemment. Le Monarque Espagnol convoqua les Etats dans la ville de *Tomar*, en 1581. Le Duc de Bragance y assista à la tête de la Noblesse Portugaise ; il y prêta serment au nouveau Roi, reçut l'Ordre de la Toison d'or, fut fait Connétable héréditaire de Portugal, & Grand-d'Espagne avec les circonstances les plus honorables, telles

que celle de précéder tous les autres Grands, & non seulement de se couvrir, mais de s'asseoir devant le Roi, quelque part qu'il tînt sa Cour. D'ailleurs Philippe promit de ne jamais convoquer les Etats de Portugal hors des limites de ce royaume; de ne leur donner aucun Vice-Roi ou Gouverneur, Visiteur ou Intendant, qui ne fussent Portugais; d'avoir la même attention dans la distribution des charges de Judicature, & même pour celles de sa Maison, ou, pour mieux dire, de se former une Maison particuliere comme Roi de Portugal, afin de ne pas priver ceux de ce pays, de l'agrément de posséder des places qui les approchoient de leur Souverain; de former un Corps militaire de terre, & un pour la marine, dont tous les Officiers seroient Portugais; de conserver aux Nationaux, privativement aux Espagnols, le commerce des Indes Orientales, de la Guinée & du Brésil, dont ils étoient en possession; de ne rien changer au cours des especes d'or & d'argent en Portugal; de ne nommer & ne présenter au Pape, pour les bénéfices ecclésiastiques, grands ou petits, que des Portugais, & de n'établir aucuns nouveaux impôts ni taxes sur les biens des particuliers & du Clergé, sans l'aveu des Etats du

royaume ; de confirmer tous les titres & les honneurs des Grands de Portugal déjà établis, & d'en créer même de nouveaux qui jouiroient des mêmes droits en Espagne que dans leur pays ; de ne rien innover concernant les Ordres militaires de *Christ*, d'*Avis*, de *Saint Jacques* & de *Malte* ; de n'évoquer aucuns procès des Tribunaux de Portugal, pour les faire juger par ceux de Castille, mais de les faire terminer tous en dernier ressort en Portugal même ; d'établir auprès de sa personne un Conseil Royal indépendant & tout-à-fait différent de ceux de Castille & d'Aragon, avec un Chancelier & un Secrétaire d'Etat Portugais, qui feroient toutes les expéditions en Langue Portugaise, qui, comme on sait, est assez différente de la Castillane. Philippe II vint en personne en Portugal, & y jura solennellement & sur les saints Evangiles l'observation de ces especes de *Pacta Conventa* : ils furent assez exactement remplis pendant le reste de son regne. Ce ne fut que lorsqu'on commença à s'en écarter, sous son fils Philippe III, que les Portugais projeterent & exécuterent la révolution qui a fait perdre le Portugal à l'Espagne.

Philippe II conserva donc pour le Portugal

les mêmes Grands Officiers qu'avoient eus les Rois précédens; & l'on juge bien que les places ne manquerent pas d'être remplies jusqu'à la derniere révolution, puisque c'étoit un moyen d'attacher la Noblesse au Roi. La dignité de Grand-Aumônier des Rois de Portugal est toujours attachée à celle d'Abbé d'*Alcobaca*, grand & beau monastere dont j'aurai occasion de parler dans la description du royaume. Le Grand-Maître de la Maison s'intitule, en Portugais, *Mordomo Mor*, titre qui se rendroit en Espagnol par celui de *Major domo Major*; car il faut observer, une fois pour toutes, que la Langue Portugaise étant plus serrée & plus dure que la Castillane, les mêmes mots se contractent & s'expriment en un moindre nombre de lettres. Le Grand-Chambellan de Portugal se nomme *Camereiro Mor*; le Grand-Ecuyer, *Estribero Mor*; le Grand-Echanson, *Copeiro Mor*; le Grand-Maréchal des logis, *Aposentado Mor*.

Quant aux places convenables aux Dames auprès des Reines & des Infantes, elles furent nécessairement suspendues pendant que la Couronne de Portugal se trouva sur la tête des Rois d'Espagne : mais on les a depuis rétablies à peu près sur le

même pied que celles d'Espagne. Philippe II & son fils avoient conservé une compagnie de Gardes Portugaises, mais qui ne leur servoit qu'en Portugal, & un régiment que l'on dit qui subsiste encore & s'appelle de l'*Armada*. Il avoit le droit de former seul la garnison de Lisbonne, & aucune autre troupe ne pouvoit y entrer, sur-tout aucune troupe Espagnole. J'ai dit que le Duc de Bragance avoit été fait Connétable héréditaire de Portugal; sa Maison étant montée sur le trône, la possession de cette belle & grande charge a été réunie à celle de la Couronne. Il ne paroît pas qu'il y ait eu de Grand-Amiral de Portugal, mais il y a un Grand-Chancelier, indépendamment des Chanceliers particuliers pour les différens Conseils. Quant aux Conseils & autres Tribunaux, le Conseil d'Etat qui suivoit le Roi en Espagne, est aujourd'hui à Lisbonne, aussi bien que le Conseil de guerre, sur le même pied que ceux d'Espagne; les Conseillers ont de même le titre d'Excellence, & n'ont d'autre Président que le Roi. Le Conseil suprême de Justice, qui étoit à Lisbonne comme le Conseil de Castille à Madrid, & qui étoit présidé par le Vice-Roi, est aujourd'hui

un Conſeil Royal que l'on appelle *Deſembargo-da-aço*, & les Conſeillers, *Deſembargadores*. Il juge beaucoup d'affaires eccléſiaſtiques, civiles & même quelquefois criminelles, en dernier reſſort. Une partie des Conſeillers eſt de cape & d'épée, & les autres Juriſconſultes. Il y a deux grands Tribunaux qui reſſortiſſent à ce Conſeil comme les Chancelleries Royales de Caſtille; l'un eſt à Lisbonne, & l'autre à Porto: ces Conſeils ont ſous eux des Juſtices particulieres que l'on appelle en Portugais, *Comarcas*, & les provinces de Portugal ſubdiviſées dans ces différentes *Comarcas* ou diſtricts. Ce que l'on appelle en Portugal le *Conſeil d'Outremer*, répond à celui que l'on nomme en Eſpagne Conſeil des Indes. On y examine la conduite des Vice-Rois & de tous les Officiers employés dans les différens établiſſemens Portugais, aux Indes Orientales, en Afrique & en Amérique, & on y décide tout ce qui regarde & intéreſſe ces établiſſemens.

J'ai déjà dit que c'étoit le Roi Emanuel qui, en 1527, avoit établi l'Inquiſition dans ſes Etats; mais le Roi Henri, qui, avant de monter ſur le trône, étoit Grand-Inquiſiteur, ſe voyant revêtu des deux puiſſances, & ne craignant point par con-

ſéquent que l'une uſurpât ſur l'autre, fit de nouveaux réglemens qui ont rendu ce ſévere Tribunal bien plus redoutable en Portugal qu'en Eſpagne; c'eſt ſur-tout contre les Juifs qu'il exerce ſon pouvoir. Le Conſeil des Finances ſe nomme *la Fazenda*, & eſt diviſé en pluſieurs Chambres compoſées de différens Préſidens, Directeurs & Auditeurs, qu'on appelle *Beadors*; ils ſe partagent les différentes branches des revenus du Roi, s'occupent de la recette, de la dépenſe, & arrêtent les comptes des Tréſoriers & Receveurs, qu'on nomme *Almozarifes*. Les ſources des revenus royaux ſont les mêmes que dans les Monarchies de Caſtille & d'Aragon; domaines, impoſitions de toute eſpece, ſous les différens noms d'*Alcavalas*, *tierces* & *ſubſides*. La Bulle de *la Croiſade* & *ſa compoſition* ont lieu en Portugal comme en Eſpagne. Les douanes & le droit de quint ſur toutes les marchandiſes venant des pays d'Outremer, font un objet très-conſidérable; cependant on aſſure que les Rois d'Eſpagne ne tiroient du Portugal que trois millions cinq cent mille écus de revenu; mais c'eſt qu'ils laiſſoient tout le reſte dans le pays, pour ſuffire aux charges & tenir lieu de graces & de récompenſes aux Portugais, pour les

attacher de plus en plus à leurs nouveaux Souverains ; cette politique étoit juſte & même aſſez honnête : c'eſt cependant ce qui mit les Portugais en état de ſe révolter, parce que, conſervant leurs forces & leurs revenus en dedans du royaume, ils n'eurent preſqu'à déclarer qu'ils renonçoient à la domination Eſpagnole, pour s'y ſouſtraire.

On compte en Portugal par *reys*, comme en Eſpagne par *maravedis* ; ſoixante-cinq reys font une réale d'argent ; mille reys, vingt-cinq réales : il y avoit auſſi, au ſeizieme ſiecle, des ducats qu'on appeloit *millereys*, parce qu'ils valoient juſtement mille reys ou vingt-cinq réales. Il y avoit même des doubles millereys. Les pieces d'or dites *portugaloiſes* valoient, à la fin du ſeizieme ſiecle, trente de nos livres tournois ; leur valeur a beaucoup augmenté depuis. Une maniere de compter très-uſitée en Portugal, & qui l'eſt peut-être encore, eſt par une monnoie imaginaire, nommée *cruzade*, qu'on eſtimoit alors cinquante ou cinquante-cinq ſous de notre monnoie.

De tous les temps, le Portugal a été une des provinces d'Eſpagne des plus riches & des plus fertiles pour ſes productions intérieures,

intérieures, qui étoient les mêmes que celles des autres provinces d'Espagne ; mais avant le seizieme siecle son commerce ne pouvoit s'estimer que relativement à l'étendue de son territoire : au contraire, depuis que le Portugal a entrepris de grandes navigations, ce commerce est devenu, pour ainsi dire, immense ; mais, d'un autre côté, tous les établissemens faits par les Portugais en Asie, en Afrique & en Amérique, ont considérablement diminué la population dans ce royaume, par le grand nombre d'habitans qui se sont expatriés. L'expulsion des Moresques & des Juifs, qui a eu lieu en Portugal comme en Espagne, a produit le même mauvais effet ; il a été si marqué, que, lors du regne de Dom Sébastien, on prétend qu'on pouvoit former dans ce royaume une armée de plus de plus de cent mille hommes, tant de troupes de campagne que de milice, quoique tous les Gentils-hommes, les Ecclésiastiques & les gens de Justice fussent exempts de ce dernier assujettissement. Quand Philippe II se rendit maitre du Portugal, il résulta des revues qu'il fit faire, qu'il ne pouvoit fournir qu'environ vingt mille soldats, dont sept ou huit mille au plus pouvoient faire la

guerre au dehors; & dix mille hommes de cavalerie.

Dans ce temps-là il y avoit très-peu de places fortifiées dans ce royaume, ce qui en facilita la conquête aux Espagnols ; & il est évident qu'il ne fut pas alors de l'intérêt de l'Espagne d'en augmenter ou rétablir les fortifications du côté de la Castille. Depuis la seconde révolution les choses ont bien changé à cet égard ; mais ce n'est pas dans ce Volume-ci que je dois parler de ce dernier Etat.

La flotte Portugaise étoit très-nombreuse & proportionnée aux longues navigations & au grand commerce qui se faisoient au dehors; cependant il y a apparence qu'elle étoit plus marchande que guerriere, du moins relativement à l'Europe, mais elle étoit assez forte pour faire tête aux flottes des Indiens Idolâtres ou Mahométans, & capable non seulement de conserver les premieres conquêtes, mais même d'en faire de nouvelles sur ces Peuples.

Le Portugal a toujours été aussi Chrétien & aussi Catholique que le reste de l'Espagne. Je crois avoir déjà dit qu'on y comptoit trois Archevêchés & dix-huit Evêchés, sans y joindre ceux des Indes, de l'Afrique & de

l'Amérique, établis à la recommandation des Rois de Portugal. Tous les Ordres religieux y sont riches & en très-grand nombre ; l'Ordre de S. Benoît y possede lui seul vingt-huit abbayes ; celui de Saint Bernard, cinquante ; l'Ordre de Saint François, deux cents couvens ; les Dominicains, trente-huit ; les Carmes Chaussés ou Déchaussés, vingt-quatre ; les Augustins, vingt ; les Jéronimites, dix-huit ; les Chanoines Réguliers, environ trente : il n'y a que deux Chartreuses. Je ne parle pas de l'Ordre des Jésuites, qui n'étoit que naissant au seizieme siecle, & a fini avant la fin du dix-huitieme. Les couvens de filles sont en proportion de ceux d'hommes, comme d'un à six. L'Ordre de Malte a depuis longtemps, en Portugal, dix-neuf Commanderies, & un grand Prieuré qui est celui de *Crato*. Il y dans *Estremos* un beau monastere de Dames de cet Ordre. L'Ordre de Saint Jacques avoit encore de grandes possessions dans ce royaume, lors de la domination Espagnole ; mais depuis elles ont été réunies à celles de l'Ordre de *Christ*. L'Ordre d'*Avis* est le plus ancien de la Monarchie Portugaise ; on prétend qu'il fut fondé, dès le douzieme siecle, par

Alphonse Henri I, Roi de Portugal. Le château d'Avis a été la premiere possession de l'Ordre; il est situé auprès d'*Estremos*, dans la province d'Alentejo, & jóuit encore de quarante-trois Commanderies : les Chevaliers d'Avis portent une croix verte. Quoiqu'il soit le plus ancien du Portugal, il n'est cependant à présent que le second en rang; celui de *Christ* est le premier, quoiqu'il ne date que de l'an 1318. Ces Chevaliers étoient dabord célibataires; ils obtinrent ensuite la liberté de se marier. Leur grande Commanderie est à *Tomar*, dans l'Estramadoure Portugaise ; ils en ont au moins cent quarante-cinq autres. Quoique cet Ordre soit le premier du Portugal, & que le Roi le porte, en ayant réuni la Grande Maîtrise à sa Couronne; cependant il étoit déjà, dès la fin du seizieme siecle, distribué par complaisance & par faveur à des personnes qu'il honoroit plus qu'elles ne l'honoroient.

Il y a en Portugal deux Universités, l'un à *Coimbre*, l'autre à *Ebora*; la premiere est sans contredit la plus fameuse.

La haute Noblesse du Portugal se distingue, comme celle d'Espagne, par des titres de Grandesse, dont quelques-uns sub-

ſiſtent encore dans les mêmes Maiſons auxquelles ils ont été accordés, ou par les anciens Rois avant l'union du Portugal à l'Eſpagne, ou au plus tard par Philippe II & ſon fils Philippe III, avant la fin du ſeizieme ſiecle. Le plus grand nombre eſt de la création des derniers Rois de Portugal; mais les Maiſons qui en ont été décorées ſont les plus anciennes du Portugal, & connues dès les premiers temps de cette Monarchie. Je vais citer les principales & les plus illuſtres de ces Maiſons actuellement ſubſiſtantes.

La Maiſon de Bragance, qui occupe aujourd'hui le trône en vertu des droits d'une Princeſſe, fille d'un Infant de Portugal, eſt une branche légitime de celle des anciens Rois. Elle tire ſon origine de Jean I, dit *le Sévere*, mort en 1433. Ce Roi eut un fils naturel, nommé *Alphonſe*, auquel il fit épouſer une riche héritiere de la Maiſon *Pereira*. Les enfans d'Alphonſe ont formé pluſieurs branches, & il y a deux cent ans qu'ils étoient en aſſez grand nombre. Mais ſucceſſivement ils ſe ſont éteints : il n'exiſte plus, indépendamment de la Famille Royale, que, 1°. la branche des Ducs de *Cadaval*, autrefois Marquis de Pereira, deſ-

cendans d'Alvare de Portugal, troisieme fils de Ferdinand I, Duc de Bragance. Ils n'ont été faits Duc de Cadaval que par les derniers Rois de Portugal de leur Maison, auxquels ils se sont attachés, & qui leur ont fait passer la dignité de Grand-Connétable héréditaire de Portugal, dont les Ducs de Bragance étoient eux-mêmes revêtus avant que de monter sur le trône. Dans le siecle dernier & au commencement de celui-ci, les Ducs de Cadaval ont successivement épousé deux Princesses de la Maison de Lorraine, de la branche d'Armagnac, actuellement subsistante en France; aussi les derniers Ducs de Cadaval ont-ils joint le nom de *Lorraine* à ceux de *Pereira* & de *Mello*, qu'ils portoient déjà par héritage, indépendamment de celui de Portugal.

2°. Les Comtes de *Vimiero* & de *Faro* descendent d'Alphonse de Portugal, fils puîné de Ferdinand I, Duc de Bragance. Celui-ci, qui fut Comte d'*Odemira*, eut plusieurs enfans. L'aîné a formé la branche de ce nom, à présent éteinte; le cinquieme, celle des Seigneurs de *Faro*, aussi éteinte; & enfin celle de Vimiero, qui subsiste.

3°. Les Marquis de *Valença*, Comtes

de *Vimiozo*, sont encore de la Maison de Bragance, mais viennent d'un fils naturel du fils aîné du premier Duc de Bragance. Il fut Archevêque d'Evora; mais il eut des bâtards; & c'est d'un d'entre eux que sont sortis les Seigneurs de *Valença* & de Vimiozo d'aujourd'hui, qui portent cependant le nom de Portugal, & qui, conformément aux loix de *Lamego*, succéderoient à la Couronne si toutes les branches légitimes venoient à manquer.

Il y a encore en Portugal des Seigneurs qui portent le nom de *Lancastre*. La Grandesse dont ils jouissent, est le Comté de *Villanova*, dans le royaume d'*Algarve*. Elle fut créée, en 1504, par Emanuel le Grand, pour un des ancêtres des Comtes actuellement existans. Ces Seigneurs étoient bien dans le cas de mériter des distinctions, puisqu'ils descendent des Rois de Portugal, au moins par bâtardise. Leur premier auteur est *Georges*, fils naturel de Jean II, mort en 1495 sans laisser d'enfans légitimes. Ce bâtard de Portugal prit le nom de Lancastre, que les Rois de Portugal avoient joint au leur depuis que le Roi Jean I avoit épousé *Philippine de Lancastre*, fille d'*Henri IV* Roi d'Angleterre. Les descendans de *Georges de Lancastre*

ont été regardés comme étant de la Maiſon Royale de Portugal. Ils ont porté les titres de Ducs d'*Abrantes* & d'*Aveiro*; mais leurs principales Grandeſſes & leurs plus belles poſſeſſions ſont paſſées dans des Maiſons Eſpagnoles, & il n'y a plus de deſcendans par mâles de Georges de Lancaſtre, que le Comte de *Villanova.* La Grande Maîtriſe d'*Avis* eſt devenue héréditaire dans cette Maiſon, dont le nom a été *Eſpagnoliſé*, de maniere qu'elle s'appelle aujourd'hui d'*Alencaſtro.*

On peut mettre encore au nombre des Maiſons iſſues des Rois de Portugal, celle de *Souſa*, puiſqu'elle deſcend d'Alphonſe Denis, fils naturel d'Alphonſe III, qui, ayant épouſé une héritiere de *Ribeira* & *Souſa*, en prit le nom. Les Comtes de *Las Minas*, qui ſubſiſtoient encore il n'y a pas long-temps, étoient de cette Maiſon; les principales branches ont joint au nom de Souſa ceux de *Tellés*, de *Coutinho*, de *Menezés* & de *Manoël*, tous noms de familles illuſtres dont ils ont épouſé des héritieres.

Il y a en Portugal deux Maiſons de *Manoël*, toutes deux deſcendantes par bâtardiſe, l'une des Rois de Portugal, l'autre de ceux de Caſtille. Le Roi Edouard,

mort en 1445, eſt la tige de la premiere. Il eut un fils naturel qui fut Carme & Evêque, & laiſſa une nombreuſe poſtérité qui fut reconnue & légitimée par les Rois de Portugal, leurs couſins. Ils prirent le nom de *Manoël*, qui étoit celui de la Demoiſelle, mere de l'Evêque leur pere. L'aîné de cette Maiſon fut créé Comte d'*Atalaia* par Philippe II, en 1583; ſes deſcendans poſſedent encore cette Grandeſſe. L'autre Maiſon de *Manoël* fait remonter ſon origine juſqu'à l'Infant *Dom Manuel*, fils de Ferdinand III, Roi de Caſtille, qui vivoit au treizieme ſiecle. Il eut d'une Princeſſe de Savoie un fils légitime, & celui-ci un bâtard qui s'établit en Portugal & y acquit la Seigneurie de *Vilhena*, dont le ſurnom ſert à diſtinguer ſes deſcendans des autres *Manoël*.

En parlant des grandes Maiſons d'Eſpagne, j'ai fait l'éloge de celle de *Silva*, & de ſon ancienne & illuſtre origine: il y en a différentes branches établies en Portugal, & qui poſſedent pluſieurs Grandeſſes avec titre de Marquis & de Comtes. Les uns joignent à leur nom celui de *Tellés*, les autres celui de *Menezés*. Les *Silva Tellés* ſont Marquis d'*Allegrette* & de *Niza*. Ils tiennent cette derniere Gran-

desse des *Gama*, héritiers de l'Amiral *Vasco de Gama*, si fameux par ses découvertes en Afrique & dans les Indes. De la branche des *Silva Menezés*, sont le Marquis de *Penalva*, les Comtes de *Tarouca*, &c.

J'ai déjà dit que la Maison d'*Acunha* se faisoit honneur de descendre, mais très-anciennement, de celle de *Silva*, & qu'une de ses branches s'étoit fort illustrée sous le nom d'*Albuquerque*. Les aînés de celles qui subsistent aujourd'hui, portent le surnom d'*Atayde*, & possedent la Grandesse & le Comté de *Povolida*.

Les *Mendoce* sont aussi illustres en Portugal qu'en Espagne. La branche Portugaise possede la Grandesse & le Comté de *Val-de-Reys*.

La Maison de *Castro* est du nombre de celles qui font remonter leur origine jusqu'aux premiers Seigneurs de Castille, aux Rois de Léon, & aux Princes des Asturies, descendans de Pélage & des Rois Goths ; aussi a-t-elle été aussi illustre en Espagne qu'en Portugal. Mais il y a long-temps qu'elle est établie dans le dernier de ces royaumes. Tout le Monde fait l'histoire touchante de l'infortunée *Agnès de Castro*, femme ou maîtresse du Roi Pierre I, sur-

nommé le *Juſticier*, qui mourut en 1367. Il n'étoit encore qu'Infant lorſqu'il devint épris des charmes d'Agnès de Çaſtro. Il en eut des enfans dont la poſtérité a ſubſiſté long-temps en Portugal ; mais elle eſt abſolument éteinte. Son pere Alphonſe IV, ſurnommé le *Fier*, ayant été inſtruit du commerce de ſon fils avec Agnès, la fit aſſaſſiner. L'Infant Dom Pedre, au déſeſpoir, l'épouſa, diſent les Hiſtoriens Portugais, même après ſa mort. Elle eſt enterrée dans le fameux monaſtere d'*Alcobaças*, dans un beau mauſolée placé vis-à-vis de celui du Roi, autrefois ſon amant ou ſon époux, qui, étant monté ſur le trône, répudia la Princeſſe de Caſtille que ſon pere l'avoit forcé d'épouſer, & ſe maria à une ſimple Demoiſelle. Pour revenir à la Maiſon de Caſtro, elle poſſede en Portugal pluſieurs Grandeſſes conſidérables, telles que le Marquiſat de *Caſcaés*, les Comtés de *Galveas* & de *Rezenda*.

La nobleſſe des Seigneurs d'*Acoſta* eſt auſſi de la plus grande ancienneté ; ils ont une origine commune avec la Maiſon de *Lémos* en Galice, qui eſt éteinte depuis long-temps, & tombée dans une branche de celle de Caſtro, qui

en a joint le nom au sien. Les armes des *Acosta* sont six côtes humaines rangées en *pal*.

On met sur le même rang que les précédentes, pour l'ancienneté de leur noblesse, les *Mello*, qui passerent en Portugal, vers le commencement du douzieme siecle, avec le Comte Henri, indépendamment des vrais *Mello*, qui peuvent exister encore; leur nom est joint à différentes branches de la Maison *Silva*, & même a été porté par celle de *Bragance*.

Les *Menezés* étoient, dès le douzieme siecle, Seigneurs de l'*Infantado*, sur les frontietes de Léon & de Castille, & on croit qu'ils descendoient des premiers Souverains de ces pays. Ils ont joint depuis long-temps le nom de Tellés au leur; mais leur grandeur & leurs richesses en Portugal sont venues de ce que Léonore de Tellés-Menezés épousa, au quatorzieme siecle, Ferdinand Roi de Portugal. Quoique la légitimité de ce mariage fût très-susceptible d'être contestée, la Maison de Menezés en profita pour obtenir de grandes possessions : ils jouissoient encore en dernier lieu du Marquisat de *Marialva*, dont les *Noronha* ont hérité depuis peu. Plusieurs grandes Maisons, entre autres

celle de Silva se sont fait honneur de joindre le nom de Menezés au leur.

La Maison de *Noronha* descend d'Alphonse, fils naturel d'Henri II Roi de Castille; il épousa, en 1373, Dona Isabelle, fille de Ferdinand Roi de Portugal, & de Léonore Tellés-Menezés, & à cette occasion fut fait Comte de Noronha. Il eut un fils qui fut Archevêque de *Braga*. Celui-ci a laissé plusieurs enfans naturels qui ont perpétué le nom de Noronha, que portent encore aujourd'hui plusieurs Grands de Portugal, entre autres, les Comtes d'*Arcos*, en Portugal, & ceux de *Valdarès* & de *Marialva*, qui y ont joint le nom de Menezés.

Les Marquis de *Tavora* sont très-anciens, & il est difficile de fixer l'époque de leur origine : ils étoient déjà fort grands Seigneurs sous les regnes d'Alphonse IV & de Pierre I, à la fin du treizieme siecle, & ils étoient Seigneurs de la ville dont ils portoient le nom, dans la province de *Beira*. Les *Mascarenhas* tirent aussi leur nom d'une Seigneurie qui leur fut donnée du temps des premieres conquêtes des Chrétiens en Portugal; ils portent actuellement les titres de Marquis de *Fronteira*, de *Góvea*, & de Comtes d'*Alva*,

mentés. Au reste, la rade voisine est vaste, & peut contenir une grande & nombreuse flotte. Ce qu'il y a de plus beau dans *Porto*, est le quai, dont les vaisseaux peuvent approcher de si près, que l'on y passe sur une simple planche. C'est le second port du Portugal ; il est très-fréquenté par les Etrangers, sur-tout depuis que l'on s'est accoutumé en Angleterre à boire du vin de Portugal. On compte dans Porto jusqu'à trente mille habitans : l'intérieur de la province n'offre plus de remarquable que *Guimarens*, érigé en Duché, situé dans le canton le plus fertile ; on y voit un ancien château, qui a été, dit on, la résidence des Comtes & des Rois de Portugal au douzieme siecle, & *Brague* ou *Braga*, qui est encore la premiere Métropole ou la Primatiale du Portugal, & qui en a été jadis la capitale. On prétend qu'elle s'appeloit, du temps des Romains, *Bracara Augusta*. Les Sueves & les Goths en firent successivement la résidence de leurs Rois ; ensuite ils abandonnerent aux archevêques la Seigneurie de cette ville : il s'y est tenu de leur temps plusieurs Conciles nationaux. Elle fut conquise par les Maures ; mais ce fut une des premieres que les Chrétiens leur reprirent, dès qu'ils purent s'étendre

un

un peu plus loin que les Asturies & la Galice. Jusqu'à ce que Tolede fût entrée sous la domination des Rois de Castille, *Brague* a joui de l'honneur d'être la Primatiale de toute l'Espagne. Il y eut ensuite de grandes disputes entre les deux Archevêques, à qui conserveroit cette Primatie. Enfin *Brague* est restée en possession d'exercer sa jurisdiction sur le royaume de Portugal seulement, & *Tolede* étend la sienne sur tous les Etats dépendans de la Couronne de Castille. Actuellement *Brague* est une grande ville, mal peuplée, quoique le pays soit très-bon. La cathédrale, où le Comte Henri I, conquérant du Portugal, est enterré, & le palais de l'Archevêque, sont ce qu'il y a de plus curieux à voir.

La province de *Tra los Montes* est tout-à-fait dans les terres, entre celle dont je viens de parler, la Galice & le royaume de Léon. Elle est traversée par le *Douro*; elle a environ trente lieues de long & vingt de large. Les principales villes sont *Bragance* & *Miranda de Douro*, toutes deux à l'extrémité de la province & sur les frontieres de l'Espagne. *Miranda* est épiscopale & à présent assez bien fortifiée. La ville de *Bragance* se divise en deux parties,

la vieille & la nouvelle; l'une & l'autre sont fortes, défendues par une citadelle, & l'on y tient toujours une garnison. Je ne crois pas que Bragance fût en aussi bon état sous Philippe II; mais le Duché a toujours été très-étendu & très-considérable, depuis que le Roi Jean I en investit, aussi bien que des Comtés de Barcellos & de Guimarens, Jean, son fils naturel, tige de la Maison de Bragance, aujourd'hui régnante. Il y a jusqu'à cinquante bourgs qui dépendent du Duché de Bragance; cependant ce n'étoit pas là où les Ducs de ce nom faisoient leur résidence au seizieme siecle, mais à *Villa-Viciosa*, dans la province d'*Alentejo*. Les autres lieux de celle de *Tra los Montes* n'ont rien de remarquable; ce sont les petites places actuellement fortifiées de *Vinaés*, *Montforte*, *Chiaves*, *Montalégre*; sur la frontiere de Galice, dans l'intérieur des terres, la ville de *Villa-Réal* & *Villa Flor*; sur les frontieres du royaume de Léon, *Pinhel*, *Castro-Mendo* & *Castro-Bom*; enfin, *Castel Rodrigo* & *Almeida*, actuellement importantes par leur position & leurs fortifications, mais d'ailleurs de très-petites villes.

La troisieme province de Portugal,

celle de *Beira*, est la plus grande de ce royaume, & en occupe le centre dans toute sa largeur : elle est fertile, sur-tout en bled. Ses principales villes sont *Lamego*, *Coimbre*, *Viseu* & *Guarda*, toutes quatre épiscopales. La premiere n'a rien de remarquable, si ce n'est d'avoir vu tenir en 1143 ces fameux Etats, dans lesquels furent rédigées les loix fondamentales du royaume de Portugal. *Coimbre* est une belle & grande ville, située à six ou sept lieues de la mer, sur la riviere de *Mondego*, que l'on traverse sur un pont fort long. Nos anciens Auteurs étoient persuadés que Coimbre étoit une ville très-ancienne, qui s'appeloit, du temps des Romains, *Conimbrica*; mais des Savans plus modernes & mieux instruits ont appris aux Docteurs de l'Université de Coimbre même, qu'ils se trompoient à cet égard; que les ruines de cette ancienne ville étoient à quelques lieues de distance de la Coimbre d'aujourd'hui. Celle-ci n'a de remarquable qu'un bel aqueduc de vingt arcades, que le Roi Sébastien y fit construire au seizieme siecle; un vieux château en ruines & un ancien palais des Rois de Portugal, que ces Monarques ont abandonné, & dont on a fait un collége;

c'eſt le principal de l'Univerſité de Coimbre, qui étoit, il y a deux cents ans, dans une grande réputation & rivaliſoit avec celle de Salamanque; elle avoit été fondée par le Roi Denis en 1290 : au quinzieme ſiecle, elle fut transférée à Liſbonne; mais au ſeizieme, le Roi Jean III la rétablit à Coimbre. Elle a produit pluſieurs Savans, ſur-tout des Théologiens peu connus en France, & qui effectivement méritent peu de l'être. La cathédrale eſt d'une conſtruction gothique, mais aſſez curieuſe. La Patrone de cette égliſe eſt un perſonnage allégorique, car elle eſt dédiée à la Sainte-Foi. Tout auprès eſt une autre égliſe, que l'on appelle *Sainte-Croix*, dans laquelle on voit les tombeaux des deux premiers Rois de Portugal; ſavoir, *Alphonſe Henriquès*, mort en 1185, après cinquante-ſept ans de régne, & *Sanche I*, dit *le Populaire*, mort en 1212, après avoir régné vingt-ſix ans. Les monumens élevés à leur mémoire ne ſont point de leur temps; ce fut le Roi Dom Emanuel, qui, au ſeizieme ſiecle, imagina de décorer la ſépulture de ſes ancêtres. Il y a d'ailleurs dans Coimbre deux beaux monaſteres, l'un d'hommes & l'autre de filles, tous deux de l'Ordre de Saint

François. Sur toute la côte de Beira, il n'y a rien de remarquable que le port de la ville d'*Aveiro*, érigée en Duche, qui a été possédé, tantôt par des Princes de la Maison de Portugal, & tantôt par de grands Seigneurs Flamands & Espagnols. Le commerce de ce port & de toute cette côte est en sel, & il s'y en fait une quantité considérable. On voit à Aveiro un couvent de Religieuses qui font des preuves de noblesse : celle que l'on exige d'elles le plus rigoureusement, est de prouver qu'elles descendent des vieux Chrétiens, & qu'il n'y a jamais eu dans leur race aucun mélange de Mahométisme ni de Judaïsme. *Viseu* a aussi été érigé en Duché, & possédé par des Princes de Portugal. Cette ville est dans un charmant vallon & très-fertile, d'où l'on voit des montagnes dont le sommet est couvert de neige : plusieurs autres petites villes de la province de Beira sont dans des aspects à peu près pareils, & fort agréables. La ville de *Guarda* n'a été bâtie qu'en 1199 par le Roi Sanche I ; il en fit une place forte pour son temps, & elle l'est encore par sa situation : on y a transféré l'Evêché, qui a été autrefois à *Ildanha*. Cette derniere ville est ancienne ; on distingue même la

plus vieille d'avec la plus nouvelle ; d'ailleurs elle n'offre rien de remarquable. Sur les frontieres de Caſtille ſont deux petites places à préſent fortifiées, *Ségura* & *Salvatierra*.

L'*Eſtremadoure* de Portugal, traverſée &, pour ainſi dire, coupée en deux par le Tage, eſt la province la plus intéreſſante de ce royaume, dont elle contient la capitale ; elle a trente-trois lieues de long & dix-ſept de large ; elle eſt bornée à l'occident par l'Océan, & des trois autres côtés par les provinces de Beira & d'Alentejo : on la diviſe en ſix *comarcas* ou *diſtricts*. Nous allons parler d'abord des cinq premiers, réſervant le diſtrict de Liſbonne pour le dernier. Celui de *Tomar* eſt au nord du Tage, dans un vallon fertile, mais dans lequel on n'entre, ſur-tout en venant de Liſbonne, qu'après avoir traverſé un pays de montagnes. C'eſt à *Tomar* qu'eſt le principal couvent de l'Ordre Régulier & Militaire de *Chriſt*, & l'ancienne réſidence du Grand-Maître. Cette grande Maîtriſe eſt ſi conſidérable que les Rois de Portugal ont jugé à propos de l'unir à leur Couronne. Le Grand-Maître tire, entre autres droits, le quart du revenu de toutes les Commanderies de l'Ordre. Le châ-

teau a autrefois appartenu aux Templiers: lors de l'injuste & malheureuse destruction de cet Ordre, il ne fut point donné aux Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem; & il servit, avec les autres richesses des Templiers en Portugal, à fonder l'Ordre de Christ; & les Chevaliers de Malte ne possèdent dans ce royaume d'autres biens que ceux qui leur ont été donnés anciennement, & dont ils jouissoient déjà pendant que les Templiers subsistoient; la plus considérable de leurs Commanderies est le grand Prieuré de *Crato*. Pour revenir à *Tomar*, l'église & le couvent sont très-magnifiques; on y voit beaucoup de peintures, de dorures & d'architecture. Les Voyageurs modernes nous apprennent que le tout est d'assez mauvais goût. Il y a jusqu'à douze cloîtres. Le Prieur de cette maison est la seconde personne de l'Ordre, & Vice-Grand-Maître; mais il s'en faut de beaucoup que ses revenus soient aussi considérables que ceux de son Supérieur. A peu de distance de *Tomar* est *Pedragan*, lieu délicieux où les anciens Rois de Portugal avoient une maison de plaisance. Dans ce même district sont *Abrantès*, érigé en Duché pour un Seigneur de la Maison d'*Alencastro* ou *Lan-*

*castre de Portugal*, & les Comtés d'*Atalaia* & d'*Orem*. Ce dernier appartient à la Maison de Bragance, aussi bien que *Leyria*, capitale d'un autre district de la province d'Estremadoure. C'est une ville épiscopale bien située, auprès d'une vaste forêt de pins, dont on tire de beaux & grands mâts pour la marine. Dans ce district sont situés deux fameux couvens, *la Batalha* & *Alcobaças*. Le premier fut fondé par le Roi Jean I, en mémoire d'une grande bataille qu'il gagna, en 1386, dans une plaine voisine, au lieu nommé *Aljubarota*. L'église est d'une belle architecture gothique; la voûte est soutenue par seize grosses colonnes de marbre. On voit dans le chœur & dans différentes chapelles de cette église, des tombeaux de plusieurs Rois & Reines de Portugal; savoir, dans le chœur, *Jean I*, & *Philippine de Lancastre* ou d'*Angleterre*, sa femme. Celle-ci mourut en 1415, & son époux en 1433. Dans une chapelle, sont le Roi *Edouard*, mort en 1438, & la Reine *Léonore d'Aragon*; & dans une autre, le Roi *Alphonse* leur fils, mort en 1481, & *Jean II*, fils de celui-ci, mort, en 1491 sans postérité. Le couvent, qui est très-grand & très-riche, est occupé par des

Dominicains. Au ſeizieme ſiecle il y en avoit juſqu'à cent quatre-vingts; mais aujourd'hui le nombre en eſt très-diminué. Quelque grand que ſoit le monaſtere de la *Batalha*, celui d'*Alcobaças* eſt encore plus conſidérable. Les Religieux de ce couvent ſont Bernardins; il fut fondé vers l'an 1150, par Alphonſe Henriquez, premier Roi de Portugal; mais ce Fondateur n'y eſt pas enterré; les deux tombeaux que l'on y voit, ſont ceux d'Alphonſe II & d'Alphonſe III, troiſieme & cinquieme Rois de Portugal, l'un mort en 1223, l'autre en 1279; & ceux du Roi Pierre I, & d'Inès de Caſtro ſon épouſe, dont j'ai parlé il n'y a qu'un moment. L'égliſe qui renferme ces tombeaux eſt fort magnifique; elle occupe le milieu de deux vaſtes bâtimens qui forment le monaſtere; elle eſt élevée ſur un perron de pluſieurs marches, & l'intérieur eſt ſoutenu par vingt-ſix colonnes de marbre; la ſacriſtie eſt remplie de riches ornemens: l'Abbé eſt régulier, & poſſede un revenu conſidérable(1), ſur lequel il eſt obligé d'entretenir ſes Moines, qui ſont au nombre de plus

(1) Il monte actuellement à plus de ſix cent mille livres de notre monnoie.

de cent, tous Gentilshommes, dont chacun à un Frere lai pour le servir. Cet Abbé jouit d'ailleurs de tous les honneurs & de tous les droits de la Jurisdiction épiscopale, & il est Seigneur de la ville. La maison & le jardin sont magnifiques, & la cuisine & le réfectoire sont sur-tout remarquables. A peu de distance d'Alcobaças sont des bains d'eau chaude, qu'on appelle *Las Caldas*, & qui sont fort fréquentés, parce qu'on les croit très-salutaires. Sur la côte & toujours dans le même district de Leyria, sont *Obedos*, le château de *Peniché*, situé dans une Presqu'isle inabordable, & l'Isle de *Berlingue*.

Les deux districts qui restent en deçà du Tage, sont *Santarem* & *Valanquer*; le dernier n'a rien de remarquable que d'immenses pâturages & une grande quantité d'orangers. La ville de *Santarem*, située sur le Tage, à quinze lieues au dessus de Lisbonne, est dans un canton si fertile qu'on y fait la moisson deux mois après avoir semé, & par conséquent plusieurs fois dans l'année. On voit dans un monastere de l'Ordre de Saint François, le tombeau du Roi Ferdinand, mort en 1383, après dix-sept ans de regne. Le Tage ne commence à être navigable

qu'à Santarem, quoique sa source soit sur les frontieres d'Aragon, à plus de quatre-vingts lieues plus haut. De l'autre côté de ce fleuve, au midi, est le district de *Setubal* ou *Setuval*, dont la capitale a un beau port, une rade vaste & une baie très-fréquentés; la ville est bien fortifiée & entourée de forts & de petites citadelles sur toutes les hauteurs qui pourroient la commander. Le commerce de cette ville est très-considérable. Le sel que l'on en exporte passe pour le meilleur de l'Europe; il est très-blanc, connu & recherché dans tous les pays même du Nord. La pêche est abondante sur ces côtes, & l'on y débite du poisson salé en grande abondance, aussi bien que des fruits de toute espece, frais, secs ou confits; du vin de la premiere qualité, de l'huile excellente, des jambons, de la graine de carbette ou cochenille d'Europe, qu'on recueille aussi dans ses environs; les montagnes, qui n'en sont pas fort éloignée, renferment des carrieres de marbres & de pierres précieuses. Enfin les plus riches productions du Portugal, en tout genre, passent par Sétubal & par Porto, qui sont les deux vrais ports nationaux, tandis que celles des Indes, de l'Afrique & du Brésil abordent principalement à Lis-

bonne, & se distribuent de là dans le reste de l'Europe. Il y a dans le district de Sétubal deux maisons de plaisance des Rois de Portugal, *Salvaterra* & *Almeyrin*.

Passons enfin au district de *Lisbonne*. Cette ville très-ancienne, que l'on prétend avoir été fondée par Ullysse, sous prétexte qu'elle s'appeloit *Ullissipona*, mais dont le vrai nom étoit *Ollissipona*, fut une colonie Romaine sous le nom de *Felicitas Julia*. Elle est bâtie, comme Rome, sur sept collines, & située en amphithéatre le long du Tage, qui, dans cet endroit, est large d'une lieue. A la fin du seizieme siecle, on y comptoit près de trente mille maisons. Elle a plutôt augmenté que diminué, jusqu'en 1755, que le tremblement de terre y a occasionné un ravage épouvantable; mais depuis vingt-cinq ans, les dommages qu'il a causés se réparent journellement. On comptoit qu'il y avoit avant ce désastre plus de trois cent mille ames à Lisbonne. Il en a péri quinze ou vingt mille par le tremblement de terre; mais elles doivent être aujourd'hui bien remplacées. Lisbonne a été souvent exposée à ces violentes secousses; l'Histoire en fait souvent mention: mais celui de ces accidens qui a fait le plus de bruit avant le dernier, arriva l'an 1531,

ſous le regne du Roi Jean III. Alors la Cour de Portugal voyant ſes palais ruinés, fut obligée de loger pendant quelque temps ſous des tentes & des baraques, comme elle a fait encore en 1755.

Lisbonne n'eſt point entourée de murailles; il y a au haut de la ville un château aſſez conſidérable qui la commande. Les principales rues ſont larges & bien pavées, ſur-tout celles qui avoiſinent le Tage; dans la ville haute, elles ſont plus étroites & montueuſes; mais auſſi comme il y a beaucoup plus de pente, elles ſont plus propres. Les palais & les grandes maiſons ſont de pierres de taille, ou plutôt de faux marbre, dont il y a des carrieres dans les environs; les maiſons communes ſont bâties de briques ou de moellons liés avec de la chaux très-blanche. Le bois de conſtruction eſt plus rare & plus cher à Lisbonne que la pierre; les bois de menuiſerie y viennent de l'Amérique, & on tire même du ſapin du Nord. C'eſt ſur les bords du Tage qu'eſt la grande place ſituée devant le palais du Roi, & que l'on appelle *Terreiro do paço*, ou place du palais. Dans la plus belle vue, ſur le fleuve, on y voit de très-près de fort gros vaiſſeaux. C'eſt là que ſe donnoient, au ſeizieme

ſiecle, les grandes fêtes, les brillans ſpectacles, des combats de taureaux, & que ſe faiſoient les triſtes & horribles cérémonies des *auto-da-fé*. Une des plus belles décorations de cette place & de la ville étoit le palais royal; mais il a beaucoup ſouffert du tremblement de terre de 1755. Pluſieurs Rois y avoient déjà travaillé aux quinzieme & ſeizieme ſiecles; mais c'eſt Philippe II qui l'a fait achever, pour prouver par-là qu'il ne vouloit point négliger d'embellir la capitale du nouveau royaume qu'il venoit de réunir à ſes anciennes poſſeſſions. La plupart des pieces qui compoſent les appartemens de ce palais étoient très-magnifiques & très-ornées. La plus grande & la plus belle étoit la ſalle des Gardes, dans laquelle ſe ſont aſſemblés pluſieurs fois les Etats Généraux du royaume. La chapelle du palais étoit très-dorée, la cour intérieure ornée de portiques, ſous leſquels ſe tenoient les plus riches Marchands & ceux dont les boutiques étoient les mieux fournies des productions les plus rares des Indes, de l'Afrique & de l'Amérique. Mais, encore une fois, tout cela peut avoir été fort dérangé par le tremblement de terre & par l'incendie qui en a été la ſuite. De

l'autre côté de la grande place où étoit situé le palais royal, se voyoient, dès le seizieme siecle, plusieurs autres grands bâtimens publics & différens palais qui sûrement ont été fort embellis dans les siecles suivans, augmentés & peut-être entiérement renouvelés, & qui ont également souffert de nos jours. Un des plus grands & des plus anciennement connus de ces édifices étoit la Douane, qu'on appelle en Portugal l'*Alfandega*. C'est un immense bâtiment qui contient les magasins les plus vastes & les mieux fournis en tout genre. Attenant, étoit la maison des esclaves; on étoit obligé d'y amener tous les malheureux Negres Indiens ou Américains. Les Officiers du Roi dîmoient sur cette marchandise, de maniere que de vingt esclaves il en appartenoit quatre au Monarque. Il y avoit encore tout auprès un bel arsenal & la Maison de Ville, dont les Magistrats étoient particuliérement chargés de veiller à la subsistance des habitans. Pour cet effet, ils avoient sous leur direction non seulement la halle au grain & le dépôt des farines, mais aussi la boucherie & la poissonnerie, qui sont très-considérables à Lisbonne. La meilleure viande de bou-

cherie vient du royaume d'Algarve ; pour le poisson, on le prend dans le Tage même & à son embouchure ; il y en a toujours une immense quantité au marché, & on achete le meilleur à très-vil prix. Les églises ont toujours été très-magnifiques à Lisbonne ; cependant il s'en falloit beaucoup que la cathédrale fût la plus belle. C'est un bâtiment antique & fort sombre, situé au haut de la ville. On a orné les dedans autant qu'il a été possible, & la sacristie en est très-riche. On montre dans cette cathédrale le corps de Saint Vincent, qui fut martyrisé au quatrieme siecle sur les côtes d'Espagne. Les Aragonois prétendent que ce fut sur celles du royaume de Valence, & les Portugais dans le royaume d'Algarve, près du cap que l'on nomme *cap Saint Vincent*. En conséquence, on montre les reliques de ce Saint, partie à Valence, partie à Saragosse, & même quelques portions à l'abbaye de St. Germain des Prés de Paris, où elles furent apportées vers l'an 750 ; tandis que d'un autre côté on montre le corps tout entier du même Saint dans la cathédrale de Lisbonne. On prétend qu'il a été caché dans cette ancienne église pendant tout le temps de la domination des Maures.

Le

Le Roi Alphonse I ayant conquis Lisbonne en 1147, découvrit presque miraculeusement cette relique. Elle servit de prétexte à la construction de la cathédrale, & à l'établissement, qui fut fait à Lisbonne, d'un Evêché qui, en 1390, a été érigé en Métropole. Comme on prétend que ce furent des corbeaux qui, par leur croassement, firent découvrir ce corps saint, on entretient toujours deux de ces animaux dans la cathédrale de Lisbonne; on les y nourrit avec soin, & ils n'en sortent jamais : le vulgaire s'imagine même qu'ils sont immortels. Il y avoit d'ailleurs dans Lisbonne, indépendamment de la cathédrale, quarante paroisses, vingt monasteres d'hommes, contenant quinze cents Religieux de différens Ordres, & dix-huit couvens de filles, dans lesquels étoient renfermées environ deux mille personnes du sexe. Certainement, pendant le cours du quinzieme siecle, le nombre des couvens & leur population avoient fort augmenté, puisque, lors du tremblement de terre en 1755, il y eut vingt-cinq couvens d'hommes & vingt-deux de filles, ou tout-à-fait ruinés, ou du moins fort endommagés. Le plus beau, entre les premiers, étoit celui des Dominicains, auquel étoit

particuliérement attaché le Tribunal du S. Office ou de l'Inquisition. Rien n'étoit si riche & si doré que l'intérieur de l'église, sur-tout la chapelle où l'on garde un crucifix miraculeux. Mais ce qui est également remarquable & horrible, c'est que l'on plaçoit au haut de la grille qui fermoit cette chapelle, les crânes des malheureux qui périssoient dans les *auto-da-fé*, & les noms de ceux qui n'étoient exécutés qu'en effigie. Dans la maison ou couvent, les appartemens de l'Inquisiteur, qui est toujours Dominicain, & ceux où s'assemblent le Saint Office, étoient superbes. Toutes les Inquisitions particulieres du Portugal, même celles de Goa & du Brésil, dépendent de celle-là. Le couvent des Cordeliers de Lisbonne est un des plus grands du Monde; il contient deux cent cinquante Moines. Leur église est des plus belles. Les Archevêques de Lisbonne y ont leur sépulture, la cathédrale étant trop petite pour qu'on ait pu leur y élever des mausolées. Les couvens de Saint Benoît & des Carmes sont encore de la plus grande beauté. En 1755, on devoit joindre à la liste des superbes églises de Lisbonne, celle des Jésuites, dont le tremblement de terre n'a fait qu'anticiper la ruine, qui d'ailleurs étoit déjà jurée, &

l'églife patriarchale, qui étoit un monument de la magnificence ou, fi l'on veut, de la vanité & de la fantaifie du Roi Jean V, dont je ne dois point parler dans un Ouvrage fait d'après les Auteurs du feizieme fiecle.

Indépendamment des églifes & des couvens, il y a depuis long-temps dans Lifbonne plufieurs grands établiffemens de charité, dont quelques-uns font très-bien entendus. Le principal eft une Confrérie nommée *Irmendade da Mifericordia.* C'eft une affociation qui a pour but de contribuer à des actes de bienfaifance de toute efpece. Elle prend foin d'un grand nombre d'orphelins des deux fexes, les fait élever, & veille même à leur fortune, s'il eft poffible de leur en procurer. Elle fecourt les veuves & les vieillards hors d'état de travailler, tâche de prévenir la ruine des Négocians qui ont fait des pertes, délivre des Prifonniers pour dettes, & ne bornant pas fes bonnes œuvres à la feule ville de Lisbonne, elle entretient des correfpondances avec des Compagnies particulieres, difperfées dans les différentes villes du royaume, & qui s'occupent des mêmes objets. La Confrérie dont je viens de parler a une très-belle églife & des re-

venus conſidérables ; mais comme les dépenſes qu'elle eſt obligée de faire ſont infiniment multipliées, elle ne pourroit pas y ſuffire, ſi elle ne trouvoit des perſonnes diſpoſées à lui faire des avances conſidérables. Pour ſe les procurer, elle ſe choiſit tous les ans un Chef, qui jouit, ſur-tout pendant le temps de ſa magiſtrature, de beaucoup d'honneurs, & conſerve toute ſa vie de la conſidération : c'eſt ce qui engage les plus riches Négocians à rechercher cette place, & à ſe mettre quelquefois en très-gros frais pour illuſtrer le temps de leur gouvernement. Il y a d'ailleurs dans Lisbonne vingt autres Confréries de dévotion & de charité, & des hôpitaux de la plus grande richeſſe.

Les environs de Lisbonne étoient, avant le tremblement de terre, auſſi curieux à voir & à connoître que la ville même. L'eſpace des trois lieues que l'on a à parcourir en remontant le Tage, depuis la mer juſques à la capitale, préſente pluſieurs endroits remarquables. Le premier, en partant de Lisbonne & ſur la même rive, eſt *Belem*, qui veut dire en Portugais *Bethléem* : ce nom vient de celui d'un monaſtere que le Roi Emanuel y fonda au commencement du ſeizieme ſiecle,

& qu'il dédia à la Nativité. Il fit construire en même temps ou augmenta la forteresse qui est à côté du couvent. La principale piece de cette fortification est une grosse tour que l'on voit de fort loin, que tous les vaisseaux qui remontent à Lisbonne sont obligés de saluer, & au pied de laquelle ils sont forcés de s'arrêter, de montrer leurs passe-ports, subir la visite & payer les droits : pour cet effet, on y entretient toujours une nombreuse garnison & une bonne artillerie, & il faut nécessairement que les vaisseaux passent sous leur feu, parce que quoique le Tage soit fort large dans cet endroit, son lit est coupé de quelques rochers qui forcent les vaisseaux à s'en approcher. Le bas de la tour sert pour des magasins; on renferme dans le haut des Prisonniers d'Etat, & la garnison est logée dans des casernes tout autour de la place d'armes. Toute cette forteresse, commencée, comme je l'ai dit, par le Roi Emanuel, a été entiérement finie par le Roi Jean III, son successeur; mais le palais & le couvent n'ont eu leur perfection qu'un peu plus tard, toujours cependant dans le seizieme siecle. Avant le tremblement de terre de 1755, ces édifices étoient la merveille du Portugal; ils

rivalisoient avec l'Escurial, quoiqu'ils fussent d'une architecture plus gothique : ils en avoient probablement fourni l'idée à Philippe II. L'église étoit un vaste, mais solide édifice de pierres de taille extrêmement travaillées, &, pour ainsi dire, découpées & brodées à la gothique ou à la moresque. La voûte en étoit très-haute & très-hardie ; presque tout l'intérieur revêtu & pavé de différens marbres, soutenu par des colonnes de la même matiere, & relevé de beaucoup de sculptures. On y voyoit aussi grand nombre de statues. La chapelle la plus magnifique étoit celle destinée par Emanuel à la sépulture des Rois de Portugal ; on y voyoit les tombeaux de ce Monarque, de la Reine Marie d'Aragon sa seconde femme, du Roi Jean III, leur fils, & de la Reine Catherine d'Autriche, femme de celui-ci. Leurs mausolées étoient de marbre, fort chargés d'ornemens & d'épitaphes en assez beaux vers Latins. Dans une autre chapelle étoit le mausolée du Roi Cardinal Henri, & je crois que, pendant le cours du dix-septieme siecle & au commencement du dix-huitieme, quelques autres Rois de la Maison de Bragance y avoient été aussi enterrés; mais ce n'est pas encore ici le moment

d'en parler. Le couvent des Jéronimites étoit disposé pour recevoir deux cents Religieux, & ils y étoient effectivement; enfin, le cloître, les jardins, les chambres mêmes & les salles d'assemblées étoient superbes : le palais royal, qui étoit, pour ainsi dire, joint à tout cela, étoit très-beau & dans le même goût. A l'autre extrémité du couvent étoit un lieu de retraite pour des pauvres Gentilshommes qui avoient été blessés ou ruinés au service du Roi. S'ils n'étoient pas déjà Chevaliers de l'Ordre de Christ en entrant dans cette maison, on leur en donnoit la Croix. Nous pouvons dire en passant, que le feu Roi Jean V a formé un autre établissement, tout-à-fait dans le goût de *Belem* & de l'*Escurial*, dans un lieu nommé *Mafra*, à trente milles, ou environ dix lieues de Lisbonne. On y voit de même un immense & magnifique couvent de Jéronimites & un palais très-fastueux; mais comme ce nouvel établissement ne date que du siecle courant, je ne dois pas m'y arrêter davantage.

En descendant le Tage, on trouve la petite ville de *Cascaés*, située sur le bord de ce fleuve : elle est enveloppée de fortifications; mais comme le mouillage

n'eſt pas bon, il n'y a pas grande précaution à prendre de ce côté-là. Enfin, à l'embouchure du Tage eſt le château de *Saint-Julien*, ſitué ſur un rocher eſcarpé, défendu par une forte garniſon & une nombreuſe artillerie. Ce qu'il y a après cela de plus intéreſſant à voir de ce côté-là, eſt la ville de *Cintra*, ſituée ſur une montagne, au revers du cap de Rocca, à ſept lieues de Lisbonne : mais diſons auparavant que tous les environs de la capitale, à pluſieurs lieues à la ronde, ſont remplis par de jolies maiſons de campagne, que l'on appelle *des quintes*, qui doivent leurs principaux agrémens à la douceur du climat & à la fertilité du pays, abondant en toutes ſortes de fruits & de fleurs. A quatre lieues de Lisbonne eſt le beau couvent d'*Odilevas*, habité par trois cents Religieuſes, toutes filles de qualité, dont quelques-unes de la plus haute naiſſance. Il fut fondé vers l'an 1300 par le Roi Denis de Portugal & ſa femme Eliſabeth d'Aragon, canoniſée ſous le nom de *Sainte Eliſabeth de Portugal.* Les corps de ce Roi & de cette Reine y repoſent ; mais avec cette différence que la femme eſt dans une châſſe & le mari dans un ſimple mauſolée. Le monaſtere que je viens de

nommer, toujours beau & remarquable, étoit cependant encore plus considéré qu'il ne l'est aujourd'hui, sous le regne du Roi Jean V, grand-pere de la Reine régnante, & pere du Roi son époux. Ce Prince alloit presque journellement visiter ce couvent, & s'intéressoit particuliérement à une des Dames qui l'habitoient. On prétend que le Nonce du Pape & le Patriarche de Portugal l'accompagnoient souvent dans ces voyages, dans lesquels ce Monarque trouvoit moyen de s'amuser dans le genre qui lui étoit le plus agréable; car il avoit un goût particulier & très-vif pour les cérémonies & les personnes ecclésiastiques. Entre Lisbonne & Cintra, on voit à présent le joli château de *Caylus*, que le Roi régnant a fait bâtir pendant qu'il n'étoit encore qu'Infant: cette maison est ajustée & meublée à la moderne & à la Françoise.

Le lieu de *Cintra* a été fameux dans tous les temps, à commencer par celui des Romains. Le cap Roc, sur le revers duquel Cintra est situé, s'appeloit *montagne de la Lune*, & on y voyoit un temple dédié à cet astre, que les Païens croyoient être la même Déesse que Diane. Or, comme un des noms de Diane étoit

*Cinthia*, de là vient, dit-on, celui de *Cintra*. On voit encore les ruines de ce temple & plusieurs inscriptions latines, dont nos anciens Cosmographes rapportent quelques-unes. Les Goths, & ensuite les Maures ont fait bâtir un château sur la montagne plus haut que ces ruines ; c'étoit, de leur temps, la forteresse la plus considérable des environs de Lisbonne, & d'ailleurs elle servoit de maison de plaisance aux Rois Maures. On y va voir encore quelle étoit la magnificence des Mahométans d'Espagne aux dixieme & onzieme siecles. Les ornemens, les peintures & les dorures de plusieurs salles & chambres y sont encore parfaitement conservés. Enfin, dans une autre partie de cette montagne, est un couvent de Jéronimites, que l'on appelle *Nostra Sennora da Rocca*. Le monastere & l'église sont taillés dans le roc même, aussi bien que l'hôtellerie pour les Voyageurs & les Pélerins ; car c'est un lieu de grande dévotion. Le petit jardin est de terre rapportée, dont on a rempli les fentes des rochers. Si cette montagne est seche & stérile, en revanche, rien n'est si beau que la plaine qui est au pied & qui s'étend jusques au Tage : on l'appelle *la vallée de Collares*.

Lorſque l'on veut paſſer de Lisbonne dans la province d'*Alentejò*, & de là en Eſpagne par l'Andalouſie, on s'embarque ſur le Tage, & après trois lieues de traverſée, on arrive à *Aldea-Gallega*, gros bourg qui n'a rien de curieux que d'être un grand lieu de paſſage; il n'y a plus de ce côté du Tage que le ſeul diſtrict de *Sétuval*, dont j'ai déjà parlé, & tout le reſte du royaume de Portugal eſt ce qui compoſe la province d'*Alentejo*, qui a trente-ſix lieues de long & preſque autant de large: elle eſt bornée à l'occident par la mer, au midi par le petit royaume d'Algarve, à l'orient par le fleuve Guadiana, l'Andalouſie & la Caſtille, & au nord par le Tage. La capitale ou principale ville eſt *Ebora*; la ſeconde, *Elvas*, les ſuivantes, *Portalegre*, *Bexa*, &c. Les habitans de cette province paſſent pour avoir beaucoup d'eſprit. Ebora étoit connue dès le temps des Phéniciens : ce furent eux qui lui donnerent ſon nom, qui veut dire, en langage Punique, *fruits* ou *productions de la terre*, parce qu'effectivement la campagne des environs eſt très-fertile. Ce fut là que *Viriatus*, Chef des Luſitaniens, ſe révolta contre les Romains. Cette révolte ayant été appaiſée, Jules Céſar lui

accorda le droit des municipes ou cités d'Italie : on y voit encore des inscriptions qui le prouvent. On regarde Sertorius comme le premier Fondateur des murailles d'*Ebora*, & d'un bel aqueduc qui a été réparé au seizieme siecle, & sert encore à conduire l'eau des montagnes voisines dans la ville.

Plusieurs Rois des Goths y ont fait leur résidence ; elle fut au pouvoir des Maures jusqu'à l'an 1166 qu'elle leur fut enlevée par Alphonse Henriquez, premier Roi de Portugal. On y établit alors un Evêché, qui, au seizieme siecle, fut érigé en Métropole, en faveur du Cardinal Henri de Portugal, frere du Roi Jean III. Cet Archevêque étant lui-même monté sur le trône en 1578, il accorda de beaux privilèges à cette ville, & y établit une Université. A quelques lieues d'*Ebora*, en tirant vers *Elvas*, est *Estremos*, petite ville, mais très-forte place, & qui a toujours dû l'être par sa situation.

*Elvas* n'est pas moins forte & est plus grande ; elle n'est qu'à une lieue de la frontiere & à deux de *Badajos*, ville considérable de l'*Estremadoure* Espagnole. On estime beaucoup l'huile & le vin des environs d'*Elvas* : elle fut érigée en Evêché en 1570.

*Campo-Maïor*, *Arunches*, *Allegrete* & *Portalegre* sont des villes de cette province, mais qui n'ont rien de remarquable; la derniere est épiscopale. Dans les montagnes des environs, on trouve des mines de plomb, &, à ce que l'on prétend, même d'étain: on y reconnoît les ruines d'une grande ville, mais dont il est difficile de déterminer quel a été le nom, non plus que l'époque de sa destruction. Là auprès est le château de *Crato*, chef-lieu d'un Grand-Prieuré de l'Ordre de Malte, qui est d'un revenu considérable. En descendant la riviere d'*Avis*, on trouve la petite ville du même nom, qui a donné le sien au plus ancien Ordre de Chevalerie de Portugal. Il fut fondé au douzieme siecle par Alphonse I, peu après qu'il eut fait la conquête d'*Alentejo*. Les Chevaliers ne s'intitulerent d'abord que Confreres de la Sainte Vierge d'Ebora; mais ensuite le château d'*Avis* leur ayant été donné, ils en prirent le nom. *Olivença* est près de la *Guadiana*, mais par delà, du côté de l'Andalousie; c'est une ville à présent très forte; je ne crois pas qu'elle le fût tant au seizieme siecle. *Villa Viciosa*, qui veut dire en Portugais, *ville gracieuse*, est moins renommée par ses fortifications que par le

beau château des anciens Ducs de Bragance, qui eſt hors de la ville, & où ces Seigneurs faiſoient leur réſidence ordinaire juſqu'au moment qu'ils ont monté ſur le trône. Les Rois de Portugal ſe piquent de tenir en bon état cette habitation de leurs ancêtres, quoiqu'ils n'y mettent plus le pied. On voit dans les appartemens les portraits de tous les anciens Ducs de Bragance, faits du temps qu'ils ont vécu. Le parc eſt, à ce que dit un Voyageur moderne, de la grandeur du bois de Boulogne, mais bien plus rempli de bêtes fauves. On a placé dans les veſtibules pluſieurs inſcriptions antiques, qui prouvent que, du temps des Romains, *Villa Viciosa* étoit une ville conſidérable: on y voit même les ruines d'un temple de Proſerpine. *Moura*, *Serpa* & *Mertola* ſont encore des villes anciennes qui conſervent des reſtes de monumens de leur ancienne magnificence. *Beja* ou *Bexa* s'appeloit autrefois *Pax Julia*; elle eſt à préſent épiſcopale, mais d'ailleurs peu conſidérable. En général, la province d'*Alentejo* eſt celle du Portugal où l'on trouve le plus de ruines & de monumens antiques: mais je ne parlerai plus que d'un ſeul lieu; c'eſt celui d'*Ourique*. C'eſt dans la plaine

voisine de ce bourg que se donna, l'an 1139, la fameuse bataille qui assura pour toujours aux Chrétiens la conquête du Portugal. Alphonse Henriquez y vainquit cinq Rois Maures, qui périrent tout cinq dans la bataille : leurs écus ayant été portés à Alphonse, il les disposa en croix sur son propre écusson, & c'est-là l'origine des armes de Portugal. Alphonse fut proclamé Roi par son armée sur le champ de bataille. Il vécut encore long-temps après; car il ne mourut qu'en 1185, âgé de quatre-vingt-un ans, après en avoir régné soixante-treize, dont vingt en qualité de Comte, & cinquante-trois avec le titre de Roi. Au seizieme siecle, le Roi Sébastien fit bâtir sur le champ de bataille d'Ourique une magnifique église que l'on y voit encore.

La petite province d'*Algarve* a l'honneur de porter le titre de royaume, parce qu'elle en formoit un du temps des Maures & n'a point été comprise dans la conquête qu'Alphonse I fit du Portugal. Au douzieme siecle, cent ans après, elle faisoit encore partie des Etats de Castille; mais, en 1241, Alphonse X ayant marié Béatrix, sa fille naturelle, à Alphonse III Roi de Portugal, il lui donna en dot le

pays d'Algarve, ou plutôt ses droits sur ce royaume; car il n'étoit pas encore parfaitement soumis. Les Portugais acheverent de le conquérir; il est toujours resté depuis dans leur dépendance, & les Rois de Portugal ont ajouté à leurs titres celui de Roi des Algarves. L'Algarve est entourée de deux côtés, à l'occident & au midi, par la mer; à l'orient, elle est séparée de l'Andalousie par la riviere de *Guadiana*, & au nord, de la province d'Alentejo, par une chaîne de montagnes que l'on appelle *Siera de Calderaon.* Avec tout cela, ce royaume n'a que vingt-sept lieues de long, huit de large, & trente-cinq lieues de côtes. Nos Cosmographes disent que le mot d'*Algarve* signifie, dans l'ancienne Langue *Moresque*, *campagne fertile & abondante*; effectivement la bonté du terroir & la quantité de ses productions pourroient autoriser cette étymologie: cependant on est assuré que ce n'est pas la véritable, & que le mot *Algarve* veut dire *bout* ou *extrémité de la terre.* Quoique les ports de ce royaume ne soient pas considérables, son commerce est très-étendu, les excellentes denrées de toute espece que l'on en tire, se transportant dans toutes les parties de l'Europe. La pêche est très-

abondante ſur ſes côtes, & l'on ſale une partie du poiſſon que l'on en tire. Les vins d'Algarve ſont bons, eſtimés & recherchés. Les huiles ont la même réputation; l'on en tire des fruits ſecs, des amandes & des dattes, & ſur-tout une grande quantité de figues ſéchées au ſoleil. Elle produit d'ailleurs aſſez de bled pour nourrir ſes habitans. Quoique l'Algarve ſoit ſi bien enfermée de tous côtés, qu'elle n'ait, pour ainſi dire, aucune invaſion à craindre par mer ni par terre, cependant les Rois de Portugal ont fortifié ſes places, ſur-tout depuis la derniere révolution. Je vais dire en peu de mots en quoi conſiſtent les principales villes & les lieux remarquables de ce petit royaume. *Tavila* ou *Tavira* eſt l'ancienne capitale. Du temps des Carthaginois & des Romains, elle s'appeloit *Balſa*. Elle eſt ſituée ſur le bord de la mer; mais depuis long-temps ſon port eſt très-peu de choſe, & dès le ſeizieme ſiecle, la ville étoit réduite à moins de deux mille habitans. A l'occident de Tavila eſt *Faro*, ville actuellement bien plus conſidérable, ſituée bien plus avantageuſement ſur l'Océan, avec un port très-fréquenté des étrangers; elle eſt épiſcopale, & bien fortifiée. Dans les

terres est *Silves*, aussi résidence d'un Evêque, placée dans une situation très-agréable, au milieu d'une campagne charmante, coupée par des jardins & de petits bois d'arbres fruitiers; aussi la surnomme-t-on *Silves da Paraysso* (*Sylves du Paradis*); cependant elle est fort petite. En se rapprochant de la mer, on trouve deux bourgs, dont l'un s'appelle *Villa Nova de porti Maon*; il est sur le bord de la mer: l'on prétend que c'est l'ancien port d'Annibal; mais son nom sembleroit indiquer qu'il a pour Fondateur *Magon*, autre Général Carthaginois. Quoi qu'il en soit, il y a apparence qu'il y a eu autrefois dans cet endroit un port considérable qui s'est comblé. Le bourg d'*Albor* est dans une plaine, à quelque distance de la mer, qui peut-être s'étendoit autrefois jusque-là. On y remarque plusieurs monumens qui prouvent que les Mores y avoient bâti une assez grande ville. Enfin *Lagos*, anciennement *Lagobriga*, est un bon port & une place forte. Les murailles & même le château sont bâtis sur le roc. C'est là où réside le Vice-Roi ou Capitaine-Général du royaume des Algarves. A quelques lieues de là est le fameux *Cap Saint-Vincent*, qui forme une pointe très-avancée dans la mer, vis-à-vis de l'Océan Atlantique;

on l'appeloit autrefois *Promontoire Sacré*, & on trouve encore tout auprès une petite ville qui rappelle ce nom, puiſqu'elle s'appelle *Sagrez*. C'eſt là que ſe tenoit l'Infant Dom Henri, fils du Roi Jean I; il y faiſoit ſes ſpéculations, & envoyoit de là des vaiſſeaux à la découverte des Iſles & des côtes de l'Afrique. On ſait combien ces navigations ont été utiles aux Portugais.

Voilà tout ce que j'ai à dire du Portugal, dont j'ai parcouru toutes les provinces avec nos vieux Coſmographes. Il ne me reſte plus qu'à tirer de ces anciens Ecrivains quelques obſervations générales relatives au caractere des Peuples de l'Eſpagne & du Portugal, à leur gouvernement, aux productions de leurs pays, à leur commerce, leurs mœurs, leurs coutumes, & quelques anecdotes relatives à leur Hiſtoire. Comme je n'ai pu les faire entrer à la place qui leur convenoit le mieux dans ce Volume, je vais les donner, pour ainſi dire, au haſard.

Le Coſmographe *Munſter* nous apprend quel étoit, au ſeizieme ſiecle, le coſtume de l'habillement Eſpagnol. Il dit que les femmes, en Eſpagne, étoient accoutumées à ſe percer les oreilles pour y paſſer des anneaux auxquels elles attachoient des

pierres précieuses, & que cette espece de parure sembloit fort étrange & même barbare aux Dames Françoises & Allemandes, qu'elles ne concevoient pas qu'on se fît volontairement autant de mal pour un aussi petit agrément. Il ajoute que les Dames Espagnoles s'entouroient le ventre d'un cercle de bois qui soutenoit leurs jupes, & cela dans la vûe de marcher plus vîte & plus pompeusement ; sur quoi le Traducteur remarque en marge, que les cercles dont parle *Munster*, étoient les *Vertugales* ou *Vertugadins*, qui ont été si long-temps à la mode & en usage en Espagne. Le corset que l'on mettoit par-dessus & qui s'étendoit jusques au bord & un peu plus bas que le vertugadin, s'appeloit *Vasquines* : c'est de là que nous avons conservé le nom de basques que nous donnons encore à la partie inférieure de nos habits courts ; & justaucorps, de certains corsets de femmes, que l'on appeloit encore au siecle dernier, *habit de Dame à l'Espagnole.* La chaussure des Dames Espagnoles s'appeloit *Ciapin*. C'étoient des especes de *sandales* ou *pantoufles* montées sur de petites colonnes de bois, dont les unes élevoient le talon, les autres le bout du pied. Nous avons ap-

pelé en France ces chaussures des *patins*. Ce qui en avoit fait venir la mode en Espagne, étoit le désir de paroître grande; sur quoi Munster remarque que la plupart des femmes Espagnoles sont de petite stature, mais qu'on les croiroit grandes étant ainsi chaussées avec des jupes qui traînent à terre, cachent leurs pieds, & empêchent qu'on ne voie à quel point elles sont exhaussées. Cependant leur démarche étoit si peu assurée, qu'elles étoient obligées, dit le même Auteur, de se faire soutenir par des femmes de chambre ou des valets qui les tenoient par-dessous les bras. On appeloit ces valets, *Mocos d'espuelas* (*Serviteurs à bras*), parce qu'ils servoient à les supporter & les empêcher de tomber. Les Dames Espagnoles portoient anciennement des carcans ou grands colliers d'or ou d'argent quelquefois chargés de pierreries: c'étoit encore une gêne à laquelle elles se soumettoient pour être plus parées. Le *couvre-chef* ou *voile de tête* est de toute ancienneté en usage pour la coiffure des Dames en Espagne; mais elles plaçoient sur leurs têtes des agraffes & des pointes de différentes formes, pour relever & écarter le voile, lorsqu'elles vouloient ou se laisser voir ou se rafraîchir.

Elles partageoient communément leurs cheveux en deux sur le front ; tantôt elles les relevoient sur le haut de la tête, & les attachoient avec une grande aiguille ; tantôt elles les nattoient ou tressoient, & les laissoient tomber derriere la tête, divisés en deux ou trois cordons. Belleforet, Traducteur & Commentateur de Munster, dit que de son temps elles se *pinçotoient* & *frisottoient* leurs cheveux sur les tempes, de sorte qu'elles s'en faisoient des oreilles semblables à celles d'un lion. Mais ce dont nos Cosmographes conviennent, c'est que les Dames Espagnoles se servoient de *collyre*, *vermillon* & *céruse*, & n'avoient pas le *teint si naïf* que nos Dames Françoises. Thevet dit que les Dames Espagnoles sont naturellement superbes, richement vêtues & des mieux frisées ; qu'elles font ce qu'elles peuvent pour paroître avoir de l'embonpoint du côté des hanches, mais que l'on ne voit jamais en Espagne de gorges découvertes, & que les Dames montrent plutôt leurs épaules & leurs dos que leurs cous ; qu'elles mettent du rouge, non seulement sur leurs joues, mais au menton, au bout des oreilles, sur les épaules & au bout des doigts. Lorsque les femmes sortent par la ville,

elles s'enveloppent de grandes pieces d'étoffes qui cachent entiérement leur visage & leur taille (c'est ce que l'on appelle encore des *mantes*); mais quand elles rentrent chez elles, au milieu de leur famille ou de leurs amies, & qu'elles sont enfin plus en liberté, elles portent de plus petites mantes, dont les unes couvrent seulement les épaules, & les autres s'entortillent autour de leur corps; les premieres s'appeloient *mantilles*, les secondes *escharpes*. Ces noms ont été francisés, & sont encore bien connus de nos Dames Françoises. Les *jupes* des Dames Espagnoles du seizieme siecle traînoient toujours par-devant ou par les côtés, mais jamais par-derriere : ainsi ce n'est sûrement point de ce pays-là qu'est venu l'usage des queues traînantes. Elles ont conservé, pendant tout le cours du seizieme siècle & même pendant le dix-septieme, l'usage de ne s'asseoir dans leurs visites qu'à terre sur des tapis ou des carreaux. Il n'y avoit dans leurs appartemens ni siéges ni fauteuils. A la Cour même, la Reine seule avoit un fauteuil, & les Dames n'étoient assises que sur des carreaux plus ou moins élevés, suivant leur dignité. L'usage des Dames d'Espagne étoit de ne point s'em-

braffer en fe faluant, mais feulement de fe donner la main nue, de ne point s'appeler par leurs noms de famille, ni par les titres de leurs maris, mais par leurs noms de baptême, comme *Dona Clara*, *Dona Ifabella*, *Dona Antonia*.

Il y avoit quelques différences d'ajuftement d'une province à une autre, mais elles n'étoient que pour le peuple; les Dames s'habilloient par-tout de même en Efpagne & en Portugal. Quant aux hommes, ils portoient, du temps de Philippe II, des chapeaux fort hauts faifant le pot à beurre, à très-petits bords; depuis, ils en ont porté de très-bas & à grands bords. La longueur des manteaux a beaucoup variée. Pendant un temps ils furent fort courts, enfuite fi longs qu'ils battoient à la cheville du pied & s'embarraffoient dans les éperons. Leurs habillemens de cou ont été alternativement de petits rabats affez plats, & puis des *fraifes gaudronnées* de différentes manieres, & enfin des *golliles* relevées & empefées. L'habillement des hommes & des femmes, en Efpagne, étoit communément d'étoffes de foie noire; il n'y avoit que dans les grandes occafions & dans les fêtes qu'ils s'habilloient de couleurs plus brillantes.

On convient généralement que les Espagnols sont paresseux & vains ; mais le principe de ces défauts même est grand, noble & estimable. On remarque dans la conduite de cette Nation & dans les actions même des particuliers, un caractere qui suppose des cœurs généreux, & des esprits élevés. Les Espagnols sont naturellement braves. La guerre est le métier pour lequel ils ont la plus sincere inclination, & les fêtes qui leur en présentent l'image sont le plus de leur goût; leur galanterie est éloignée de la grossiéreté & de la brutalité; ils ne rougissent point de solliciter avec instance & respect des faveurs qu'ils ne veulent jamais arracher, mais obtenir après les avoir méritées. Ils sont jaloux, mais c'est après avoir acquis le droit de l'être, & pour conserver un bien qui leur a couté beaucoup de soins & de peines, & dont ils se croient dignes. La galanterie Espagnole & Portugaise rend le séjour des grandes villes de ces pays agréable pour les étrangers, parce qu'ils peuvent profiter des sérénades que les amoureux donnent assez réguliérement toutes les nuits à leurs Maîtresses; la douceur du climat invite d'ailleurs aux promenades nocturnes. Les femmes Espagnoles sont

presque toutes brunes; elles ont de beaux yeux qui annoncent une grande vivacité & une sensibilité extrême. Ceux qui ont vécu en Espagne, & quelquefois même ceux qui n'ont fait qu'y voyager, conviennent que ces Dames tiennent bien tout ce que leurs yeux promettent. On remarque qu'elles ne sont pas fécondes.

C'est une question de savoir si la galanterie & le goût des fêtes ont passé des Espagnols aux Mores, ou des Mores aux Espagnols; il y a apparence qu'elle s'est formée d'elle-même, & que le climat y a plus contribué que les anciennes inclinations des Conquérans de ce pays: en effet, ni les Goths ni les Arabes ne pouvoient pas avoir apporté de leurs pays le goût de cette galanterie délicate & raffinée, & nous n'entendons pas dire qu'elle soit repassée en Afrique avec les Mores: au contraire elle est restée en Espagne. On s'y plaît encore à composer & à réciter des pieces de Poésie dans le genre pastoral, à chanter des Romances touchantes, tendres & passionnées, & à jouer sur la guittare des airs assortis à ces paroles. La Comédie Espagnole ne faisoit que de naître au seizieme siecle; mais les carrousels, les courses de chevaux, & sur-tout les combats

de taureaux se célébroient alors avec autant de pompe & de magnificence à *Valladolid*, à *Tolede*, à *Madrid*, que ces mêmes spectacles avoient été donnés à *Grenade* dans le siecle précédent. Je trouve dans nos vieux Cosmographes la description d'une espece de carrousel donné par le Roi Philippe III au commencement de son regne (avant 1600), dans lequel ce jeune Monarque parut vêtu à la moresque avec toute sa Cour. Une circonstance remarquable de ce carrousel, c'est que tous les grands Officiers du royaume s'y montrerent à la tête des Officiers inférieurs qui leur étoient subordonnés, & que le Comte de *Miranda*, vieux & respectable Ministre de Philippe II, y parut à cheval à la tête de tout le Conseil d'Etat. A la vérité, la relation ne dit point que ces graves Sénateurs fussent vêtus à la moresque.

Nos Auteurs mettent au nombre des divertissemens des Espagnols de leur temps, l'*Encamisada* ou *Camisade*. C'étoit une espece de fête que les Cavaliers de distinction donnoient à leurs Dames. Le nom qu'elle portoit venoit de ce que ceux qui y paroissoient à cheval étoient ordinairement vêtus de robes longues à la Turque,

de soie blanche, ou de toile d'argent, ayant en tête des turbans de toile blanche à la moresque. Les harnois de chevaux étoient garnis de clochettes. Comme c'étoit toujours pendant la nuit que se donnoit ce spectacle, on plaçoit, à droite & à gauche, des Cavaliers, des Laquais ou des Pages portant des flambeaux de cire blanche. Cette illumination donnoit lieu de remarquer que les Cavaliers portoient des étendards richement brodés & chargés de devises relatives aux attraits de la Dame pour qui la fête se faisoit, & à l'amour du Cavalier, qu'on suppose toujours être le plus violent que l'on puisse imaginer. Lorsque la cavalcade étoit arrivée sous les fenêtres de la Dame, les Cavaliers la saluoient de l'épée & de l'étendard; les trompettes sonnoient des fanfares, & l'on répétoit à haute voix les devises faites en son honneur. On sent bien au reste que ce n'étoit pas pour des amours mystérieuses & secretes que ces sortes de fêtes & de cérémonies étoient faites, mais pour des passions affichées & qui sans doute avoient pour but le mariage.

A la fin du seizieme siecle, on avoit à la Cour d'Espagne une sorte de respect & de grands ménagemens pour deux especes

de personnes, les amoureux & les femmes grosses. On étoit si convaincu que les premiers étoient entiérement livrés à leur passion & ne pouvoient s'occuper d'autre chose, qu'on leur passoit toutes sortes d'inattentions & d'impolitesses. Par exemple, les Rois & Reines d'Espagne trouvoient bon que des Cavaliers d'un rang distingué devinssent amoureux des Caméristes ou Filles d'honneur de la Reine: comme ces amours finissoient toujours par procurer des établissemens à ces Demoiselles, qui en avoient grand besoin, on souffroit qu'elles reçussent les déclarations & les protestations de leurs amoureux dans la chambre même de la Reine. Pour cet effet, ces Messieurs y entroient sans autres droits ni titres que leur amour; & comme on supposoit qu'ils ne cherchoient & ne s'occupoient que de l'objet de leur passion, on paroissoit ne pas prendre garde à eux. Le nom qu'on leur donnoit portoit avec lui leur excuse, on les appeloit les *Embevidos*, les enivrés.

La danse étoit un des amusemens le plus du goût des Espagnols; mais elle se sentoit toujours du caractere national, & quelquefois des nuances particulieres que ce caractere prenoit, suivant les différentes

provinces. Belleforet dit que les principales danſes Eſpagnoles ſont *la Pavane*, que l'on danſe avec la cappe ou manteau, & la grande épée au côté; que c'eſt des Eſpagnols que les François ont appris cette danſe, & qu'en revanche ils ont pris de nous *la Gaillarde* & le *Tordion*, autrement dit en France, *Madame d'Orléans*; mais que cette derniere danſe n'étoit point d'uſage à la Cour, parce qu'il y a quelques mouvemens peu convenables à la réſerve qu'impoſe la gravité Eſpagnole; que dans l'Aragon & la Catalogne on danſe l'*Eſcarraman*, qui eſt particuliere à ces provinces; que les grands bals finiſſent toujours en Eſpagne par le branle de *la Torche* ou du *Hacha*. Il ajoute, que la *Sarabande* eſt une danſe d'origine moreſque, & que, ſuivant l'uſage des Mores, on fait claquer les doigts en la danſant; que c'eſt pour augmenter le bruit de ce claquement que l'on a inventé les *caſtagnettes*. Les Baladins, en Eſpagne, danſent auſſi avec des ſonnettes. Nos vieux Auteurs ne prononcent pas le nom du *Fandango*. Nous ſavons cependant que cette danſe étoit connue en Eſpagne dès la fin du ſeizieme ſiecle, & elle étoit imitée de celle des Sauvages Américains.

Le même Auteur François parle du goût que les Espagnols ont pour le jeu des échecs. Ils y donnoient l'attention la plus particuliere ; il étoit fort ordinaire que des parties durassent plusieurs jours de suite, quelquefois des années entieres. Après les premiers coups, les joueurs, s'étant bien mis dans la tête la position de leurs pieces sur l'échiquier, prenoient le temps nécessaire pour réfléchir sur les coups importans qui leur restoient à faire, & quelquefois c'étoit par lettres que ces joueurs s'avertissoient l'un l'autre qu'ils avoient remué telle ou telle piece.

On sait qu'en général les Espagnols sont sobres. C'est d'eux que nous avons appris l'usage de mettre de l'eau dans notre vin. En effet, leur climat exige une boisson rafraîchissante plutôt qu'échauffante, & ce n'est que lorsque la vieillesse ou l'extrême foiblesse les oblige à se fortifier, qu'ils boivent du vin pur, pour ainsi dire, comme remede. L'ancien usage étoit que les Dames Espagnoles n'en bussent jamais.

Le peuple fait un grand usage de l'ail, mais les gens de qualité s'en abstiennent. Dès le quinzieme siecle, il fut même fait défense de paroître à la Cour de Castille après en

avoir mangé; ce fut ſans doute par délicateſſe & par crainte de la mauvaiſe odeur que contracte l'haleine de ceux qui digerent cette plante. Quoi qu'il en ſoit, cette défenſe a duré aſſez long-temps, & probablement elle a encore ſon effet, ſans avoir eu beſoin d'être renouvelée en forme.

Le principal ragoût de la cuiſine Eſpagnole eſt l'*oille*; il eſt commun à toutes les provinces de l'Eſpagne; il n'eſt pas difficile d'en faire de bons à peu de frais, en laiſſant bien & long temps mitonner ſur le feu la chaudiere dans laquelle on met des morceaux de viande, ſoit de mouton ou de volaille, cuire avec des légumes de toute eſpece, ſur-tout des pignons & des oignons. Les gens délicats & aiſés peuvent ajouter différens ingrédiens à ceux-ci, qui font la baſe & le fond de l'*oille Eſpagnole*. La meilleure ſe qualifie en Eſpagne de *oilla pudrida*, parce que l'on a laiſſé long-temps la viande & les légumes ſe mélanger, s'empâter, &, pour ainſi dire, ſe pourrir enſemble.

On ne parle vraiment en Eſpagne que deux Langues; ſavoir, la Langue *Baſque*, *Biſcayenne* ou *Cantabre*, Langue-mere originale, & l'*Eſpagnol* dans ſes différens dialectes;

dialectes ; car depuis la Catalogne jusqu'au Portugal, c'est toujours l'Espagnol que l'on parle plus ou moins purement. Le plus parfait est le Castillan ; les mots & même l'accent ont de la noblesse & de la fierté, & lorsqu'il est question de traiter des sujets galans, cette Langue se prête aux expressions douces & tendres. Nous en avons des exemples dans les pastorales, les madrigaux & les chansons des meilleurs Poëtes Espagnols. Le *Portugais* au contraire est plus dur, plus rude, & la prononciation en est gutturale & désagréable ; aussi les Poésies Portugaises ne sont-elles pas aussi aimables que les Espagnoles. Les Portugais n'ont qu'un Poëte bien connu hors du Portugal, c'est le *Camoens* ; mais il a traité un sujet plus noble que galant ; ce sont les découvertes & les conquêtes de *Vasco de Gama*. Il n'en avoit pas été témoin, puisqu'il étoit né en 1524, un an avant la mort de son héros ; mais il avoit parcouru les mêmes pays que Gama avoit découverts ; il avoit passé vingt ans aux Indes, & revint mourir à Lisbonne en 1579.

Le fond de tous les dialectes de l'Espagnol est le Latin, plus ou moins mêlé de

mots étrangers. Dans le langage de la Catalogne, du royaume de Valence & de l'Isle de Mayorque, on reconnoît beaucoup de mots François, Languedociens, Limousins même; dans celui de la Navarre & de la Galice, des mots Basques, Gascons & Celtiques; dans le Portugais, des mots Puniques, Africains, Vandales & Sueves; mais toujours beaucoup de mots Arabes & des constructions qui appartiennent à cette Langue. La syllabe *Al*, qui veut dire *le* en Arabe, se remarque à la tête d'une infinité de termes Espagnols, tel que celui d'*Alguasil.*

Il s'en faut de beaucoup que les Espagnols réussissent également dans toutes les Sciences. Ils ne sont point propres à celles qui demandent une application suivie, une étude continue & de profondes réflexions; mais tout ce qui n'exige que de l'imagination & de l'esprit, est de leur genre & de leur ressort, ils s'en acquittent parfaitement. Ainsi, en fait de Théologie, ils courent après les idées singulieres, & la mysticité est fort de leur goût. Au seizieme siecle, il y avoit en Espagne une Secte d'hérétiques que l'on appeloit les *Alumbrados* ou les illuminés. Au dix-septieme, l'hérésie du Quiétisme s'y fit

d'abord connoître ; elle eut pour Chef un Prêtre Espagnol nommé *Molinos*.

Leurs Historiens s'attachent peu à la Chronologie ; mais ils se plaisent à raconter des faits extraordinaires, des prodiges, des miracles, & les décrivent avec feu & avec soin. C'est par cette même raison qu'ils réussissent encore mieux dans les Romans que dans l'Histoire. Leurs Ecrivains s'appliquent peu aux regles de la Grammaire & à celles de l'Eloquence & de la Poésie. Cependant plusieurs de leurs Auteurs écrivent bien & ont composé de beaux discours oratoires & de charmantes Poésies, dont les agrémens sont uniquement dus aux talens naturels des Compositeurs; leurs Pieces de théatre ne sont assujetties à aucunes regles; mais on y trouve des situations singulieres, des traits d'esprit & des pensées fines, que les Espagnols appellent *agudezas*. Les défauts contre lesquels leurs Auteurs doivent être en garde, sont l'enflure, l'extravagance & l'obscurité.

On connoît un assez grand nombre de proverbes Espagnols pleins d'esprit & de raison; en voici seulement trois exemples. *Dondé no ay Duenno ay duelo*; c'est à-dire, *où il n'y a point de Maître, il y a bientôt deuil*, parce qu'il y arrive nécessai-

rement quelque grand malheur. Le second proverbe seroit trop long à écrire en Espagnol ; il peut se traduire ainsi en François : *Quand il n'y a pas de pain à la maison, chacun se bat, & chacun a raison.* Le troisieme, *Gala del nadar, es saber guardar la roba* ; cequi sigifie : *Il faut pour bien nager, nager sans se déshabiller* (1).

On distingue en Espagne cinq especes de personnes qui s'occupent du soin de conserver & de rétablir la santé ; savoir, 1°. les Médecins, qui exercent leur Art sans jamais entreprendre aucune opération manuelle ; 2°. les Chirurgiens, que l'on distribue en trois classes, les *Barbiers*, *Barberos* ; les *Tireurs de sang*, *Sangreros* ; les *Chirurgiens* (proprement dits) ou *Opérateurs*, *Chirurganos* ; & enfin les *Apothicaires*. Ces derniers ne se mêlent jamais que de mixtionner les sucs des plantes, les eaux & les sels naturels, la Pharmacie chimique n'ayant été nullement connue en Espagne au seizieme siecle, & ne l'étant guere encore. Il y a des Chirurgiens des trois especes attachés à la Maison du Roi ; les Médecins de S. M. appellent les uns ou les autres suivant le besoin, sans jamais les confondre. Il y avoit certainement parmi les Médecins & les

(1) Il y a dans ce proverbe un grand sens.

Apothicaires de Charles-Quint & de Philippe II, de très-habiles gens; mais ils convenoient qu'ils ne pouvoient mieux faire que d'étudier les Ouvrages & la pratique de ceux des Arabes qui exerçoient leur Art sous les Rois Mahométans de Cordoue, de Séville & de Tolede, aux douzieme & treizieme siecles.

Lorsque l'usage de porter des lunettes fut introduit parmi les Docteurs & les Savans d'Espagne de toutes Facultés, il y eut des Dames Espagnoles, dont quelques-unes même étoient encore jeunes & jolies, qui, se piquant d'avoir acquis des connoissances, d'aimer la lecture & d'être savantes, arborerent aussi des lunettes. Elles paroissoient ainsi en public, ce qui sembla bien extraordinaire & bien ridicule à ceux de nos François qui voyagerent alors en Espagne.

Dès le regne de Philippe II, quoique les Rois d'Espagne affectassent un grand respect pour tout ce qui émanoit de la Cour de Rome, ils savoient très-bien se soustraire aux bulles, rescripts, priviléges, brefs qui ne leur convenoient pas, & empêcher même qu'ils ne parvinssent aux Ecclésiastiques, qui peut-être auroient été tentés de s'en servir au préjudice de

l'autorité royale. Pour cet effet, ils étoient tous portés à une Chambre du Conseil royal de Castille, qui s'appelle *Saladel Govierno*. Là, ils étoient examinés par des Conseillers tous Laïcs, qui les gardoient aussi long-temps que le Roi & eux le jugeoient à propos, sans les laisser mettre à exécution. Il leur arrivoit quelquefois de prononcer ainsi : *Se recoja la Bula hasta que su santidad sea mejor informado*, c'est-à-dire, *que cette Bulle soit gardée jusqu'à ce que le Pape soit mieux informé*; après cela, le Conseil se tenoit tranquille & ne demandoit aucunes nouvelles informations. Le Conseil des Finances d'Espagne prenoit quelquefois la liberté d'en faire autant des Ordonnances du Roi. Lorsqu'elles lui paroissoient de nature à trop charger l'épargne, le *Hazienda*, c'est ainsi que s'appelle ce Conseil, prononçoit, *se obedecen la orden i no se no se comple*, c'est-à-dire, *on obéira à l'ordre*, *mais non pas sur le champ*, c'est-à-dire, que le Conseil se donnoit le temps de faire des représentations & des remontrances tendantes à engager le Roi à retirer ses Ordonnances. Mais on ne peut pas douter que dans le cas où le Souverain persistoit à exiger qu'elles eussent leur effet, il étoit obéi.

Il y a dans un petit bourg du royaume d'Aragon, nommé *Vililla*, ſur l'*Ebre*, & dans le dioceſe de *Saragoſſe*, une cloche qu'on prétend qui ſonne d'elle-même toutes les fois qu'il doit arriver quelque grand événement ou quelque révolution en Eſpagne. Cette ſonnerie miraculeuſe arrive, dit-on, toutes les nuits pendant pluſieurs ſemaines & même des mois entiers de ſuite. La liſte des Auteurs Eſpagnols qui ont parlé de cette cloche au ſeizieme ſiecle & plus anciennement, eſt fort longue. Ceux qui ſe ſont le plus étendus à ce ſujet, ſont un certain Pere *Guadalaxara*, & *Dom Martin Carillo*; le dernier certifie avoir entendu cette cloche ſonner d'elle-même l'an 1568, & cite plus de ſix cents témoins. Il faut remarquer que ce fut cette même année que mourut l'infortuné Prince d'Eſpagne Dom Carlos, & peu après Eliſabeth de France, ſa belle-mere. Le Pere Guadalaxara l'avoit auſſi ouï ſonner dix ans auparavant, à la mort de l'Empereur Charles-Quint. L'égliſe de Vililla eſt dédiée à Saint Nicolas; elle a été bâtie par les Goths vers l'an 600, & l'on prétend que la cloche a toujours ſonné ſeule depuis. Elle dut faire beau bruit lorſque les Mores s'emparerent de l'Eſpagne; mais

on n'a pas de Mémoires bièn précis sur cette époque, les faits les mieux constatés n'étant que du quinzieme siecle. Les Auteurs déjà cités prétendent savoir, à n'en pouvoir douter, qu'elle sonna l'an 1435, lorsque le Roi Dom Alphonse d'Aragon, & le Roi Dom Jean de Navarre, son frere, furent faits prisonniers par les Maures, & l'année suivante quand ils sortirent de prison; l'an 1485, lorsque les Juifs assassinerent un grand Inquisiteur d'Aragon, Chanoine de Saragosse, qui les persécutoit; l'an 1516, à la mort du Roi Ferdinand, surnommé le *Catholique*; en 1527, lorsque les troupes de Charles-Quint, sous les ordres du Connétable de Bourbon, prirent & pillerent Rome. Des Auteurs plus modernes que Dom Martin Carillo ont encore écrit sur cette merveilleuse cloche, entre autres, le Docteur *Jean Quinonès*, qui a fait un Livre exprès sur cette matiere, dans lequel il se donne bien de la peine pour prouver que ce miracle peut être cru aussi bien qu'une infinité d'autres: mais sans nous arrêter à ses raisonnemens, & nous bornant aux faits, il nous apprend que la cloche de Vililla sonna encore en 1578, lors de la mort de Dom Sébastien, Roi de Portugal, & quelques an-

nées après, lorsque le Portugal fut réuni à la Castille. Enfin des Auteurs plus modernes nous apprennent qu'on l'entendit en 1640, lors de seconde révolution du Portugal. Mais nous n'avons point de nouvelles de ce qui se passa en 1700, lors de la mort de Charles II, dernier Roi d'Espagne, de la Maison d'Autriche; c'étoit cependant encore pour cette cloche la plus belle occasion de sonner.

Ce ne fut qu'en 1523 que Charles-Quint rendit une Ordonnance pour permettre à tous les Espagnols indistinctement de porter l'épée; les meurtres fréquens qui se commettoient par les Gentilshommes qui avoient la liberté d'être ainsi armés, contre les Roturiers qui ne l'étoient pas, furent cause de cette permission. Cependant il en résulta que tous ceux qui en profiterent se donnerent des airs de noblesse & d'oisiveté; ils dédaignerent les professions mécaniques & la culture des terres, & aimerent mieux promener oiseusement leurs *rapieres* dans les rues des villes & même dans les campagnes.

*Fernand Cortès* revint, en 1540, en Espagne pour se justifier des accusations portées contre lui par les Officiers du Con-

ſeil ſuprême des Indes, & défendre le bien qu'il avoit acquis au Mexique, & qu'on vouloit lui enlever. Il fut aſſez mal reçu, & on cherchoit à le punir perſonnellement des cruautés qu'il avoit commiſes en Amérique, & dont cependant l'Eſpagne avoit profité pour s'aſſujettir cette partie du Monde. Il ſe préſenta ſur le paſſage de Charles-Quint un Mémoire à la main. L'Empereur ne le connoiſſoit pas: *Qui êtes vous*, lui dit le Monarque en prenant ſon placet? *Je ſuis*, lui répondit Cortès, *un homme qui vous a ſoumis plus de provinces que votre pere ne vous a laiſſé de villes*. Cela étoit vrai; mais il ne l'étoit pas moins que Cortès méritoit d'être traité ſévérement, comme un tyran & un barbare. Quoiqu'on profite des grands crimes, il ne faut pas moins les punir.

Philippe II étoit un grand politique, ſérieux, majeſtueux & ſévere. Il ſe vantoit de n'avoir jamais ri dans ſa vie, & de n'avoir danſé que trois fois; mais il n'étoit pas brave. J'ai déjà dit qu'il fit des vœux exceſſifs, dans la crainte de perdre la bataille de Saint Quentin. Il y étoit en perſonne, & s'étoit armé de toutes pieces; mais il n'y combattit pas. Il ſe tint dans ſa tente avec deux Cordeliers qui

l'aidoient à prier Dieu pour obtenir la victoire. Ce fut le Duc de Savoie qui la gagna; aussi fut-il bien reçu du Monarque Espagnol : quand il s'approcha de lui, il voulut lui baiser la main. *C'est à moi*, lui répondit Philippe, *à baiser les vôtres, qui ont remporté une victoire si glorieuse & qui nous a couté si peu de sang.* Après ce grand succès, le Duc de Savoie & tous les Généraux Espagnols vouloient marcher droit à Paris ; mais Philippe s'y opposa, disant qu'il ne falloit jamais réduire son ennemi au désespoir. D'après ce beau principe, les Espagnols ne tirerent aucun parti de cette bataille.

En 1586, Philippe II rendit une Ordonnance par laquelle il défendoit à tous ceux qui n'étoient pas d'ancienne noblesse de porter le titre de *Dom*. On sait que depuis, cette Loi a été bien mal observée en Espagne; cependant elle fut renouvelée en 1596. En 1597, il fut ordonné que les Conseillers de tous les Conseils du Roi, & tous les Magistrats porteroient la barbe longue, & qu'elle rempliroit la circonférence du menton, sans y rien retrancher. Il étoit au contraire permis aux Militaires d'en raser une partie, & de ne conserver que les moustaches : mais ces moustaches

étoient respectables; & comme on connoissoit l'attachement des Militaires pour cette espece de parure, on avoit confiance aux sermens qu'ils faisoient par elle. Dom Juan de Castro, Vice-Roi des Indes orientales pour le Roi de Portugal Jean III, fit mieux que de jurer par ses moustaches, car il les mit en gage. Se croyant obligé de secourir la ville de Diu, & n'ayant point d'argent pour équiper une flotte, il prit le parti d'en sacrifier une & de la déposer comme un gage sacré de la promesse qu'il fit aux principaux habitans de Goa, qui lui prêterent toutes les sommes qu'il pouvoit désirer. Il les rendit fidélement.

Saint Antoine, connu généralement sous le nom de *Saint Antoine de Padoue*, parce qu'il demeura long-temps dans cette ville, y mourut & y fut enterré en 1231, étoit natif de Lisbonne, & l'on prétend que la cathédrale de cette ville est bâtie au même endroit où étoit la maison paternelle de ce Saint; mais son tombeau est encore bien plus connu, & l'église où il est enterré bien plus magnifique que le lieu de sa nativité. Ses miracles sont représentés en bas-relief de marbre blanc autour de ce tombeau à Padoue. En

voici deux des plus singuliers. Le pere de St. Antoine étoit accusé d'avoir assassiné un homme, apparemment à Lisbonne; il y avoit contre lui des soupçons assez bien fondés pour qu'il courût risque d'être condamné. Le Saint son fils ne trouva pas de meilleur moyen que de ressusciter le mort, qui comparut lui-même devant les Juges pour justifier l'accusé. Un Hérétique, étant monté sur une mule, refusoit de mettre pied à terre en voyant passer le Saint Sacrement. Saint Antoine, après l'avoir exhorté à rendre cet hommage, voyant qu'il le refusoit obstinément, s'adressa à la mule, & lui ordonna de s'agenouiller. L'animal obéit sur le champ, plia les genoux, mit le nez en terre, adora, & son Maître se convertit.

Ce fut tout au commencement du douzieme siecle qu'Henri, de la Maison de France, fils de Robert Duc de Bourgogne, lequel étoit petit-fils de Hugues Capet, passa en Espagne, épousa Thérése, fille naturelle d'Alphonse VI Roi de Castille, & reçut en dot les droits encore mal affermis que son beau-pere avoit sur le Portugal; il les fit si bien valoir, qu'il s'établit dans ce pays, & en conquit au moins une

partie; mais il n'eut que le ſimple titre de Comte. Les ſentimens ont été long-temps partagés ſur l'origine de ce Prince. Mariana & pluſieurs Auteurs Eſpagnols prétendoient qu'il étoit de la Maiſon de Lorraine, & neveu de Godefroi de Bouillon; mais le ſentiment qui le fait deſcendre de la Maiſon de Bourgogne, & par conſéquent de celle de France, eſt le plus probable.

J'ai déjà dit que ce ne fut qu'Alphonſe Henriqués, fils du Comte Henri, qui prit le premier le titre de Roi de Portugal. Ce fut lui qui convoqua les Etats à *Lamego* en 1143. Nous avons encore le procès-verbal de cette grande aſſemblée, dans laquelle les Loix fondamentales du royaume de Portugal furent établies. J'eſpere qu'on ne ſera pas fâché d'en avoir ici l'extrait, que nos Coſmographes nous ont donné comme fidélement traduit du Portugais. Alphonſe y prend le titre de fils du Comte Henri & de la Reine Thérese. Il donne ce nom à ſa mere, parce qu'elle étoit fille, comme il le dit lui-même, d'Alphonſe, grand Empereur des Eſpagnes. Quant à lui, il dit qu'il a été élevé, il n'y a pas long-temps, à la dignité royale (en effet, il avoit été proclamé Roi par

ſon armée ſur le champ de bataille d'Ourique ). Il paroît que l'aſſemblée étoit compoſée de l'Archevêque de Brague, de quatre Evêques, ceux de Coimbre, de Porto, de Viſeu & de Lamego, d'un grand nombre de Gentilshommes, & des Députés de quinze ou dix-huit villes. Il y avoit un Orateur de l'aſſemblée, qui étoit le Procureur-Général du Roi, & qui s'appeloit *Laurent de Viegas*. L'aſſemblée ſe tint dans une égliſe de Lamego. Viegas lut d'abord un Bref du Pape *Eugene III*, qui demandoit aux Portugais s'ils vouloient qu'Alphonſe fût leur Roi. Le peuple répondit à grands cris qu'il le déſiroit. Mais, continua le Procureur-Général, exigez-vous qu'il ne ſoit votre Roi que pendant ſa vie, ou voulez-vous que le royaume paſſe à ſes deſcendans? La réponſe fut : » Qu'il ſoit » notre Roi tant qu'il vivra, & qu'après » lui ſes enfans mâles le ſoient auſſi «. Alors il ne fut plus queſtion que de couronner Alphonſe, de rédiger par écrit & de faire ſigner au Monarque les conditions de ſon élection, & les loix d'après leſquelles devoit ſe régler ſa ſucceſſion. L'Archevêque de Brague lui mit ſur la tête une grande couronne d'or enrichie de perles, que l'Abbé de *Lorbano* avoit retrouvée dans

son abbaye où elle avoit été cachée pendant tout le temps de la domination des Mores. Elle avoit, dit-on, servi autrefois aux Rois Goths. On ne donna point de sceptre à Alphonse ; mais il avoit à la main la même épée dont il s'étoit servi à la bataille d'Ourique contre les Maures. Le nouveau Roi proposa lui-même de faire des loix qui assurassent la tranquillité de son royaume ; elles furent rédigées en vingt articles. On les lut tout haut ; Alphonse les jura, les signa, & le peuple applaudit. Les trois premiers articles assurent la couronne au Roi & à ses enfans mâles ; dans le quatrieme, on engagea les peuples à aller un peu plus loin qu'ils ne l'avoient voulu d'abord. *Viegas* leur demanda à qui passeroit la couronne, dans le cas où le Roi n'auroit point d'enfans mâles ? La réponse fut qu'elle passeroit aux filles ; mais l'article cinquieme prononce précisément que ce ne sera que dans le cas où une fille du Roi auroit épousé un Seigneur Portugais. Alors c'est elle qui doit être Reine, & son mari ne doit porter le titre de Roi qu'après qu'elle aura eu un enfant mâle. D'ailleurs, la Reine, véritable héritiere du trône, doit toujours prendre la droite sur son mari.

mari. Rien de si clair que l'article VI, sur l'exclusion des Princes étrangers & des Princesses de Portugal qui les auroient épousés. Telles sont les principales loix concernant la succession au trône de Portugal. Il faut observer qu'il n'y en a aucune précise en faveur des bâtards; mais que c'étoit une regle si bien établie, qu'ils succédoient toujours à la couronne, au défaut des héritiers légitimes mâles : cet usage n'a jamais souffert aucune difficulté dans cette monarchie. Celle de Castille même s'y est autrefois soumise, témoin l'exemple d'Henri II. Les autres articles des loix de Lamego concernent la Noblesse. Il est dit que tous ceux du Sang Royal seront Princes, & tous ceux qui auront combattu pour le Roi & la patrie, nobles, sur-tout les descendans de ceux qui se sont trouvés à la bataille d'Ourique, bien entendu qu'il n'y aura dans leur généalogie aucun mélange de Mores ni de Juifs, ceux qui ne sont pas vieux Chrétiens ne pouvant jamais être réputés nobles en Portugal. On explique quels sont les cas pour lesquels les Nobles peuvent être dégradés de noblesse. Les autres articles regardent les crimes. Il est dit que les

voleurs seront marqués d'un fer chaud à la seconde récidive, & ne seront punis de mort qu'à la troisieme. Pour cause d'adultere, l'homme & la femme doivent être brûlés tous les deux, à moins que le mari ne pardonne à sa femme & ne veuille la reprendre. Le Roturier qui viole une fille noble doit être puni de mort; le Noble qui viole une Roturiere est obligé de l'épouser, ou, s'il est déjà marié, de lui fournir une dot conformément à son état. Tout homme qui tue doit être puni de mort; & s'il fait une blessure, il est puni suivant qu'elle est plus ou moins forte & dangereuse, & l'amende doit être au moins de dix maravedis. Quiconque insulte un Ecclésiastique, un Officier de Justice dans ses fonctions, ou un Militaire faisant son service, est condamné à une grosse amende, & en cas de récidive, marqué d'un fer chaud. Telles sont les loix de Lamego, qui seront sans doute toujours respectées & observées en Portugal, tant que ce royaume subsistera.

En 1147, Saint Bernard ayant prêché la Croisade en France, l'Empereur Conrard & plusieurs autres Rois, Princes & Seigneurs Chrétiens se déterminerent à prendre la croix & à s'embarquer pour aller

combattre les Sarasins en Asie, & recouvrer la Terre-Sainte; mais comme leur flotte passoit le long des côtes de l'Espagne pour entrer dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar, ils eurent la dévotion de débarquer dans la Galice, pour visiter la fameuse église de Saint Jacques de Compostelle. Les Rois de Léon, de Castille & de Portugal en étant informés, y accoururent aussi-tôt, & remontrerent aux Princes croisés, qu'il leur étoit aisé de combattre les Infideles, & de faire sur eux des conquêtes en Europe. Ils leur proposerent donc d'aller attaquer la ville de Lisbonne, que les Mores possédoient encore. L'Empereur & son armée y consentirent, & s'étant joints aux troupes Espagnoles & Portugaises, ils s'emparerent bientôt de Lisbonne, qui, depuis ce temps, est restée au Portugal & en est devenue la capitale.

En 1367, Ferdinand, fils de Pierre le Justicier, monta sur le trône de Portugal; il mourut en 1383. Il ne laissa qu'une fille unique, nommée *Béatrix*, qui avoit épousé le Roi de Castille, & qui prétendoit succéder au trône de Portugal. Mais elle en fut exclue non seulement en vertu des loix de Lamego, parce qu'elle avoit

épousé un étranger, mais aussi parce qu'on la regardoit même illégitime. En effet, sa mere, *Eléonore de Menezés*, avoit été enlevée à son époux *Laurent d'Acunha*, & celui-ci vivoit encore lorsque *Béatrix* vint au monde. Ce malheureux époux, privé de sa femme, s'étoit retiré dans la Galice, & désespéré de l'accident qui lui étoit arrivé, il ne craignoit pas d'en afficher les preuves & les marques. Il se promenoit par toute l'Espagne, vêtu d'une façon bizarre & portant sur sa tête deux grandes cornes d'argent, comme un symbole de son déshonneur. Le grave Historien Mariana n'a pas dédaigné de placer cette circonstance dans son Histoire d'Espagne.

L'Ordre de Christ fut érigé par le Roi Denis en 1318, pour défendre les frontieres du Portugal contre les Infideles, & en 1319, le Pape Jean XXII le confirma, par une Bulle qui oblige les Chevaliers à garder les trois vœux, 1°. de pauvreté, c'est-à-dire de *désappropriation* des biens de l'Ordre; 2°. d'obéissance particuliérement au Pape, avec obligation du Grand-Maître d'aller tous les trois ans à Rome pour y prendre les ordres de Sa Sainteté, ou d'y envoyer un Chevalier de sa part; &,

3°. de chasteté. Ce ne fut que sous le pontificat d'Alexandre VI qu'ils ont été dispensés de ce dernier vœu, & qu'il leur a été permis de se marier. Au reste, dès le commencement de leur institution, ils ont été soumis à la regle de Saint Benoît, comme l'étoient autrefois les Templiers, tandis que ceux de Saint Jacques sont sous celle de Saint Augustin. Les Papes leur ayant ainsi donné des régles & accordé des priviléges, se sont arrogé le droit de faire des Chevaliers de Christ, concurremment avec les Rois de Portugal; & ce que ceux-ci ont pu faire, a été de ne point donner de Commanderies dans leur royaume à ces Chevaliers qui ne sont pas de leur nomination; mais ils ne peuvent pas les empêcher de porter la même croix, qui, comme on sait, est émaillée de rouge au milieu d'une autre croix d'or parée; cette croix ne devroit point être attachée à un ruban, mais à une triple chaîne d'or. Il y a des Commanderies de l'Ordre de Christ, non seulement en Portugal, mais en Afrique, aux Indes orientales & au Brésil; c'est toujours le Roi qui les confere, & il tire le quart de leur revenu.

Le Roi Jean I de Portugal ne parvint à la couronne qu'assez tard, parce qu'é-

tant bâtard, on ne croyoit pas, du vivant de ſon pere, qu'il dût jamais y être appelé; mais pendant ſa jeuneſſe il ſervi en qualité de ſimple Gendarme, & fit tant d'exploits à la guerre, que les Portugais ayant exclus Béatrix, fille de Ferdinand, ce fut Jean, ſon frere naturel, qu'ils choiſirent pour Roi, autant par égard pour ſes vertus & ſes talens militaires, que relativement au droit qu'il pouvoit avoir à la couronne. On interpréta les loix de Lamego, qui diſent en général que les enfans & les freres du Roi défunt lui ſuccéderont, ſans déclarer en termes formels qu'ils doivent être légitimes.

L'Hiſtoire des Juifs en Portugal eſt fort curieuſe & d'autant plus intéreſſante, que malgré toutes les rigueurs qu'ils y éprouvent, il y en a toujours. Ce fut en 1493 que Ferdinand & Iſabelle les ayant chaſſés des Etats de Caſtille, ils voulurent paſſer en Portugal, & firent faire des propoſitions au Roi Jean II, qui, ſentant bien qu'ils apporteroient beaucoup d'argent dans ſon royaume, conſentit à les recevoir pour un an ſeulement, en leur faiſant payer une taxe de huit écus par tête. Il paſſa, dit-on, alors en Portugal plus de trente mille familles Juives & des richeſſes im-

menses. Ils trouverent le moyen d'y prolonger leur séjour jusqu'en 1497, deux ans après la mort de Jean II; mais alors Emanuel, son successeur, voulant les empêcher de repasser en Afrique avec leurs biens, fit enlever tous leurs enfans mâles au dessous de l'âge de quatorze ans, pour les faire élever dans la Religion Chrétienne, & menaça les peres & meres de les faire esclaves s'ils ne se convertissoient. Cette rigueur mit les Juifs au désespoir; les uns tuerent leurs enfans, les autres se tuerent eux-mêmes. Ceux qui ne voulurent pas se faire baptiser, furent réellement faits esclaves; il y en eut un grand nombre qui, à leur grand regret, firent semblant de se convertir; mais bientôt leur conversion fut suspecte. Il y eut, en 1506, une révolte contre eux; le peuple en massacra un grand nombre, & le Roi ayant voulu en sauver quelques-uns, les fit mettre en prison, sous prétexte de les faire juger. Le peuple les enleva de prison, & en fit brûler de sa propre autorité plus de quinze cents sur la grande place de Lisbonne. Emanuel, forcé de supporter cette rebellion, tâcha du moins de mettre les procès des Juifs en regle; pour cet effet, il établit en Portugal le terrible Tribunal

de l'Inquiſition, tel qu'il l'étoit déjà en Eſpagne. Malgré toute la ſévérité du Saint Office, il y a encore beaucoup de Juifs à Lisbonne, & ils y font aſſez bien leurs affaires, parce qu'ils ont plus d'induſtrie & d'activité que le commun des Portugais. Mais quand ces nouveaux ou prétendus Chrétiens ont acquis des fonds aſſez conſidérables, ils ne ſont plus occupés que de les tranſporter dans les pays étrangers, à quoi ils réuſſiſſent ſouvent, & vont joindre leurs compatriotes en Hollande, à Bordeaux, à Bayonne, &c.; quelquefois auſſi ils ſont attrapés par l'Inquiſition; mais communément ils s'en tirent en abandonnant une partie de leur argent. Les Médecins, les Banquiers & les Avocats de Lisbonne ſont ceux qui ſont le plus ſuſpectés de Judaïſme, du moins ſont-ils preſque tous *Chriſtianos Nuevos*, les vieux Chrétiens étant trop pareſſeux & trop négligens pour faire des métiers qui exigent des ſoins & de l'application.

La dépopulation du Portugal eſt due en partie à la rigueur dont l'Inquiſition uſe envers les Juifs; mais les conquêtes dans les Indes y ont auſſi beaucoup contribué; il eſt étonnant combien il en eſt ſorti d'habitans, durant le cours du ſeizieme

siecle, pour aller chercher fortune dans les colonies Portugaises par delà la mer. Encore sous le regne de Philippe II, on faisoit partir tous les ans six mille Portugais pour recruter les colonies des Indes, de l'Afrique & du Brésil, sans compter ceux qui y passoient volontairement: quoiqu'il n'en sorte pas actuellement autant pour les Indes, le pays n'en reste pas moins dépeuplé; il est infiniment moins riche depuis que le commerce des épiceries a passé des Portugais aux Hollandois. Les Rois de Portugal, à compter d'Emanuel, avoient affermé le produit du poivre & des autres épiceries. Philippe II crut trouver mieux son compte en le faisant régir. Le poivre seul lui procuroit un revenu annuel de deux cent mille écus. Le commerce des Negres de la côte d'Afrique étoit aussi fort lucratif; mais depuis que les autres Nations se sont emparées de celui de la Guinée, où se trouvent les meilleurs Negres, & qu'il ne reste aux Portugais que celui des côtes du Congo, d'Angola & quelques autres qui n'en fournissent que de fort inférieurs aux premiers, ce produit est fort diminué: cependant Lisbonne est toujours remplie d'un grand nom-

bre d'esclaves Negres; mais ils en font passer dans les autres colonies.

Le grand point d'appui du commerce du Portugal à présent, est le Brésil. L'or qui vient des environs de *Rio-de-Janeiro*, passe pour le meilleur; c'est avec lui que l'on frappe les monnoies d'or appelées *Moïodoro*, ou simplement *Portugaises*. Pour éviter les abus, on n'apporte plus de lingots d'or à Lisbonne; l'or en barres ou en poudre est déclaré de contrebande; mais l'on a établi des fabriques de monnoies au Brésil même; & c'est là qu'on frappe ces pieces d'or. L'empreinte en est très-belle, à la différence de celles du Mexique & du Pérou, qui sont grossiérement frappées. Les monnoies d'argent & de cuivre qui se fabriquent à Lisbonne, sont également belles.

Les Portugais, sans aller chercher si loin l'or & l'argent, auroient pu en trouver également dans leur pays; car les Carthaginois & les Romains en tiroient beaucoup de la Lusitanie. Il y a peu de rivieres dans ce royaume qui ne roulent des paillettes d'or, & peu de montagnes qui n'en renferment des mines. On prétend que la plus riche mine d'argent du Monde est à

Taudon, dans la Province d'Alentejo, entre Viana & Beja. En 1528, on en découvrit une autre auprès de Bragance, dont on conçut les plus grandes espérances; mais le Roi Emanuel ne voulut pas qu'elle fût exploitée. On voit dans le trésor du Roi une couronne & un sceptre d'or, que les Rois Denis & Jean III ont fait faire avec les grains d'or que roule le Tage.

Au seizieme siecle, les Portugais, dans leurs navigations lointaines, étoient sujets à deux grands accidens; le premier tomboit sur leurs marchandises & sur leurs vaisseaux mêmes. Vers certaines côtes il fondoit sur leurs navires des nuées de hannetons, ou insectes volans, qui s'attachoient aux ballots de marchandises, en perçoient les enveloppes & y déposoient leurs œufs. De ces œufs il naissoit des vers qui rongeoient absolument tout ce qui étoit à leur portée. Dans ce même temps, les Hollandois furent aussi exposés à un pareil inconvénient, & ils ont eu peine à s'en garantir. Le second fléau des Portugais fut le *scorbut*, maladie dont leurs équipages étoient tourmentés: ils l'appelerent d'abord maladie de *Lovando*, parce que ce fut sur cette côte d'Afrique qu'ils en furent affligés,

ensuite *berber*, & enfin *scorbut*, nom qui a été donné à cette maladie par les Hollandois.

L'Infant Dom Louis, qui mourut en 1555 & étoit fils du Roi Emanuel, étoit les délices des Portugais, brave, noble, généreux, affable, spirituel; il fut chargé de négociations importantes, s'en acquitta à merveille, & s'en tira glorieusement. Il avoit pour Maîtresse, Violente Gomès, femme charmante. Comme il n'étoit point marié, on prétend qu'il l'avoit épousée secrétement; c'est pourquoi son fils Dom Antoine, Prieur de Crato, qui prétendit à la Couronne de Portugal, soutenoit qu'il n'étoit point bâtard. Ce Roi Dom Antoine étoit fort brave; il fit des prodiges de valeur à la bataille d'Alcantara, contre le Duc d'Albe, Général de Philippe II; il y fut blessé deux fois, & son armée taillée en pieces; enfin il fut assez heureux pour se retirer en France, & soutint toute sa vie qu'il étoit le légitime Roi de Portugal: il fit même prendre ce titre à son fils aîné, qui est enterré aussi bien que lui aux grands Cordeliers de Paris. Quant au Duc de Bragance, qui avoit le meilleur droit à la Couronne, en supposant que Dom Antoine fût bâ-

tard, il se conduisit platement & maladroitement; il négocia avec Philippe II, demanda beaucoup, & tandis qu'on l'amusoit, le Duc d'Albe entra en Portugal, si avant que son armée étoit maîtresse d'Estremos & de Bragance, & avoit dépassé Villa Viciosa, où le Duc faisoit sa résidence, de sorte qu'il fut obligé de souscrire à toutes les conditions qu'on voulut lui imposer.

J'ai déjà eu occasion de parler du faux ou peut-être du véritable Sébastien, qui parut ou reparut en 1589. Selon toute apparence, on le reconnut trop bien pour oser le montrer au Peuple, comme on avoit fait à l'égard d'un imposteur qui avoit osé prendre le même titre. On savoit quel étoit ce dernier; il s'appeloit *Martin Alvarès*; il fut conduit à Lisbonne & pendu en public. Quant au premier, on l'enferma dans un château aux extrémités de la Castille, & l'on n'a plus entendu parler de lui.

Le climat des environs de Lisbonne est admirable; il semble que l'on y soit dans un printemps continuel. Le ciel y est toujours beau & serein, & l'extrême chaleur de l'été y est fort tempérée par le vent de nord-est qui y regne presque toutes

les nuits. Ce vent rafraîchit l'air de maniere que les fruits ne se dessechent point sur l'arbre, ce qui arriveroit infailliblement, vu la chaleur du jour. Il ne pleut jamais en été, mais seulement abondamment au commencement de l'hiver; il y tonne rarement, & on a été quelquefois plusieurs années sans y entendre gronder le tonnerre. Il n'y fait jamais assez froid pour que l'on soit obligé d'avoir recours aux cheminées & aux poëles pour se chauffer. Dans les temps les plus froids, les hommes s'enveloppent dans leurs manteaux, mettent des gants & un chapeau pour sortir, & dans la maison ils ont des bonnets & des robes de chambre chaudes. Les femmes de même portent dans ce cas-là des robes plus chaudes & des mantelets, mais elles ne s'approchent jamais du feu.

Presque tous les Portugais & Portugaises du commun ont le teint fort basané & semblent être mulâtres. La quantité de Negres & de Négresses, d'Indiens & d'Américains dont Lisbonne est remplie, y contribuent sans doute encore davantage que la chaleur du climat, du moins par rapport au peuple de la derniere espece, dont la plupart sont véritablement mu-

lâtres; mais les personnes de distinction ont tous les traits Européens & fort beaux. On trouve même parmi les Dames qui ménagent leur teint & l'exposent peu au soleil, des personnes fort blanches, sur-tout les Religieuses. Les Esclaves de l'un & de l'autre sexe s'occupent à Lisbonne de travaux de toute espece; une partie du salaire qu'on leur donne est pour leurs Maîtres, & ils gagnent encore sur le reste de quoi se nourrir; quelques-uns même épargnent assez pour se racheter; alors ils deviennent libres, & ce qu'ils gagnent est pour eux seuls.

Au seizieme siecle, les Portugais étoient encore dans l'usage, lorsqu'ils avoient reçu quelque injure, sur-tout quand on leur avoit enlevé leurs femmes, de laisser croître leurs barbes jusqu'à ce qu'ils se fussent vengés. On dit en Portugais, de ceux qui sont dans ce cas-là: *Se tem barbas*, il garde sa barbe, c'est-à-dire, il médite une vengeance.

Le service de l'infanterie est peu estimé en Portugal; celui de la cavalerie l'est davantage; c'est le seul dans lequel les gens de qualité veuillent bien entrer. Cette cavalerie est ordinairement belle en hommes, parce que ceux qui s'engagent li-

brement aiment mieux être cavaliers que fantassins ; mais ils sont mal montés, parce que les chevaux du Portugal sont d'une espece bien inférieure à ceux d'Espagne. Une observation bien particuliere, qui est cependant confirmée par tous les anciens Cosmographes & Voyageurs, c'est que depuis long-temps les Portugais ont choisi pour Généralissime de leurs armées, Saint Antoine de Padoue, & que lorsqu'ils se mettent en campagne, ils portent dans une litiere l'image du Saint au centre de leur armée. Arrivés au lieu où ils doivent camper, on place la statue sous une belle tente, autour de laquelle on monte la garde. On juge bien au reste qu'un pareil Généralissime a un Lieutenant-Général ; c'est ordinairement un grand Seigneur Portugais. Le Roi de Portugal reconnoît si bien Saint Antoine dans sa qualité militaire, que tous les ans, le jour de sa fête, il se rend en personne à l'église qui lui est dédiée, & y porte une grosse bourse contenant trois cent mille reys, qui sont les appointemens fixés pour le Généralissime. Il les offre au Saint, & les Cordeliers les acceptent.

Les orangers & les oranges douces sont aujourd'hui si communs en Portugal, que

non

non seulement tous les jardins sont remplis d'orangers, mais que les grands chemins en sont bordés; les fruits en sont délicieux. Cependant on sait depuis quand le premier oranger a été apporté de la Chine en Portugal; ce fut en 1548.

Enfin j'ai épuisé tout ce que nos Cosmographes François du seizieme siecle nous apprennent concernant l'Espagne & le Portugal. J'ai même fait quelques excursions sur les temps postérieurs, & dit, autant que j'ai pu le savoir, ce que sont devenus les lieux, les familles & les usages connus avant 1600.

Quoique les Pays-Bas, les royaumes de Naples, de Sicile, le Duché de Milan & la Franche-Comté fissent alors partie de la monarchie de Philippe II, je n'en parle point dans ce Volume, parce qu'indépendamment de ce que je l'aurois ainsi rendu trop étendu, il conviendra mieux de joindre les détails de ces pays à ceux de l'Italie, de la France & de l'Allemagne, dont ils font partie, ou dont ils sont voisins.

*Fin du trente-cinquieme Volume.*

# TABLE

## *DES MATIERES*

Contenues dans le trente-cinquieme Volume.

*TABLEAU de l'Espagne.* Page 1

*TABLEAU du Portugal.* 254

FIN de la Table.

# ERRATA

## *Pour le trente-quatrieme Volume.*

PAGE 317, ligne 19, Ogygie, *c'est-à-dire*, Isle Sacrée, *lisez* Isle ancienne.
*Ibid.* l. 24, étant passé, *lisez* étant passée.
P. 319, l. premiere, reconnoissoit, *lisez* distinguoit.

# ERRATA

## *Pour le trente-cinquieme Volume.*

PAGE 27, l. 26, & le plus beau, *effacez* ces mots.
P. 33, l. 8, & Théologiens, *effacez* ces mots.
*Ibid.* l. 11, *effacez* &.
*Ibid.* l. 13 de la note, ont résultées, *lisez* ont résulté.
P. 34, l. 24, c'est sans doute, *lisez* peut-être.
P. 41, l. 5 de la note & suivantes, après ces mots, le maravedis est de cette espece, *changez ainsi la phrase suivante.* La monnoie d'argent étoit à deux titres différens, les quartillos ou quarts de réale étoient d'argent mêlé de beaucoup d'alliage, & les réales entieres de bon argent : celles-ci valoient huit quartillos, eu égard, moitié au poids, moitié au titre. Les monnoies, &c.
P. 47, l. 26, *ajoutez* en note : Cet énoncé est vrai, en considérant l'état de l'Espagne au seizieme & même au dix-septieme siecle; mais dans celui-ci les choses ont changé de face, & les Espagnols s'appliquent avec succès à tirer parti des avantages que la Nature a procurés à leur pays.
P. 85, l. 8, nos Cosmographes, *lisez* nos Cosmographies.
*Ibid.* l. 9, François, *lisez* Françoises.
*Ibid.* l. 10, *ajoutez* la traduction de celle de Munster, &c.
P. 136, l. 19, Das, *lisez* Dias.
P. 161, l. 10, l'an 1165, *lisez* 1156.
P. 162, l. 7, tiré de l'Ordre de Calatrava, *lisez* tiré alors de celui de Saint Jean du Poirier.
P. 171, l. 16 & 17, pour la reconnoissance du Roi Philippe III, qui, &c. *lisez* la reconnoissance du Prince des Asturies, qui, sous le nom de Philippe III, succéda à son pere Philippe II.

P. 203, l. 15, Dom Jaime, *ajoutez* ou Jacques, Roi d'Aragon.

*Ibid.* l. 19 & suiv. Les trois Baléares, &c. *ajoutez* il laissa ce royaume à son second fils, nommé comme lui; la postérité de ce dernier porta, pendant environ cent cinquante ans, le même titre de Roi de Mayorque. Au milieu du quatorzieme siecle, ces Isles ont été réunies au royaume d'Aragon, & en ont toujours fait partie, &c.

P. 206, l. 13, en 1265, *lisez* en 1240.

P. 218, l. 23, il y revient, *lisez* il revient.

P. 228, l. 22, chef, *lisez* cheres.

P. 249, l. 8, *ôtez* &c.

P. 253, l. 13, Silvius, *lisez* Silius.

P. 256, l. 6, Tralosmonte, *lisez* Tra-los-Montes.

*Ibid.* l. 9, Extramadoure, *lisez* Estremadoure.

*Ibid.* l. 22, mort le jour même de, &c. *lisez* mort d'une chute de cheval peu après.

P. 259, l. 25, 1281, *lisez* 1521.

P. 259, l. 13, n'eut, *lisez* ne laissa.

*Ibid.* l. 27, sa mort, *lisez* sa démission.

P. 260, l. 16, 1577, *lisez* 1578.

P. 264, l. 26, 1180, *lisez* 1140.

*Ibid.* l. derniere, favorable, *lisez* favorables.

P. 270, l. 10, après le mot Castille, *ajoutez* ressortissent au Conseil de ce royaume.

P. 272, l. 28 & 29, des plus riches, & des, *lisez* les plus riches & les, &c.

P. 276, l. 17, légitime, *lisez* illégitime.

P. 281, l. premiere, 1445, *lisez* 1438.